





# ŒUVRES
DE
SEBASTIAN GARNIER,

# LA HENRIADE,

ET

# LA LOYSSÉE;

DE SEBASTIAN GARNIER,

Procureur du Roi HENRI IV, au Comté & Bailliage de Blois.

SECONDE ÉDITION;

*Sur la Copie imprimée à Blois, chez la Veuve* GOMET; *en* 1594 & 1593.




A PARIS,

Chez J. B. G. MUSIER fils, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

# AVIS DU LIBRAIRE.

La Poésie Françoise remonte, comme l'on sait, aux premiers siecles de notre Monarchie, puisqu'il y avoit des Poètes en 1050 sous le regne de Henri I. Son enfance a duré long-tems ; mais malgré les défauts des productions de ce genre, les Gens de Lettres ont toujours recueilli avec plaisir ce qu'on leur a restitué de nos anciens Poètes.

Les Poésies du Roi de Navarre, les Fabliaux & Contes en vers des 12^e^, 13^e^, 14^e^ & quinzieme siecles ont été reçus avec autant de plaisir que l'on a de peine à être privé des Ouvrages de cent vingt-sept Poètes François vivants avant l'an 1300, dont le Président Fauchet nous a conservé les noms avec les sommaires de leurs Ouvrages.

La réimpression des Villon, Cretin, Coquillard, de la Farce de Pathelin & autres, que fit il y a quelques dixaines d'années Coustellier, l'obligation que les Gens de Lettres ont à l'Abbé Lenglet du Fresnoy pour l'édition complete du Roman de la Rose, sont des preuves certaines de ce que j'avance.

C'eſt d'après ces conſidérations, que j'ai cru que l'on verroit avec plaiſir reparoître un Poète du quinzieme ſiecle, dont peu de perſonnes connoiſſent l'exiſtence ; la rareté même de l'Ouvrage ſemble lui promettre un heureux ſuccès.

C'eſt de SEBASTIAN GARNIER, Procureur du Roi en ſon Bailliage de Blois, qu'il s'agit ici. Ses Poëmes, la Henriade & la Loyſlée, ont pour objet deux des plus grands Rois qui aient honoré le Trône François, Henri IV, & S. Louis : les familles illuſtres dont nous voyons les deſcendans remplir avec diſtinction les Charges les plus honorables, ne ſeront-elles pas toujours flattées de retrouver un monument des actions qui leur ont mérité la diſtinction dont elles jouiſſent ; & d'ailleurs ne ſuffit-il pas de nommer les Héros de ces Poëmes, pour intéreſſer tous les cœurs François ?

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nos Bibliographes ne font nulle mention de cet Auteur. Moreri & ſes Continuateurs, Bayle, Chauffepié, Proſper Marchand, Niceron, Desfontaines, l'Abbé Goujet n'en

parlent pas. Le ſeul Pere Le Long, dans ſa Bibliotheque de la France, Edition de 1719, annonce la troiſieme partie de ſon Ouvrage. Au N°. 8384, on lit:

» Le premier Livre de la Henriade de » Jean le Blanc, en vers. Paris, 1604, » in-4°.

» Les huit derniers Livres de la Henriade, » contenant les faits de Henri IV contre les » Eſpagnols, par Sébaſtien Garnier. Blois, » 1593. in-4°. en vers.

On voit aiſément par-là qu'il n'a pas eu connoiſſance des huit premiers Livres, dont les deux premiers ont été imprimés en 1594, ni de la Loyſſée, qui le fut la même année que les derniers de la Henriade.

C'eſt donc véritablement une reſtitution à faire à la Littérature Françoiſe, que de lui donner un Poète qu'on peut regarder comme Hiſtorien contemporain de Henri IV.

On voit, par ce que je viens de dire, que je n'ai pu trouver nul ſecours pour l'Hiſtoire de la vie de cet Auteur; je me bornerai donc à expoſer les raiſons qui m'ont engagé à donner l'édition de ſes Œuvres telles qu'elles paroiſſent aujourd'hui.

L'Edition qui a ſervi de copie (1), compoſe un petit volume in-4°. du plus petit format, imprimé à Blois, chez la veuve Gomet. Les deux premiers Livres de la Henriade en 1594, les huit derniers en 1593, ainſi que la Loyſſée, dont il n'y a que trois Livres, & qui n'eſt pas achevée. L'Ouvrage eſt imprimé en caractères italiques, & les marges chargées en gros caractères romains, d'eſpeces de ſommaires, & des noms des perſonnes que l'Auteur fait agir : le mot *comparaiſon* ſe trouve à chacune de celles qui ſe rencontrent dans cet Ouvrage, ainſi que l'indication des endroits imités d'Homere & de Virgile. Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on ſe pique

(1) Cette édition appartient à M. le Marquis de Quincye-Saint-Maurice, Grand Bailli d'Epée du Nivernois, connoiſſeur & amateur de raretés littéraires, qui avoit formé le cabinet le plus intéreſſant ſur notre Droit public & notre Hiſtoire, pour M. de Fontanieu, Conſeiller d'Etat, & Garde des meubles de la Couronne. Ce riche cabinet eſt paſſé à la Bibliotheque du Roi. M. de Quincye a réuni tout ce que l'on connoît dans toutes les langues, & tant imprimé que Mſſ. ſur l'Art de la Cavalerie & de la Gymnaſtique, qu'il a même orné de figures deſſinées & enluminées de ſa main. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui eſt une preuve de l'amitié dont il m'honore.

d'une si scrupuleuse exactitude. J'ai donc supprimé tout ce qui se trouve sur les marges; & j'ai observé de faire des argumens aux huit derniers Livres, l'Auteur n'en ayant mis qu'aux deux premiers. C'est dans la vue aussi d'éclaircir différens endroits, que, d'après les Mémoires du temps, j'ai dressé la Table historique qui se trouve ci-après, soit pour éviter la confusion des personnes de même nom, soit pour indiquer leurs Offices, Charges, ou dignités; au reste, je me suis conformé à l'orthographe de l'Auteur & du tems; & il n'y a aucun changement dans le corps de l'Ouvrage. J'ose seulement assurer que tel que paroît aujourd'hui notre Auteur, s'il ne semble pas un Poëte excellent, au moins reconnoîtra-t-on en lui un fidele sujet du Roi, un Historien exact qui entre dans de grands détails, un homme versé dans la lecture des anciens Auteurs, un Chrétien dont les maximes sont aussi pures que naturellement amenées, & dont les comparaisons simples dénotent un esprit juste & réfléchi. Je prie de faire attention que Malherbe, le restaurateur de notre Poésie, étant son contem-

porain, il n'a pu lui ſervir de modele, & qu'il eſt le premier qui ait célébré en vers les exploits du Chef de l'auguſte Maiſon Royale de Bourbon.

Je ne puis diſſimuler la lacune des III, IV, V, VI, VII & VIII^e Livres de la Henriade, qui me manquent, auſſi-bien que la ſuite de la Loyſſée; je prie donc les amateurs de notre ancienne Poéſie, de m'aider de leurs recherches pour compléter l'Œuvre de notre Auteur, ou de me communiquer quelques connoiſſances de ſa vie: je me ferai un devoir de nommer ceux qui voudront bien me procurer ces ſecours.



# TABLE
## HISTORIQUE.

AIGUEMOND : *voyez* Egmont.

AMVILLE : *voyez* Damville.

ANDELOT (Charles de Coligny d'), second fils de Gaspard de Coligny, Amiral ; après avoir bien servi Henri IV à la bataille d'Ivry, fut pris l'année suivante au siége de Paris, & eut la foiblesse d'abandonner le parti du Roi pour prendre celui de la Ligue. *Henriade*, *liv.* 14, *page* 191, *vers* 26.

ANET, grand & beau Château de l'Isle de France, proche la riviere d'Eure, bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois. Cette Terre, qui a le titre de Principauté, a été successivement dans la Maison de Vendôme, de Condé, & appartient aujourd'hui à M. le Comte d'Eu, par succession de Madame la Duchesse du Maine, sa mere. H. *l.* 16, *p.* 237. *v.* 29.

ANDRÉ (champ. de S.) : *voyez* Ivry.

ANGUIEN (Jean de Bourbon, Duc d'), frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, fut tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin, qu'on nomme aussi de S. Laurent, à cause du jour où elle se donna. H. *l.* 14, *p.* 197, *v.* 24.

ANJEAU. Je ne sais qui est ce Danjeau dont parle ici notre Auteur. Je trouve dans l'Histoire un Dangeau, Officier Calviniste, qui, en 1586, se distingua au siége que Henri IV mit devant Fontenay-le Comte, Capitale du Bas-Poitou. H. *l.* 15, *p.* 206, *v.* 15.

ANJOU (Charles, Comte d'), troisieme frere de S. Louis, Comte d'Anjou, du Maine & de Provence, & Roi de Sicile, se croisa avec S. Louis, fut défait & pris par les Sarrasins, & délivré en même tems que le Roi. Le Roi lui donna les Comtés d'Anjou & du Maine en appanage, & le fit Chevalier. Il avoit épousé Béatrix de Provence, sœur puînée de Marguerite, femme de S. Louis. Il mourut en 1285 dans la Pouille. *Loyssée*, *p.* 279, *v.* 10.

ANTRAGUES ou Entragues (Charles de Balzac, Sieur de Clermont d'), Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine de ses Gardes, étoit fils puîné de Guillaume de Balzac, & de Louise d'Humieres, & frere de François, pere de la Marquise de

AUVERGNE (Charles de Valois, Comte d') depuis Duc d'Angoulême, Grand Prieur de France, fils de Charles IX, & de Marie Touchet, fille du Lieutenant Particulier d'Orléans. H. *l.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

B.

BALAGNY. Jean de Montluc, bâtard de Jean de Montluc, Evêque de Valence, Gouverneur de Cambray pour Henri IV, qu'il obtint en Souveraineté avec le bâton de Maréchal de France en 1594. Il se montra, ainsi que Renée d'Amboise, sa femme, peu digne de cette haute fortune, & l'année suivante les Espagnols ayant repris cette ville, il redevint simple particulier. H. *l.* 16, *p.* 242. *v.* 1.

BARRIERE (Pierre), natif d'Orléans, d'abord batelier, puis soldat, avoit formé le projet de tuer le Roi, & fut encouragé dans ce dessein par le Curé de S. André-des-Arts, & le Recteur du College des Jésuites. Il fut découvert & arrêté à Melun, & condamné, par jugement du Prévôt de l'Hôtel, à avoir le poing coupé, & à être tenaillé & rompu vif. H. *l.* 2, *p.* 55, *vers* 3.

BASSOMPIERRE (Christophe de) Gentilhomme Lorrain, Ambassadeur du Duc de Lorraine près la Ligue, s'attacha d'abord au Duc de Mayenne, & fut député, après la conversion du Roi, pour conclure la treve entre le Roi & les Ligueurs. Son fils François s'attacha sincérement à Henri IV, fut Colonel Général des Suisses, Gentilhomme de la Chambre de S. M., Maréchal de France, & Chevalier des Ordres du Roi; il mourut sous Louis XIII, peu après être sorti de la Bastille, où le Cardinal de Richelieu l'avoit tenu onze ans. H. *l.* 15, *p.* 225, *v.* 3.

BARTHELEMI (Massacre de la S.), le 24 Août 1570. H. *l.* 1, *p.* 25, *v. dernier.*

BEAUJEU (Imbert de), Connétable de France, fut un des huit Chevaliers qui accompagnerent le Roi à son premier voyage d'outre-mer. Il se signala à la bataille de la Massoure, & traita avec les Emirs d'Egypte pour la délivrance du Roi. Il le suivit encore à son second voyage d'Afrique, & servit au siége de Tunis en 1270. Il mourut en 1285. *Loyss. p.* 280, *v.* 4.

BEAUMONT (Jean de). Comme il y a eu plusieurs Maisons de ce nom en France, il est assez difficile de démêler de laquelle étoit celui dont on parle ici. Suivant Moreri, il ne peut pas être de la Maison des anciens Comtes de Beaumont-sur-Oise, qui fut éteinte vers 1214, ni de celle de Beaumont-le-Vicom-

S. Louis, a fait la tige de la Maison de Bourbon, d'où est sorti Henri IV, dont voici la descendance.

S. Louis, Roi de France, neuvieme du nom.

1 Robert de France, son sixieme fils, & Beatrix de Bourbon, sa femme, mort en 1317.

2 Louis, premier du nom, Duc de Bourbon, & Marie de Haynaut, mort en 1341.

3 Jacques I, troisieme fils de Louis, Comte de la Marche, & Jeanne de Châtillon-S. Paul, mort en 1361.

4 Jean I, Comte de la Marche, & Catherine de Vendôme, mort en 1393.

5 Louis, son second fils, Comte de Vendôme, & Jeanne de Laval, mort en 1446.

6 Jean II, Comte de Vendôme, & Elisabeth de Beauvau, mort en 1477.

7 François, Comte de Vendôme, & Marie de Luxembourg, mort en 1495.

8 Charles premier, Duc de Vendôme, & Françoise d'Alençon, mort en 1537.

9 Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme & Roi de Navarre, & Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, mort au siége de Rouen 1562.

Henri IV. *Loyss. p.* 279, *v.* 25.

BOURGOGNE (Hugues IV, Duc de), de la premiere branche Royale des Ducs de Bourgogne, par Robert de France, premier du nom, Duc de Bourgogne, & fils du Roi Robert & de Constance de Provence. Ce Hugues mourut en 1272, laissant de Yoland de Dreux plusieurs enfants, & entr'autres Jean, Sieur de Charolois, qui épousa Agnès de Bourbon, dont il laissa Beatrix, femme de Robert de France, fils de S. Louis. *Loyss. p.* 279, *v.* 13.

BRUNSVICH. Le Comte de Brunsvich, qui fut tué à la bataille d'Ivry, avoit amené aux Ligueurs un secours de troupes Allemandes. H. *l.* 11, *p.* 147, *v.* 19.

C.

CAJETAN (Henri, Cardinal), Légat envoyé en France par Sixte V. *Henr. liv.* 10, *p.* 103. *v.* 3.

CATHERINE de Bourbon, Duchesse d'Albret, Princesse de Navarre, sœur unique de Henri IV, fille d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, fut Régente de la Basse Navarre & du Béarn, où le Roi l'avoit laissée. Le Comte de Soissons, Charles de Bourbon, aimoit cette Princesse, & en étoit aimé. Ils s'étoient même fait mutuellement

la tête de Chiquot, qui en mourut quinze jours après. *Henr. liv.* 11, *p.* 141, *v.* 1.

CHOISY (Jacques de l'Hopital, Comte de), issu d'une maison illustre en France qu'on croit sortie de celle de Galluci, qui florissoit au Royaume de Naples dès 1163, établie en France en 1376. Celui-ci fut Chevalier d'honneur de la Reine Marguerite, premiere femme de Henri IV, & Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. livre* 11, *page* 131, *v.* 29.

CHOMBERT : *voy.* Schomberg.

CHYPRE (le Roi de). C'étoit alors Henri I, troisieme successeur de Guy de Lusignan, & premier de cette maison qui ait été Roi de Jérusalem & de Chypre. Loin de s'opposer à la descente des François, comme le prétend ici notre Auteur, il vint accompagné de tous les Grands du pays recevoir le Roi à la descente de son vaisseau, le conduisit à Nicosie, capitale du Royaume, le logea dans son Palais, & fit fournir des rafraîchissemens à toute l'armée. *Loyss. p.* 304, *v.* 1.

CLERMONT : *voy.* Antragues.

CONDÉ (Henri de Bourbon II du nom, Prince de), fils de Henri I, mort empoisonné à S. Jean d'Angely en 1588, & petit-fils de Louis I, Prince de Condé, tué à la bataille de Jarnac en 1569, qui étoit frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere de Henri IV. Celui dont il est ici question, fut pere de Louis II, dit le Grand Condé. *Henr. liv.* 13, *p.* 175, *v.* 4.

CONTY (François de Bourbon, Prince de), second fils de Louis I, Prince de Condé, tué à Jarnac le 13 Mars 1569, & frere cadet de Henri I, mort en 1588. Ce Prince de Conty mourut sans postérité le 3 Août 1614. *H. liv.* 13, *p.* 173, *v.* 20.

COTERAS : *voy.* Coutras.

COUTRAS, ville de Guyenne sur les confins du Périgord, au confluent des rivieres de Lille & de Dordogne, où s'est donnée la bataille de ce nom, le 20 Octobre 1587. *Henr. liv.* 10, *p.* 173, *v.* 11.

CRESNAY. Il étoit Cornette de M. le Duc de Montpensier à la bataille d'Ivry. *Henr. liv.* 12, *p.* 158, *v.* 9.

## D.

DAMVILLE (Charles de Montmorency, Duc de), Pair & Amiral de France, troisieme fils d'Anne Duc de Montmorency, Pair & Connétable de France; se trouva aux batailles de Dreux, de S. Denis & de Montcontour. Il s'attacha au service de Henri IV, qui le fit Chevalier de l'Ordre du S. Esprit. Il mourut en 1612, âgé de soixante-treize ans. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 12.

DREUX (Robert, Comte de), frere de Pierre Mauclerc, Comte

FREDERIC II, Empereur, fils de l'Empereur Henri VI, & petit-fils de Frederic I, eut de grands démêlés avec le Pape Innocent IV, qu'il persécuta pendant long-tems. Le Pape le déposa & l'excommunia au quatrieme Concile général de Lyon, le 22 Juillet 1245, & délia ses sujets du serment de fidélité. S. Louis fit tout ce qu'il put pour le réconcilier avec le Pape, mais inutilement. Il mourut accablé de chagrin à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 Décembre 1250, âgé de cinquante-sept ans. *Loyss. p. 283, v. 27.*

## G.

GAMACHES (Nicolas Rouault, Seigneur de) étoit un Seigneur Calviniste attaché à Henri IV.

Il y a aussi un Bourg de ce nom en Normandie, & c'est de ce lieu dont il est question ici. *Henr. liv. 1, p. 19, vers dernier.*

GIVRY (Anne d'Anglure, Baron de) s'attacha à Henri IV après la mort de Henri III, sans chercher à se faire valoir. Il se trouva au combat d'Aumale en 1592. Aprés avoir rendu de grands services au Roi, il fut tué au siége de Laon en 1594, & fort regretté de Henri. Ce Seigneur étoit également versé dans la guerre & dans les belles-lettres. *Henr. liv. 2, p. 46, vers 13.*

GRAND-PRIEUR de France : *voy.* Auvergne.

GUITRY (Jean de Chaumont, Marquis de), Maréchal de Camp, détermina, par ses conseils & par son éloquence, Henri IV à ne point s'éloigner de Paris après la mort de Henri III. Il mourut en 1592. *Henr. liv. 2, p. 46, v. 12.*

GUYON. Il étoit frere de Guillaume de Donpierre, Comte de Flandres. Il fut un des premiers, ainsi que son frere, qui prirent la croix avec S. Louis. *Loyss. p. 180, v. 1.*

## H.

HEURE (riviere d') : *voyez* Eure.

HUGUES LE BRUN, fils aîné de Hugues, Comte de la Marche, traita de paix avec le Roi pour son pere qui s'étoit révolté ; & fut retenu en ôtage pour lui. Il se croisa avec le Roi à son premier voyage. *Loyss. p. 280, v. 2.*

HUMIERES, Marquis d'Ancre (Charles, Seigneur d'), Gouverneur de Compiegne pendant la Ligue, Chevalier des Ordres du Roi, étoit un Seigneur des plus accomplis de son tems. Il étoit aussi courageux que savant, & possédoit la Chirurgie & l'Anatomie. Il fut d'abord engagé dans le parti de la Ligue, & servit utilement le Duc de Mayenne à la ba-

de Senlis en 1589. Il fut tué par accident à Amiens le 29 Avril 1595. *Henr. liv* 2, *p.* 46, *v.* 11.

LORGES : *voy.* Montgommery.

LORRAINE DE VAUDEMONT (Louise de), fille de Nicolas de Lorraine, Duc de Mercœur & Comte de Vaudemont, & de Marguerite d'Egmont, mariée à Reims le 15 Février 1575, veuve de Henri III le 2 Août 1589, & morte a Moulins le 29 Janvier 1601. *Henr. liv.* 2, *p.* 49, *v.* 17.

LUSIGNAN. La maison de Lusignan a étendu ses branches jusqu'en Orient, dans la personne de Guy, fils de Hugues VIII, qui, ayant fait le voyage d'outre-mer, & épousé Sibile, Reine de Jérusalem, devint Roi de Jérusalem en 1185, & perdit ce Royaume en 1187. *Loyss. p.* 306, *v.* 14.

LUSIGNAN (Guy de). Il avoit perdu le Royaume de Jérusalem en 1187; ainsi ce ne peut pas être de lui dont il est question ici. Il y a plutôt apparence que c'est Henri I, Roi de Chypre. *Voy. p.* 304, *v.* 1, *& la note sur ce vers. Loyss. p.* 307. *v.* 11.

LOYS (*ce grand Roi*), c'est de Louis IX, dit S Louis, dont il est ici question. Il étoit fils de Louis VIII, & de Blanche de Castille. Il naquit en 1215, succéda à son pere en 1226, âgé d'environ douze ans. Il avoit épousé Marguerite de Provence, dont il eut onze enfants, du nombre desquels sont Philippe le Hardi, qui lui succéda, & Robert, Comte de Clermont, mari de Béatrix de Bourgogne, héritiere de Bourbon, desquels est sortie la maison de Bourbon, montée sur le Trône trois cens ans après dans la personne de Henri IV. Tout le monde sait l'histoire & les succès des guerres de S. Louis dans la Terre-Sainte. Il mourut en 1270 au Château de Carthage en Afrique pendant sa seconde expédition d'outremer. *Loyss. p.* 267, *v.* 4.

LYANCOURT. Il paroît qu'il est question ici de Charles Duplessis-Lyancourt, premier écuyer de Henri IV, dont parle M. de Sully dans ses Mémoires (tom. 3, pag. 59, édit 1745), mort en 1620, Gouverneur de Paris, & non pas de Nicolas d'Amerval, Sieur de Liancourt, mari de Gabrielle d'Estrées, duquel elle fut séparée, & fut depuis maîtresse de Henri IV. *Henr. liv.* 15, *p.* 212, *v.* 22.

LYMASSON. Limisso, port de l'isle de Chypre à la côte méridionale où S. Louis aborda avec une flotte de trente-huit grands vaisseaux, lors de son premier voyage à la Terre-Sainte en 1248. *Loyss. p.* 299, *v.* 12.

## N.

Nemours (Charles Emmanuel de Savoie, Duc de) combattit pour la Ligue à Ivry, défendit Paris contre Henri IV en 1590, & mourut en 1595. *Henr. liv.* 2, *p.* 56, *v.* 23.

Nesle (Guy de Laval, Marquis de), époux de Marguerite Hurault, fille de Philippe Hurault, Comte de Chiverny, Chancelier de France sous Henri III & Henri IV. Il fut tué à la bataille d'Ivry. *Henr. liv.* 11, *p.* 137, *v.* 15.

Nogaret (Guillaume), sous prétexte de signifier au Pape Boniface VIII un appel au futur Concile, fut chargé d'enlever ce Souverain Pontife. *Henr. liv.* 2, *p.* 57, *dernier vers.*

Noue (François de la), dit *Bras de fer*, Gentilhomme Breton, Calviniste, rendit de grands services à Henri IV contre la Ligue. Il fut tué en 1591 au siége de Lamballe. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

## O.

O (François d'), Seigneur de Fresnes de Maillebois, Gouverneur de Paris, Surintendant des Finances, Maître de la Garrobe de Henri III, Premier Gentilhomme de sa Chambre, l'homme de la Cour le plus avide, le plus arrogant, & le plus dissipateur. Il mourut le 24 Octobre 1594 de la pierre, ayant été taillé par Collot, célebre Chirurgien de ce tems. *Henr. liv.* 15, *p.* 222, *v.* 29.

## P.

Panigarole (François), Cordelier, depuis Evêque d'Ast en Piémont, étoit venu jeune en France, & y étudia. Etant depuis revenu avec le Légat Cajetan, il fut l'un de ceux qui s'enfermerent dans Paris en 1590, pour encourager les Parisiens à soutenir le siége, & y prononça à cet effet des sermons très séditieux. *Henr. liv.* 11, *p.* 128, *v.* 12.

Parme (Alexandre Farnese, Duc de), fils d'Ottavio Farnese, sur la réquisition du Duc de Mayenne, vint au secours de la Ligue, contraignit Henri IV à lever le blocus de Paris, prit Lagny d'assaut; & s'en retournant en Flandres, fut attaqué par Henri, qui lui tua beaucoup de monde. Il revint en France, fit lever le siége de Rouen que Henri IV faisoit en personne en 1592, fut blessé à Caudebec, & mourut de cette blessure à Arras, le 4 Décembre de la même année. *Henr. liv.* 15, *p.* 204, *v.* 25.

ſance des affaires un goût décidé pour les Belles-Lettres, qui s'eſt perpétué dans ſa famille. *Henr. liv.* 15, *p.* 222, *v.* 23.

REINE d'Angleterre (Eliſabeth), fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen, qui a regné quarante-quatre ans en Angleterre avec beaucoup de gloire, aida de ſes troupes Henri IV, & fit alliance avec lui; elle étoit eſtimée & crainte de toutes les puiſſances de l'Europe. *Henr. liv.* 1, *p.* 19, *v.* 13.

RHODE (Guillaume Pot, Chevalier Seigneur de), Premier Ecuyer tranchant, & Porte-cornette blanche du Roi, Prévôt-Maître des cérémonies de l'Ordre du S. Eſprit, & Grand-Maître des cérémonies de France. *Henr. liv.* 14, *p.* 185, *v.* 3.

ROCHEFOUCAULT (François de la), Prince de Marſillac, fils de celui qui avoit été tué à la S. Barthelemy, attaché au ſervice de Henri IV, qui le fit Colonel général de ſon infanterie; il fut tué au combat de S. Yrier-la-Perche en 1592. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

ROQUELAURE (Antoine de), d'une maiſon noble & ancienne du Comté d'Armagnac, fut fort conſidéré de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, mere de Henri IV, & entra depuis dans la confidence & la familiarité de ce Prince, qui le combla de biens en conſidération de ſes ſervices & de ſa fidélité. Il ſe trouva dans le carroſſe du Roi lorſqu'il fut aſſaſſiné. Il fut fait Maréchal de France ſous Louis XIII, & mourut en 1625, âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa maiſon s'eſt éteinte en 1738 par la mort de Gaſton Jean-Baptiſte Antoine, Maréchal, Duc de ce nom, petit-fils de celui dont nous parlons. *Henr. liv.* 15, *p.* 214, *v.* 5.

ROSNE (Chretien de) Gentilhomme Lorrain, cadet de la maiſon de Savigny, fut conſtamment attaché au parti de la Ligue, au ſervice des Eſpagnols, & ne ceſſa pendant ſa vie de travailler à la ruine de la France. Il étoit fort brave, défendit Paris contre Henri IV, & fut un des quatre Maréchaux de France créés par le Duc de Mayenne. Après la réduction de Paris, il ſe retira de France, & fut tué au mois d'Août 1596 en aſſiégeant Calais. *Henr. liv.* 15, *p.* 225, *v.* 3.

ROSNY (Maximilien de Béthune, Duc de Sully, & Marquis de) ami de Henri IV, ſon principal Miniſtre. Il eſt trop connu pour en dire davantage ici. Il s'étoit attaché à Henri IV depuis l'âge de quatorze ans, quitta la Cour peu de tems après ſa mort, & mourut en ſon Château de Villebon, au pays Chartrain, le 22 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa veuve, Rachel de Cochefilet, mourut à Paris en 1659, à l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans. *Henr. liv.* 14, *p.* 191, *v.* 5.

SOURDIS (François d'Escoubleau, Seigneur de Joui, Marquis de), Gouverneur de Chartres, avoit épousé Isabelle Babou, fille de Jean Babou de la Bourdaisiere, tante de Gabrielle d'Estrées. Il fut privé de son Gouvernement par la Ligue. Henri le lui rendit à la priere de Gabrielle. Ce fut dans son Hôtel, Cloître S. Germain-l'Auxerrois, que mourut Gabrielle d'Estrées, appellée alors la Duchesse de Beaufort. Il mourut en 1602 le 20 Mars. *Henr. liv.* 15, *p.* 212, *v.* 23.

T.

THELIGNY (Theophile de la Noue de), frere d'Odet de la Noue, connu sous le nom de Teligny. Il étoit fils du fameux François de la Noue mort au siége de Lamballe en Bretagne, le 4 Août 1591. *Henr. liv.* 1, *p.* 31, *v.* 24.

THORIGNY (Charles de Matignon, Comte de). Il fut fait Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. liv.* 13, *p.* 179, *v.* 2.

TOULOUSE (Raymond VII, Comte de), né en 1197, & mort en 1249, étoit pere de Jeanne, Comtesse de Toulouse, femme d'Alphonse, Comte de Poitiers, & frere du Roi S. Louis. *Loyss. p.* 279, *v.* 14.

TREMOUILLE (Claude, Seigneur de la), né en 1566, embrassa le Calvinisme, & suivit le parti de Henri IV, qu'il servit aux siéges de Rouen, de Poitiers, & eut beaucoup de part à la victoire que ce Prince remporta à Fontaine-Françoise en 1595, après laquelle le Roi le fit Duc & Pair sous le nom de Duc de Thouars. Il mourut de la goutte en 1604, au Château de Thouars, âgé de 35, ou selon d'autres de 38 ans. *Henr. liv.* 15, *p.* 217, *v.* 16.

TURENNE. Henri de la Tour-d'Auvergne, premier du nom, connu d'abord sous le nom de Vicomte de Turenne, & depuis sous le nom de Duc de Bouillon, naquit au Château de Jose en Auvergne le 28 Septembre 1555, de François III, Vicomte de Turenne, & de Eléonore de Montmorency, fille aînée du Connétable Anne de Montmorency, & de Magdeleine de Savoie. Il fut élevé à Chantilly sous les yeux du Connétable son grand-pere, où il réussit en toutes sortes d'études, & profita des bonnes instructions qu'on lui donnoit. Il s'attacha au Duc d'Alençon, & eut beaucoup de part aux affaires de la Cour sous les regnes de Charles IX & de Henri III, jusqu'au moment où ayant renoncé publiquement à la Religion Catholique pour embrasser le Calvinisme, il rompit d'une maniere éclatante avec le Duc d'Alençon. Il suivit depuis le parti de Henri IV, alors Roi de Navarre, & le servit très utilement

*Fin de la Table.*

---

Page xiv, Aumale (combat d') 1591, *liſez* 1592.

A TRÈS



A TRÈS-CHRESTIEN,

TRÈS-MAGNANIME

ROY DE FRANCE,

ET DE NAVARRE,

HENRY IV.

SIRE,

*Je ne ſay point de doubte que pluſieurs ne s'eſmerveillent de ma hardieſſe, d'avoir eſté ſi*

A

*osé que d'entreprendre d'escrire les faicts du Princc le plus hardy & valeureux, qui ayt esté depuis S. Loys iusques à ce iourd'huy, qui sont les vostres, en ce temps principalement si malheureux, qu'il semble que les Muses ayent esté bannies de ce Royaume, pour faire place à la fureur & rage de Mars. Et confesseray librement que depuis mon œuure encommencé, j'ay tasché infinies foys de me destourner de ceste entreprise, comme impossible à executer, qu'auecques distraction de mes affaires, un long temps, acompagné de veilles. Le zele toutes-foys que i'ay porté aux Princes descenduz de ce sainct & divin Roy, qui a present est faict participant du Royaume des Cieux, (dont vous estes le chef & vray filz, ensuivant ses vertus) a eu tant de force & de pouvoir sur moy, qu'il a vaincu ma volonté, me contraignant de continuer mon premier dessein, en prenant la deffense de vostre juste querelle tant en particulier, qu'en public, & tant de parole que par escrit, & au plus fort des dangers, (comme un chacun peut rendre tesmoignage), contre les impostures & calom-*

*nies de ces enfans ingrats, enfans dis-je pires que les viperaux parricides de leurs meres. Se couvrans du manteau de la Religion, pour souz ce feinct prétexte, vous depossеder de vostre Royaume, & le faire tomber entre les mains de la nation la plus cruelle, insolente, & barbare qui soit dessouz le ciel, comme on peut voir par l'histoire de la conqueste des Indes par les Hespagnols : les desportemens desquels ont esté si estranges, que plusieurs ont mieux aymé se tuer de leurs propres mains que d'endurer leurs cruautés : & mais qu'est-il besoin de chercher tesmoignages de leurs inhumanitez si loing, veu qu'ils sont domestiques? (Ha pauvres Citoyens de Blauet en Bretagne, & vous miserables Bourgeois de la Fere en Picardie; depossedez par eux de vos possessions, vous sçavez ce qui en est); Afin qu'ayant levé le masque de telle hipocrisie, par ma vraye histoire, ceux qui se sont laissez gaingner à leurs paroles mensongeres, sçachans la vérité, se recognoissans, vous rendent l'obeyssance que doivent tous fideles subjects à leur Prince légitime, & que ceux qui viendront après nous se gar-*

*dent de tomber en l'héréſie, en laquelle ſont tombez ceux qui ſe ſont émancipez du ſervice qu'ils vous doivent.*

*Voylà, SIRE, qui m'a emeu à mettre la main à la plume, ſans auoir eſgard au labeur qu'il m'a fallu avoir, tant de jour que de nuict, à la perfection de mon œuvre, & auſſi que de tant de braves eſprits qui ſont en noſtre France, & qui ont reçu tant de biens du défunct Roy, ah Dieu, il ne s'eſt trouvé un ſeul qui ſe ſoit mis après ſa mort à deplorer une fin ſi miſerable, en deteſtant avec execration les autheurs d'un ſi cruel aſſaſſin; tache d'ingratitude qui demourera à jamais ſur eux & ſur leur poſtérité. Et d'autant que je ne puis que je ne me faſſe infiniz ennemys, (n'y ayant rien qui les engendre pluſtoſt que la verité), & ne reçoive incommodité en mes affaires domeſtiques & particulieres, leſquelles je delaiſſe pour vaquer à ſi haut deſſein, je ſuppliray très humblement voſtre Majeſté favoriſer ceſte entrepriſe du ſecours de voſtre bonte & liberalité, & me ſervir de Targue & de Bouclier pour me garder de leurs dars enve-*

*nimez, me tenant en vostre protection & sauvegarde avec ces miens livres, que dis-ie miens? mais plustost vostres, ne contenans autres choses que la pure verité, tant des vertus qui vous sont particulieres que de voz braves exploicts, & genereux faicts d'armes, & des Princes, & des autres grands Seigneurs qui ont librement exposé leur vie pour maintenir vostre bon droict & la conservation de l'Eglise Gallicane en son entier, contre la violence & tirannie des ennemys communs de cest estat:, ce que si vous faictes, ce me sera un suject de continuer l'œuvre à demy faict, contenant les hauts faits de vostre Divin Ayeul Sainct Loys: que j'ay laissé (auec le reste du naufrage (retournant de la terre Saincte) en L'isle Lampieuse, consultant avec le vieil Pere Anselme, de ceux qui doivent venir de luy & des siens, & de vous principallement* SIRE, *afin de rendre à jamais la memoire de ses faits & des vostres eternelles, les faisans espandre par la trompette haute sonnante de renommée.*

*Priant Dieu* SIRE, *qui vous veuille con-*

*tinuer ſes benedictions, vous rendant paiſible en peu de jours de voſtre Royaume, auec la victoire de tous voz ennemis.*

De Bloys ce moys d'Octobre 1594.

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur, SEBASTIAN GARNIER.

# AU ROY.

## ELEGIE DE L'AUTEUR.

Quel penible fardeau, quel rompement d'eſprit,
Eſt rediger en vers & coucher par eſcrit
La valeur de noz Roys : vous le cognoiſſez, Sire :
Car combien que la France eſt ſur tout autre Empire
Fertile en bons Eſprits, il ne s'eſt toutefois
Un ſeul homme trouvé d'entre tant de François
Qui ait oſé hardy entreprendre d'eſcrire
De tant de tes ayeux guerriers combattans l'ire,
Deterrez du labeur qu'il convient que l'eſprit
Prenne de jour veillant, & revaſſant la nuict ;
Ou bien ſe deffians que l'eſperance vaine
Ne feuſt le ſeul loyer pour tout bien de leur peine,
Comme il advint jadis à cil qui pour ſa faim
Appaiſer fut contrainct de mandier ſon pain.
Voila, Sire, pourquoy celuy qui fit eſpandre
Son nom par l'univers, ce vaillant Alexandre
Arrivé où eſtoient les cendres du cher fils
Que Peleus engendra en la nymphe Thetis,
Commença s'eſcrier deſſus le bord humide
Où eſtoit ſon tombeau : ô toy heureux Pelide
Que tu as rencontré un ſi docte eſcrivain
D'avoir apres ta mort oſé mettre la main
A deſcrire tes faicts : car ſans ſa belle hiſtoire
Tu ſerois maintenant, ô Achile, ſans gloire
Entre les autre morts, avecques tes beaux faicts
Qu'en infiniz combatz hazardeux tu as faicts,
Soit combattant ſur mer, où bien deſſus la terre,
Teſte à teſte, homme à homme, ou en trouppe à la guerre,
Qui ſçauroit maintenant la vaillance d'Hector ?

La force des Ajax, le conſeil d'un Neſtor?
Les ruzes d'un Ulyſſe, & fureur d'un Achile
D'Æné la pieté, ſans Homere, & Virgile?
  Pluſieurs ſe ſont trouvez avant Agamemnon
Magnanimes de cœur, & valeureux de nom,
La memoire deſquels eſt ore enſevelie
Par faute de Poëte, eſteinte avec leur vie:
  Il ne faut point douter, SIRE, que noz François
Ayent jamais cedé en armes aux Gregeois,
Et leſquelz toutesfois ſont maintenant enſerre
Dans le cercueil, pourriz ſans renom en la terre:
Reproche inexcuſable aux Monarques & Roys
Qui ont tenu vivans le Sceptre des François,
Ou ſoit que l'Avarice où bien que l'Ignorance
Leur euſt oſté du tout la vraye cognoiſſance
De leur gloire aduenir. O toy qui par mes vers,
Mon HENRY, eſt cogneu par ce bel vnivers,
Et celuy dont tu as ta ſource & origine
En eſtant deſcendu en legitime ligne;
Si tu veux que ton ame eſtant volée aux Cieux
Ton renom à jamais demoure glorieux;
Il faut mon Roy, il faut, que de cœur tu embraſſe
Les favoriz des Sœurs du penible Parnaſſe,
Qui ont beu à longs traičts de leurs miſtiques eaux
Decoulant lentement de leurs ſacrez ruiſſeaux.
  Sont eux mon Roy, ſont eux, qui peuvent par leur dextre
Te faire après la mort par leurs eſcrits renaiſtre;
Sont eux qui te pourront en terre enſepveli
Par leurs carmes charmeurs te venger de l'oubly,
Leur faiſant reſſentir de ta main liberale
La magnanimité de ta grandeur Royale.
Ainſi qu'Auguſte fit au pauvre Mantuen
Qui fut en peu de jours riche par ſon moyen,
Depuis qu'il eut quitté ſes Bœufs & ſa muſette
Pour accorder au ſon de l'horrible trompette

Le chant qu'il auoit faict en la gloire & honneur
Contenant les haults faicts de ce grand Empereur,
D'un ſtille ſi enflé que de ſa voix faconde
Il en fit retentir les quatre coins du monde,
Approuué qu'elle eſtoit la magnanimité
De ce Prince remply de liberalité:
  Alors on trouvera des Virgiles en France
Qui feront par leurs vers ta proueſſe & vaillance
Cognoiſtre à l'univers, grauant ſi bien ton nom
Qu'à jamais il ſera de toy & d'eux renom
Eternelle memoire: ainſi que d'Alexandre
Et d'Auguſte Ceſar on voit par tout s'eſpandre
Le bruict juſqu'au-jourd'huy. Mais quel entrepreneur
Oſera entreprendre vn ſi pezant labeur?
Ce ſera celuy là qui premier de la bande
Sur laquelle Apollon en la France commande,
Entreprit courageux d'eſcrire les debatz
Des François mutinez, & les cruels combats
Que tu as ſouſtenuz: & le los & la gloire,
Qui t'en eſt demouré, obtenu d'eux victoire,
Et qui a faict voguer deſſus les moites eaux
A ſes propres deſpens dix-huict cens gros vaiſſeaux
Armez & bien en point, pour aller en Ægipte
Attaquer le Soldan de la ſecte maudicte,
Conduits par ton Ayeul y plantant en ſon lieu
Plein de devotion, la ſaincte Loy de Dieu.
  Si tu es envers luy Roy liberal & juſte
Comme fut en ſon temps vers ſon Virgile Auguſte:
Je ne t'eſtime pas moins qu'Auguſte, mon Roy:
Et te monſtras-tu moins liberal envers moy
Que luy vers ſon Maron: ô Prince debonnaire
Il y a ja cinq ans que ſans aucun ſalaire
Je travaille pour vous: ſans preſque que mes os
Ayent pris, mon eſprit veillant, quelque repos.
N'aurez vous point mon Roy memoire & ſouvenance
De moy voſtre GARNIER? me faiſant recompenſe

De mes labeurs paſſez : le pauvre laboureur
Ne doict eſtre privé de ſon juſte labeur.
Sinon je ſuis contrainct laiſſer ta Loyſlée
Ma navire à demy (deſſus les eaux) brizée
Avecques ton Loys : que dedans peu de jours
J'eſperois ramener moyennant ton ſecours
En deſpit des Authans, maugré la violence
De Doris courroucée, au Royaume de France :
Et alors, vous mes vers, en eſleuant mon cœur
Reprendrez derechef voſtre antique chaleur
En faiſant tellement retentir tes louanges
Par toutes nations, que les gens plus eſtranges
S'en eſmerueilleront : & ne parlera on
Que des faicts vertueux de HENRY de Bourbon,
Le Grec eſtant contrainct avec ſon Iliade
Se taire & eſcouter ta nouvelle Henriade.

---

## L'AUTHEUR AUX LECTEURS.

VOUS qui avez du Ciel tant de faveur & grace
De congnoiſtre quels ſont les penibles labeurs
Qu'il nous faut endurer à ſuivre les neuf Sœurs
Qui hantent les deſerts du celebre Parnaſſe,
Et vous braves guerriers qui d'une fiere audace
Avez en mille exploicts faict congnoiſtre vos cœurs,
Demonſtrant aux combatz quels eſtoient voz valeurs
Suivant de noſtre HENRY la vertueuſe trace,
C'eſt à vous bons Eſpritz, & à vous Cavaliers,
Dignes par voz vertuz de porter les Lauriers
A qui j'ai conſacré ceſte nouvelle hiſtoire
Que j'ai baſtie exprès, afin que voſtre nom
Soit congneu par mes vers, & votre beau renom
A jamais engravé au temple de memoire.

L'Autheur aux detracteurs de ses Œuvres.

Vous qui mesprisez mes vers
Desploiez vostre science,
Car vous estes descouverts
Pour estre pleins d'ignorance
Si par vos vantez escritz
Vous ne monstrez voz Espritz.

Quatrain de Mich. Filleul a l'Autheur.

Deux Lauriers, mon Garnier, sont deuz à ton histoire,
Car monstrant nostre Roy par tes carmes divins
Sur tous ses ennemys avoir eu la victoire?
Toy mesmes tu l'obtiens par sus tous escrivains.

---

SONNET.

Nostre France a son tour & aujourd'huy abonde
Sur toutes nations en maintz rares Espritz,
Qui sont aux arts sacrez des Muses mieux appris;
Mais Bloys par dessus tous, en est la plus feconde.

Ce divin Cheverny lumiere de ce monde
L'Athlas de nostre France en emporte le pris,
Pinart, Sublet, Guibert, & autres qui ont pris
Sa trace, vont après, & l'un l'autre seconde:

Ceux là, pour leurs estatz, dignitez, & faveurs;
Ceux cy, pour les vertuz, que donnent les neuf Sœurs
A leurs chers nourrissons sur le mont de Parnasse,

Nuisement, Belliart, Pean, Hurault, Garnier,
Florissent par leurs vers, mais sur tous ce dernier,
Par l'Henriade acquiert du grand Henry la grace.

*Allaire.*

## A Monsieur Garnier.

Vrayment tu es Royal & de cœur & d'effaicts,
Tu publies du Roy de là-hault la puissance
En exaltant du tien la force & la vaillance,
Auquel il donne l'heur d'inusitez exploicts.

O que tu monstre bien que Dieu maintient les droicts
De nostre Roy qui a en luy ferme fiance :
Et que des proditeurs il punit l'arrogance
Qui troublent son estat & violent ses droicts.

Ainsi que du Barthas ta Muse est tres-divine :
Aussi en mesmes temps as pris ton origine,
Les miracles de Dieu tu descris doctement,

Dont envain envira le Zoïl, ta memoire
Quand des Roys demy-dieux tu publies la gloire,
Ton loz comme le leur vit eternellement.

*Deshouilles, dict la Renardiere, Angevin.*

---

## *Iean Fourcade dict Portet, valet de Chambre ordinaire du Roy, à l'Autheur.*

Ne t'esbahis, Garnier, si la langue maudicte
De ces mutins Ligueurs abbaient ton labeur,
Ilz crevent de despit qu'un si fidelle Autheur
Escrive de leurs faictz la façon hipocrite.
Du foible desespoir de ces asnes breans
Bien garanti seras entre les plus sçavans.

---

## In Henriad. & Loysseam. Sebast. Garnerii.

*Garnerus Grandes Gratasque è Gutture Gazas*
*Accinit, Aonias Artes Attingit & Arma,*
*Regnantes Reges, Renovataque Regna Recantat,*

*Nomina Nobilium Narrat, Numerosque Nepotum,*
*Iustitiæ Ignaros, Impuros, Impia Iuste*
*Ejicit, Exilia Enarrans, Extollit Euntes,*
*Regressusque Refert Regum, Rixasque Recentes.*

Gab. Gui.

---

## ANAGRAMMATA

Sebastiani Garnierii, in cuncta quæ gerit.

*EST tua GARNIERI, Blæsis tua vivida virtus*
*Semper agens aliquid: benè quæ Fiscalia curat*
*Principis: aut viduas, inopes arasque tuetur:*
*Aut memorat Francos æterno carmine Reges,*
*Carmine: quo magni vates, quorum optimus anteis,*
*Sunt soliti heroum celebres cantare triumphos:*
*Nec verò hæc sine sorte facis: Deus, hæc Deus olim,*
*Vt fierent, hæc fata tuo sub nomine clausit.*

SEBASTIANVS GARNIERIVS.

*Unà stas aris, urbi, egenis:*
*Sanè ars vatis in regibus:*
*Ars iustè bis regi navans.*

Si. Dorui. Aduocatus Blæs.

---

## PROSA

In laudem Sebast. Garn. Procur. Reg. in provincia Blæsensi, Henriado, Loyssio, Batrachomyomachographi.

*BLÆSARVM decus Garneri*
*Honor phœbi, lumen fori,*
*Quanta beat te gloria*

*Hoc musis sacrum volumen*
*Lustrans, velut solis lumen*
*Cælos, terras & Maria.*
*Prôh Juppiter quantûm mellis*
*Quantûm leporis & salis*
*Et quanta florum agmina :*
*Quis non juret quod conjuras*
*Omnes tropos & figuras*
*Vt ornent tua carmina.*
*Quis non laudet versus tales*
*Propter quos tu totus palles*
*Non vino sed vigiliâ,*
*Et si vinum tui collis*
*Qui situs est monticulis*
*Excellit inter alia.*
*SEBASTOS NOYS mens Augusta*
*Et tanto digna poëta*
*Claret fatali nomine :*
*Anceps sum te ne Garnæum*
*Dicturus sim vel Grynæum*
*Apollinis cognomine.*
*Sive tu versu vegrandi*
*Canis nepotes Bayardi*
*Quem (non sine piaculo)*
*Profundo Carlus subjicit*
*Deus autem salvum facit*
*Ingenti cum miraculo ;*
*Sive canis Ambrelinum*
*Aquam regi sibi vinum*
*Prompta fundentem dextera,*
*Seu tu fuxensem morellum*
*Qui castenero caballum*
*Lucta detraxit aspera.*
*Currit modo versus præceps*
*Nutans dubius & anceps*
*Quonam se sistat limite :*

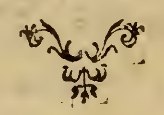
*Nunc altior ſurgens muſa*
*Voces vomit dignas gloſa*
*Lycophronis interprete,*
*Hinc faceſſe jam Ronſarde*
*Orienti ſoli cede*
*Urget te vis contraria:*
*Quid muſſas; fato parendum,*
*Velis nolis nec quærendum*
*Jure ne vel injuria.*
*Sic judice ſub aurito*
*Apolline quondan victo*
*Pani ceſſit victoria.*
*Sic circa dies extremos*
*Noviſſimos fore primos*
*Concinunt Evangelia.*
*Macte ergo laude Garneri,*
*Phœbi decus, lumen fori,*
*Belli canens pericula,*
*Et propter tantum laborem*
*Lucrum ſperes & honorem*
*In ſempiterna ſecula. Amen.*

NIC. CH.



# ARGUMENT.

*L'*A U T E U R *au commencement de ce livre declare ſon intention, implorant l'ayde du ſainct Eſprit, & la faveur du Roy, pour l'aſſiſter à la deſcription de ſon œuvre : Puis vient à la narration de ſa propoſition, commençant à l'arrivée de ſa Majeſté près Paris, depuis ſon partement de Dieppe. Harangue à ſon armée. Viſion de Chaſtillon de ſon Pere l'Admiral, l'incitant de vanger ſa mort. Le debat intervenu entre luy & la Nouë, & leur reconciliation; l'execution qui fut faicte par eux aux Faux-bourgs de S. Germain, ſe reſſouvenans de la journée de S. Barthelemy, exhortation des Mareſchaulx de Byron & d'Aumont à leurs ſoldats preſts d'aller à l'aſſault, avec la priſe des faux-bourgs.*



LA



# LA HENRIADE.

## LIVRE PREMIER.

JE VEUX dire en mes vers le céleste bonheur
De ce divin HENRY, de ce grand belliqueur,
De ce Roi Navarrois, qui, par la providence
De Dieu, fut appellé au Royaume de France,
Après que le dernier des de Valois sacré,
Sous un prétexte feint eut esté massacré,
Et que de toutes parts brusloient d'armes civiles
Les Citoyens liguez contre lui de ses villes.
O toy, grand Gouverneur de ce bel univers,
Si je t'ay toujours mis le premier en mes vers,
Assiste-moy, mon Dieu, embrazant ma poictrine
Du feu des saincts rayons de ta grace divine,
Envoyant de ton Ciel sur moy ton sainct Esprit,
Qu'il me soit favorable à coucher par escrit
De ce Roi généreux l'admirable sagesse,
La peine, le travail, l'industrie & l'adresse,
Les périlz, les hazards, la force & la vertu,
Dont il est par sur tous autres Rois revestu;
Qui dedans peu de jours remettra nostre France

Atterrant le Ligueur par sa force & vaillance,
Comme Cadmus jadis les terrestres Géants
Sortis de terre armez : la semence des dents
Du serpent de Palas, garde de sa fontaine,
Qu'il défit combattant au milieu de la plaine
Des champs Bœotiens : demourans arrousez
Les sillons du sang chault, de leurs corps renversez.
Princes Bourboniens, race saincte & divine,
Qui retirez d'en-hault vostre belle origine
De ce grand Roi Loys : astre qui luict aux Cieux,
Contemplant nostre Dieu, au rang des demi-dieux.
Toi principalement, valeureux Roi de France,
Qui tient le premier rang de ceux de sa semence,
Prends ma deffense en main; car j'ai, mon bon Seigneur,
Ce labeur entrepris du tout en ton honneur,
Garde ton Escrivain, deffendant son Ouvrage :
O Prince généreux, de la fureur & rage
D'un tas de mal-disans envieux de son nom,
Le voyant eslever dessus tous ton renom,
Comme Auguste jadis deffendit son Virgile
Des vénéneuses dents de l'impudent Bathile.
Et ton Garnier, mon Roi, ne redoutera lors
Des Zoïles mordans les furieux efforts,
Ni les poizons infectz qu'ilz ont en leurs poictrines
D'ordinaire sortans de leurs bouches malignes.

Or le Mayne voyant en armes glorieux
Ce grand Monarque Henri estre victorieux

De la campagne d'Arque ; & que dessus la teste
De ses plus favoriz l'ire de la tempeste
De Dieu estoit tombée : & ja de toutes parts
Balleuotter au vent les royaux estendarts,
Dessoubz lesquelz marchoient les troupes de Champagne,
Pour hardi s'opposer à la force d'Hespagne
Et de ses alliez : voyant aussi en mer
Infiniz gros vaisseaux légérement voguer,
Sillonnans de leur doz la campagne azurée;
Les Zéphires seconds, bonasse la marée,
Apparoissans de loin les Liz, les Léopars,
Pli sur pli se mouvans, de ses guerriers soldars,
Qu'envoyoit au secours la Royne d'Angleterre
Au filz du sainct Loys, pour deffendre sa terre
Des Ligueurs ennemis: ses soldars harassez
Des travaux qu'ilz avoient en ce siege passez,
Accourans animez ces Anglois aux allarmes,
Fendans les flots marins à grands coups de leurs rames,
Du desir qu'ilz avoient de jà se voir à bord,
Pour veoir de ces Lorrains quel seroit leur effort.
  Ce fut lors que le chef de ces troupes d'Hespagne
Délaisse, espouvanté, la Diépoise campagne,
Partant dès le matin, sans faire aucun séjour,
Long-temps auparavant la lumiere du jour,
Sans sonner tabourin, sourdine, ni trompette,
Ne taschant qu'à trouver quelque seure retraite,
Nonobstant que le Roi, courageux & hardi,
Reprist la ville d'Eu & Gamache sur lui.

Lequel ayant pitié, comme il eſt debonnaire,
De ces pauvres ſubjectz, & de noſtre miſere,
Et afin que la France en une ferme paix
L'autheur des maux deffaict, puſt eſtre ci-après,
Il le ſuit, adverti, à brides avallées
Par plaines, par foreſtz, par monts, & par vallées,
Taſchant par tous moyens de l'induire au combat,
Pour mettre du tout fin à ce faſcheux débat.
Mais quoi! fuyant le choc, redoutant la puiſſance
De noſtre grand HENRI, il paſſe en diligence
La riviere de Somme: & voyant ne pouvoir
L'ennemi s'enfuyant au combat émouvoir;
Eſtant jà bien avant dedans la Picardie,
Se deſtourne tout court, laiſſe la Normandie,
Et va joyeuſement, gaignant toujours pays,
Mener droict ſon armée aux Fauxbourgs de Paris,
Et pouvoit-on ja voir de ceſte grande ville,
Le Louvre, le Palais, l'Arſenach, la Baſtille,
Et du Temple ſacré à la Vierge les tours,
Et les larges remparts de ſes riches fauxbourgs;
Quand d'un cœur généreux, royal & magnanime,
Se mettant par les rangz, ſes ſoldars il anime.
Et bien, mes compagnons, mes bien-aimez François,
Qui vous eſtes monſtrez ci-devant tant de fois
Hardiz & courageux, valeureuſe Nobleſſe,
Vous voyez aujourd'hui ſi je tiens ma promeſſe;
Vous voilà maintenant ſains, diſpos & gaillarts,
Près de ce grand Paris, jadis lieu des bons arts,
Et vrai ſéjour des Rois; mais ores la franchiſe

De tous meurtriers ſuivans la faction de Guiſe.
He! n'avez-vous pas veu ce ſuperbe Lorrain,
Qui nagueres alloit, par ſon langage hautain,
Se vantant me contraindre, en quittant cette terre,
M'embarquant ſur la mer, paſſer en Angleterre,
Que lui-meſme eſt contrainct de me quitter le lieu,
Comme eſtant eſtonné de la verge de Dieu?
S'enfuyant tant qu'il peut devers la Picardie,
Craignant de vous guerriers animez la furie:
Je vous rends dès demain, avant que le flambeau
Du clair Phœbus nous ait ramené le jour beau,
Dedans ces grands fauxbourgs, ſans trouver réſiſtance;
Car contre eux eſt de Dieu la divine ordonnance,
Nonobſtant les canons qu'ilz ont de toutes parts,
Arrangez ſur le bord de leurs forts & remparts:
Et pour exécuter ceſte belle entrepriſe,
Prenez chacun de vous une blanche chemiſe,
Afin que vous ſoyez, deſſoubz voz eſtendards,
Entre nos ennemis recongneuz mes ſoldars.
Ce qu'ayant entendu cette brave Nobleſſe,
Qui, là préſente, eſtoit d'une grande allégreſſe
De ſuivre ſe réſout du tout la volonté
De noſtre Roi rempli de magnanimité.
Le ſoldart, qui eſtoit jà tout bouillonnant d'ire,
Part armé dès le ſoir, & ſans bruict ſe retire,
Couché deſſus le ventre, au pied de leurs remparts,
Sans qu'il fuſt apperceu des ennemis ſoldars,
Les yeux toujours ouverts juſqu'à la matinée,
Que paſſée la nuict on la vit retournée.

La nuict donques venue, & Chaſtillon laſſé,
Se trouvant de ſommeil tellement oppreſſé,
Qu'il ne ſe pouvoit plus tenir en lieu & place,
Se couche tout veſtu deſſus une paillaſſe,
Ses armes près de lui, attendant que le jour,
Délaiſſé l'Océan, vers nous euſt faict retour.
Or comme il repoſoit d'un doux & profond ſomme,
Vint au-devant de lui la ſemblance d'un homme,
Sans piedz, ſans mains, ſans nez, ſans oreilles, ſans
yeux,
Meurtri de toutes parts; la barbe & les cheveux
Poudreux, enſanglantez, choſe preſque incrédible,
Tant ceſte viſion eſtoit triſte & horrible,
La choſe plus piteuſe à voir que l'on vit onq,
Ne reſtant preſque plus de l'homme que le tronc.
Ha! c'eſtoit celui-là qui les troupes guerrieres
Lui vivant, conduiſoit ſur les eaux marinieres,
Son pere l'Admiral, qui ſe préſente à lui
Tout ainſi qu'il eſtoit lors que ſon ennemi,
Sans reſpecter ſon rang, ſa barbe & ſa vieilleſſe,
Lui fiſt ſentir le coup de ſa main vengereſſe,
En les précipitant des feneſtres à bas,
Lui annonçant, bleſſé, l'heure de ſon treſpas,
Cinq ou ſix jours après que d'un faux hymenée,
On eut dedans Paris célébré la journée.
Chaſtillon, mon enfant, ha! que j'ai aimé mieux,
Pendant que j'ai veſcu, que mon cœur, que mes yeux,
Pour ta grande vertu: je ſuis Gaſpard ton pere,
Ne veux-tu pas venger l'injure & vitupere

Qui fut après ma vie exercée en mon corps
Par ces Parisiens ! trouvé entre les morts.
Le grand Dieu de là-haut, qui hait le sanguinaire,
T'a commis pour venger la mort de ton cher pere
Que tu vois à présent : demain au poinct du jour
Tu seras pour certain dedans le grand fauxbourg
De sainct Germain-des-Prez : telle est la destinée
De l'Eternel regnant, de long-temps ordonnée,
Telle est de ce bon Dieu la saincte volonté ;
Il l'a ainsi là-haut en son Ciel arresté.
A-dieu, mon cher enfant, secret de ma pensée,
Je prends congé de toi, ceste terre laissée,
En te disant à-dieu : & abaissant sa voix,
A-dieu, mon fils, dist-il, pour la derniere fois.
Après qu'il eut ce dict avecques sa parole,
De lui s'esvanouit comme un songe frivole,
Et Chastillon, cuidant son pere embrasser lors,
Ha Dieu ! il n'embrassa que l'ombre pour le corps.
Qui tout incontinent en sursault se resveille,
Se jette sur ses piedz, s'estonne, s'esmerveille,
De telle vision : n'estant poinct en repos,
Discourant en son ame à part lui ces propos
Qu'il avoit entenduz ; commandant que les armes
Dont il soulloit s'aider aux assauts & allarmes,
On eust à tenir prests, pour si-tost que le jour
Commenceroit à poindre, attaquer le fauxbourg
De sainct Germain-des-Prez, ainsi comme son pere,
Par le vouloir de Dieu, lui avoit enjoinct faire,
Qui monstra bien ce jour vouloir favoriser

Nostre Roi qui faisoit ses troupes avancer.
Car tout ainsi qu'on vit aux jours du grand Moïse
Quand Dieu voulut par lui mettre en libre franchise
Les enfans d'Israel de la captivité
Du peuple Egyptien, où ilz avoient esté
Détenuz huict vingts ans; qui envoya la nue
Qui tellemment charma & esblouit la vue
Du cruel Pharaon & de tous ses soldats,
Qu'ils ne peurent jamais recongnoistre leurs pas.
De même il en avint à la bande séduicte
De ces Parisiens, comme aux soldats d'Egypte;
Car jaçoi que noz gents feussent de toutes parts
Dessus leurs ravelins, & leurs forts boulevards,
Ilz n'ont peu, aveuglez, nostre troupe guerriere
Remarquer jusqu'à tant qu'ilz sentirent derriere
Chastillon les suivant: & jà du vieil Thyton
L'Aurore avoit laissé la couche à l'abandon
Il y avoit long-temps, pour ramener aux hommes
Qui demourent çà-bas en la terre où nous sommes
La clairté du beau jour, qu'on entendit un son
De la bouche sorti d'un furieux canon
Tiré de Sainct Germain, dont au bruict se resveille
Le Royal fatigué, qui quelque peu sommeille,
Prend ses armes au poing, entre sur les remparts,
Ensanglantant sa main du sang de toutes parts
Des Ligueurs, qui vouloient faire à sa grand vaillance
Obstinez en leurs cœurs combattant résistance.
Qui se voyans ainsi à l'improviste pris,
Taschent, pour se sauver, recourir dans Paris,

Abandonnans du tout leurs canons & leurs armes
A la diſcrétion de nos ſoldars gendarmes.
Mais de malheur pour eux trouverent Chaſtillon
Qui les va pourſuivant, tout ainſi qu'un lion,
Qui, eſtant affamé, retournant de ſa queſte,
Rencontre à ſon retour bruyant la proie en teſte,
Leurs tenans tels propos, grandement irrité:
Chaſtillon n'eſt plus mort; il eſt reſſuſcité,
Que vous diſiez fuyans à la journée d'Arque
Avoir eſté meurtri par l'implacable parque.
Vous ſçaurez aujourd'hui avant que le beau jour
Ait faict là-haut au Ciel ſon couſtumier retour,
Telle qu'eſt ma valeur, ennemis de concorde,
Qui n'aimez que le ſang, le meurtre & la diſcorde,
Ce que vous avez faict ci-devant à autrui,
Il vous en adviendra de meſmes ce jourd'hui,
Je vous ferai ſentir à ceſte heure préſente
Du grand Dieu de là-haut la fureur violente.
Ne vous ſouvient-il plus, cruelz & inhumains,
Du jour où tant de gens paſſerent par vos mains?
Avez-vous oblié l'incroyable carnage
Que vous fiſtes ce jour, pleins de fureur & rage;
Maſſacrant, tranſportez d'extrême paſſion,
Sans avoir ni de ſang, ni d'âge acception,
Les uns dedans leurs lictz d'eſpieux & hallebardes,
Autres ſur le pavé à coups d'arquebuzades,
Sans qu'ils peuſſent ſçavoir de telle occiſion,
A l'improviſte pris pour quelle occaſion.
Qui pourroit de ce jour me raconter & dire

Les grandes cruautez, que je les puiſſe eſcrire?
O! combien ce jour-là furent trouvez de corps
De Comtes & Barons giſans entre les morts,
Qui te ſerviroient bien à préſent, pauvre France,
Pour venger tes enfans de la fiere arrogance
De ces traiſtres Ligueurs, parjures ennemis,
Qui t'ont, chetive France, entre les mains promis
De ceſte nation, la plus impérieuſe
Qui ſoit deſſoubz le Ciel! tant elle eſt orgueilleuſe.
Hé! endurerons-nous, ſortis de ces François,
D'un cruel Heſpagnol les rigoureuſes loix?
Hé! pourrons-nous ſouffrir, & nous & noſtre vie,
A ſon ambition bruſlante eſtre aſſervie?
Ce ne ſera jamais: Sus voici la ſaiſon
Que nous devons avoir de ces traiſtres raiſon:
Chaſtillon, d'un courage hardi & magnanime,
Vous qui avez tué ſon pere légitime,
Vous fera reſſentir l'injuſtice & le tort
Que vous lui avez faict d'avoir mis à la mort
Si malheureuſement, pleins d'une extrême envie,
Celui qu'il aimoit plus au monde que ſa vie.
Je te ſacrifirai, mon pere Coligny,
(Diſt-il de ceſte main) cent meurtriers aujourd'hui,
Que j'enverrai, faſchez, dedans le manoir ſombre
De l'infernal Pluton, pour appaiſer ton ombre.
Or ſus, mes compagnons, ne vous eſpargnez pas,
Tenez nuds en vos mains vos tranchans couſtelas;
Armez-vous de rigueur, & d'une main légere
Avancez le treſpas de la troupe meurtriere

De ces Parisiens, qui, sans foi, ne sans loi,
Ont si cruellement faict massacrer leur Roi :
Voudriez-vous vous déjetter, mes soldars en arriere,
De vostre Chastillon la si juste priere ?
Ayant ainsi parlé, il voit devant ses yeux,
S'enfuyant au grand pas, pâle, tremblant, pœureux,
Le principal des Chefs de la troupe mutine,
Tenant dedans sa main une grand' javeline,
Suivi de quatre cents braves arquebuziers,
Deux cents hallebardiers, & autant de piquiers,
Qui cuidoient en fuyant entrer dedans la ville ;
Mais il fut plus qu'eux tous diligent & habile ;
Les ayant apperceuz, leur dist : Sus çà, soldars,
Accourez-tous à moi, quictez leurs estendars,
Voyez ce beau butin, chacun de vous arrache
Des Chefs de ces fuyars le superbe panache :
C'est vous qui méritez porter ces beaux plumars,
Non pas ces cazaniers apoltronnez couars.
Ce disant, furieux, il print son cimeterre,
Du premier coup duquel il renversa par terre
Ce brave capitaine : & estendant ses bras,
Voilà comme il faut faire, ô mes hardis soldats ;
De ce coup lui osta le sang aussi la vie,
De son corps estendu l'ame s'estant fuie.
Après qu'il eut ce faict, ses gens tout d'un accort
Poursuivent ces fuyars, les mettans à la mort,
Ne restant un seul d'eux au fort de la furie
Qu'il ne feust sur le champ payé de sa folie.
Là ne servoit de rien la piteuse oraison,

Tout estoit au tranchant, nul receu à rançon,
En leur inproperant infinitez d'injures,
Les appellant Lorrains, Hespagnols & parjures,
Meurtrier de leur Seigneur, remplis d'impiété,
De barbare fureur, d'estrange cruauté,
Abusans de leur Roi, qui avoit leurs bravades
Patiemment porté le jour des barriquades,
Et n'eurent onc pouvoir seulement tant soit peu
Se deffendre sentans la forte main de Dieu.
 D'autre part Lorge estoit, qui, comme plein de rage,
Tuoit & massacroit, voulant venger l'outrage
Faicte au sang paternel du preux Montgommery;
Car d'un brave despit, de valeur aguerri,
Il poursuit ces Ligueurs, de si terrible sorte,
Qu'à chaque coup donné, quelqu'un à terre porte.
 Vous voyez Chastillon & Lorge tout sanglans
Du sang de ces fuyars, deux sangliers ressemblans,
Qui bien fort eschauffez, poursuivent de vistesse
Par dedans la forest la bande plus espesse
De chiens leurs ennemis, tant dogues que limiers,
N'en espairgnant un seul de ceux qui les premiers
Furent là rencontrez. De ce conflict de guerre
Plus de sept cens fuyars furent versez par terre,
Les uns estant demi, les autres du tout morts,
N'ayans peu soustenir leurs furieux efforts.
 Mars se monstra ce jour avec sa face austere
A ces traistres Ligueurs estre si fort contraire,
Qu'ils ne pouvoient fuir soit d'une ou d'autre part
Qu'ils ne feussent tuez sortis de leur rempart,

En trouvant Chastillon qui estoit à costiere,
La Nouë près de lui, les poursuivant derriere,
De quoi presque il survint entre ces deux guerriers
Grande noise & débat sortans de leurs quartiers
Chastillon ignorant du tout de la poursuicte
Que la Nouë faisoit de ceste gent maudicte.
Lequel le regardant d'un regard furieux,
Le piqua de ces mots hautains, audacieux:
Tu sçais comme entre nous de long-temps Capitaine
Hardi & valeureux la guerre se demeine,
Un des plus anciens de la France guerrier,
Pourquoi entreprends-tu, dis-moi, sur mon quartier?
Hé me veux-tu priver, la Nouë, de la gloire
Que je veux délaisser de moi à la mémoire
Par mes faicts généreux? Veux-tu m'oster ce loz
Que je veux mériter d'estre entre les Héroz?
Et veux-tu empescher le cours de mon espée,
Que tu vois de leur sang jusqu'aux gardes trempée;
La Nouë, c'est à moi, qui me ressent du tort
Que ces meschans m'ont faict d'avoir mis à la mort
Celui qui m'a donné, après le grand Dieu, estre,
M'ayant faict malheureux dessus la terre naistre,
Finir ceste entreprise; auquel lors respondit
Ce vieillard valeureux, & ainsi lui a dict.
Je ne veux, Chastillon, l'avantageuse gloire
T'oster comme tu dis, remportant la victoire
De ces Parisiens desconfictz & défaictz;
Mais je te veux aider à supporter le faix,
Que j'aime autant que moi, remarquant la prouesse

De ton cœur généreux, se voyant en destresse,
Et de ton pere aussi imiter la vertu,
Qui, pour cas qui lui vint, onq ne fut abattu.
Ha! la Nouë, j'ai tort, j'ai tort, je le confesse,
D'avoir usé vers toi d'une si grand hautesse;
Si j'ai dit en fureur, la Nouë, contre toi
Chose qui ne te soit agré, pardonne-moi;
» La colere souvent l'homme sage maistrise:
La Nouë, quant à moi, je t'estime & te prise
Comme mon pere propre: en disant, les genoux
Lui voulut embrasser; mais la Nouë en couroux
Ne le voulut souffrir, disant telle parole:
O! Dieu, mon Chastillon, quelle pensée fole
A saisi maintenant ton magnanime cœur,
De vouloir embrasser de moi, ton serviteur,
Humblement les genoux! quelle extrême folie,
Généreux Chastillon, tient ton ame saisie;
Tu te moques de moi: cessons nostre débat,
Poursuivons nostre queste, & entrons au combat:
C'est par trop devisé, tu prendras la main dextre,
Et moi de l'autre part, je tiendrai la senestre.
Faisons, mon Chastillon, sentir à ces Ligueux
La force & la vertu de noz bras vigoureux,
Tu sçauras aujourd'hui, ô race serpentine!
L'ire que de long-temps je garde en ma poitrine,
Avant que le soleil, en parfaisant son tour,
Ait ramené çà-bas la moitié du beau jour,
Espandant tant de sang de ceste gent timide,
Que la terre en sera toute teinte & humide.

Alors je sentirai alléger la douleur
Que je sens dedans moi martyriser mon cœur,
Mon couroux, mon desdain, & mon ame assouvie,
Quand je verrai les corps sans haleine & sans vie
De ceux qui ont encor les mains teintes du sang
De ce funeste coup, dont fut frappé au flanc
Le dernier des Vallois : ce bras prendra vengeance
Aujourd'hui, je suis seur, de leur cruelle offense;
Je leur ferai sentir, de ma sanglante main,
Que c'est de s'attaquer à leur Roi souverain.
Ce disant, Chastillon se mect vers la riviere,
La Nouë d'autre part, quelque peu à costiere,
C'estoit à qui feroit de ces guerriers le mieux ;
Nul n'osoit se monstrer au-devant de leurs yeux.
Car tout ainsi qu'on voit le torrent en campagne,
Descendre impétueux du haut de la montagne,
Faisant merveilleux bruict, qui gaste en un instant
Le champ auquel il va superbement flottant,
Sans nulle acception durant ceste furie,
Des blez ou bien des fleurs de la verte prairie.
Ainsi font Chastillon & la Nouë, leur cœur
Emeu, avec raison, d'une juste douleur,
L'un se ressouvenant de la mort de son pere,
L'autre de Theligny, qui estoit son beau-frere,
Crians tant qu'ils pouvoient d'une esclatante voix :
C'est maintenant, soldars, or c'est à ceste fois
Qu'il faut que nous vengions la grande ignominie
Faicte à tous les François, par la troupe ennemie,
En s'estans départiz meschamment de la foi

Que naturellement ilz devoient à leur Roi,
Ayans encore leurs mains toutes teintes & pleines
Du ſang qui découla de l'humeur de ſes veines,
Tache qui demoura, à leur occaſion,
A jamais, mes amis, à noſtre nation.
Ce diſant, l'un & l'autre entrent ſans recongnoiſtre,
Tout ainſi que les loups, ſur la plaine champeſtre,
Qui voyant les troupeaux à la blanche toiſon
Revenir ſur le ſoir replets à la maiſon,
Se ruent deſſus eux, leur arrachant la vie,
Juſqu'à ce que leur faim ait eſté aſſouvie:
L'un abbat une eſpaule, & l'autre abbat un braz,
Une cuiſſe, une main, d'un tranchant couſtelas,
Et l'autre furieux a ſa luiſante eſpée
De toutes parts du ſang de ces mutins trempée.
Ha Dieu! quelle pitié de voir le ſang des corps
De ceux qui ſur la terre eſtoient eſtenduz morts,
D'entendre des bleſſez miſérables les plaintes
De leurs bouches ſortans en leurs triſtes complaintes,
Maudiſſans en mourant les Chefs & principaux
Qui eſtoient les autheurs de tant & tant de maux.
Or durant ce conflict & cruel exploict d'armes,
La Nouë vit venir un des plus fiers Gendarmes
De ces Ligueurs vers lui, ſuperbement monté,
De teſte en pied armé, d'un courage indomté,
Criant à haute voix: C'eſt maintenant, la Nouë,
Qu'il faut que ton bras fort, ſans te feindre, deſnoue;
Ce diſant, lui tira un coup de couſtelas,
Qui porta rudement deſſus l'un de ſes braz:
Duquel

Duquel coup toutefois la Nouë ne s'eſtonne ;
Car la Nouë jamais n'eut crainte de perſonne,
Ayant dix mille fois, de Bellone & de Mars,
Eſprouvé de long-temps les périls & hazars,
Et auſſi que ce fut deſſus ſa main ferrée
Que de ce Ligueur fut l'eſpée deſſerrée.
Quoi la Nouë voyant enflammé en ſon cœur,
Entre ſur l'ennemi d'une grande fureur,
Tourne à l'entour de lui, & d'un hardi courage,
Taſche d'avoir ſur lui le plus fort avantage.
Et l'autre de ſa part ne ſe feint nullement ;
Car ſi la Nouë aſſault, l'autre auſſi vaillamment
Se couvre & ſe deffend, & ſi grand eſt la rage
De ces deux champions : & ſi fier leur courage,
Qu'il ne peut que l'un d'eux ne meure combattant ;
Tant grande eſt la fureur qui les va tourmentant.
O quel plaiſir de voir ces deux routiers de guerre
C'eſtoit à qui premier mettroit ſon homme à terre.
Car tout ainſi qu'on voit ſur les paſtiz herbus
Deux Thoreaux chatouillez des plaiſirs de Vénus ;
Qui ne ſe cédans point en leurs furies mornes,
Se tirer, eſchauffez, infiniz coups de cornes,
Et tellement qu'on voit le champ naguere vert
Deſtiné au combat de toutes parts couvert
De leur ſang eſpandu : ainſi les rues pleines
Eſtoient du ſang vermeil découlant de leurs veines.
Mais la Nouë ignorant le nom du Chevalier
Qui l'avoit au combat provoqué le premier,
Lui tint telle parole : Et qui es-tu, rebelle,

Qui me congnois si bien, & par mon nom m'appelle?
Je suis de nation vrai Neapolitain,
Venu de la Maison du grand sainct Severin,
Qui tient ce beau parti des Romains Catholiques
A l'encontre de vous, qui estes hérétiques.
Lesquels propos ouïs par ce vieil Chevalier,
S'enflamme encore plus contre l'autre guerrier.
C'est donc Sainct Severin qui l'année passée
Fut tellement espris par sa folle pensée
De vaine ambition, qu'il avoit entrepris
Quoi qu'il deust advenir, mettre tous ses esprits
D'avoir par trahison, sans faire aucune noise,
Le superbe Chasteau de la ville d'Amboise!
Je pensois de long-temps que tu fusses pendu;
Et quoi, te voilà donc, misérable perdu.
Je proteste au grand Dieu, devant lequel je jure,
Que tu répareras aujourd'hui ceste injure,
Qui soubz le feint manteau de la Religion
De ceux de ton parti couvres l'ambition,
Espandant sur le champ ton humide cervelle,
A l'encontre du Roi qui soustiens le rebelle.
Ce disant, ces deux Chefs, de colere enflammez
Plus que par ci-devant en leurs cœurs animez,
Se donnent plusieurs coups, leurs espées tranchantes
De leurs coups furieux de loin estincellantes,
Du feu qui jaillissoit sortant de leurs harnois,
Ce n'estoit que fureur; mais enfin ce François
Coupe à Sainct Severin l'Italien la dextre,
Dès le commencement blessé en la senestre,

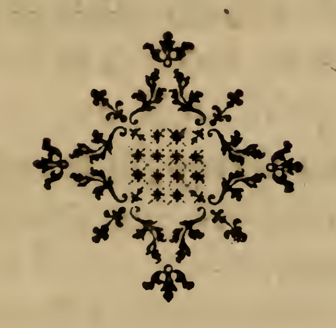
Qui penſant s'enfuir, eſtant fort bien monté,
Fut de ſon bon cheval promptement deſmonté,
Chaſtillon lui donnant ſi grand coup en la face ;
Qu'il le renverſa mort le laiſſant ſur la place.
Ainſi Sainct Severin, deſnué de ſecours,
Au fauxbourg Sainct Germain finit ſes triſtes jours,
Pour ne s'eſtre à la Noue obſtiné voulu rendre,
Qui lui avoit offert à la merci le prendre.
Pendant que ces deux Chefs en armes furieux,
Chaſſoient de Sainct Germain, comme victorieux,
Ces rebelles Ligueurs : quel plaiſir par les plaines
Voir leurs ſoldars dreſſez, marchans leurs Capitaines
Les premiers devant eux ; de voir ce vieil Biron,
Secondé de ſon fils Guillaume le Baron,
Tenant la targue au poing, nonobſtant ſon vieil âge,
Et l'eſpée en la main enflammer le courage
Par ſa belle oraiſon, de ſes hardiz ſoldars.
Courage, compagnons, aſſaillons ces rempars,
Ce jourd'hui mettra fin aux pénibles fatigues
Que nous avons ſouffert, pour ces fauteurs de Ligues
Exterminer du tout, à la pluie & au vent,
Haraſſez par pays, n'ayant du pain ſouvent ;
Vous aurez aujourd'hui de voſtre patience,
Mes ſoldars bien-aimez, la digne récompenſe.
Or ſus donq à l'aſſaut montez de toutes parts,
Le canon a joué, mes habiles ſoldars ;
Qu'il n'y ait entre vous, je vous prie, diſcorde,
Qu'un chacun ſeulement à bien faire s'accorde,
Devers la droicte main marcheront les François,

A gauche les Anglois avec les Ecossois:
Tous ceux que trouverez qui feront résistance,
N'en espargnez un seul se mettant en défense;
Que tous soient mis au fil, nul receu à rançon,
Sans avoir d'un seul d'eux commisération,
En leur remémorant leur folle outre-cuidance,
D'avoir vilainement chassé le Roi de France.
Le Mareschal d'Aumont estoit semblablement
Exhortant ses soldars à courageusement
Sainct Jacques assaillir, en monstrant leur vaillance,
Si l'habitant vouloit leur faire résistance,
Ainsi comme il s'ensuit: donnons dans leurs rempars,
Rendons-nous les Seigneurs de leurs forts boulevars;
Marchons d'un pied léger, allons à l'escalade,
De vos espieux pointuz forcez la barriquade:
Rien ne sert le tarder, soyez asseurez tous
Que le grand Dieu vivant sera avecques nous,
Qui voulons justement poursuivre la vengeance
De la cruelle mort de ce bon Roi de France.
Ayant ainsi parlé, on vit soudainement,
Tant Anglois que François, grimper légérement
Sur leurs forts boulevars, hazardans à l'envie,
Du poinct d'honneur esmeuz, à qui plustost la vie,
Et vont tant qu'ilz se font maistres de leurs rempars,
Dessus lesquels estoient plantez quinze estendars,
Qui furent enlevez: les ennemis en fuite
Avec treize canons qui estoient de leur suite.
Et furent les fuyars poursuiviz tellement
Par nostre Ajax François, dès le commencement

Fuyans devers Paris : que le soldart se mesle
Avecques le Ligueur entrans tous pesle mesle.
Et dès ceste heure-là ceste grande Cité
Par ces braves guerriers saccagée eust esté,
Tant estoient animez, tant soldars que gendarmes ;
Comme la cause estant de la prise des armes,
Sans la bonté du Roi, qui, trop benin & doux,
Au lieu d'exécuter l'ire de son couroux,
Sachant que Chastillon estoit à la poursuite
De ces Parisiens qui avoient pris la fuite,
Et mesmes que ses gens estoient déja entrez
En l'Université sans estre rencontrez
D'un seul homme vivant qui se mist en deffense
Pour faire à leurs efforts généreux résistance ;
Lui envoya exprès faire commandement
De plus avant n'entrer ; mais venir promptement
La part où il estoit, en chargeant sa trompette,
Pour rallier ses gens, de sonner la retraicte,
Dont lui plein de fureur, d'une juste douleur,
Dist ces mots, couroucé, prévoyant le malheur
Que devoit apporter à toute nostre France
De nostre Prince HENRI la trop grande clémence.
O Roi mal-advisé, qui ne sçais pas user
De l'heur quand il est prest de te favoriser,
Qui ne sçais pas jouir, aveuglé, de la gloire
Que Dieu te veux donner, te donnant d'eux victoire.
Un jour, un jour viendra que tu regretteras
De m'avoir empesché, & que tu maudiras
Ceux qui t'ont conseillé, indigné en ton ame,

Que je n'aurai destruict & du tout mis en flamme
Ceste Université, recongnoissant l'erreur
Où nous aura plongé la douceur de ton cœur,
Et que par-dessus tous la plus fidelle bande,
Tu louras hautement ma fidélité grande.
Or le Roi, redoutant le soldart animé,
Qu'il ne peust une fois en son ire enflammé,
L'empescher de tuer, tenant l'espée nue,
Crioit tant qu'il pouvoit, galopant par la rue:
Prenez compassion, cessez l'inimitié
Que vous avez contr'eux, les prenans à pitié.
Regardez, mes amis, je vous prie, qu'ils sont hommes,
François de nation aussi-bien que nous sommes;
Nous devons contenter, mes compagnons, de l'heur,
Que Dieu m'a faict ce jour d'avoir esté vainqueur
De ce peuple mutin, sans que de ma partie
Un homme seulement y ait perdu la vie.
Or sus donc, qu'un chacun, obéissans soldars,
Se tienne prest serré dessous ses estendars,
Nul ne soit si hardi, avare en son courage,
De s'escarter du Chef pour aller au pillage.
Vous serez tous contens, je vous promets la foi,
Avant que de partir, de HENRI vostre Roi;
Vous aurez aujourd'hui salaire & récompense
De vos labeurs passez; mais ayez patience
Jusqu'à tant seulement que les départemens
Par les Marchaux de camp soient faicts aux régimens;
Je veux que chacun vive en mon camp tenant ordre,

Hé ! y a-t-il rien pis en un camp que désordre ?
  Ce qui fut aussi faict ; car là fut establi
Un ordre ci-devant non encores oui ;
Car il n'y eut soldart qui pour piller, sa place
Laissast, tant redoutoit de nostre Roi la face,
Et ne qui s'ingérast de se vouloir loger
Jusqu'à tant qu'il eust sçeu où se failloit ranger.



# ARGUMENT.

*Les fauxbourgs pris, le Roi prend son chemin vers Estampes, qu'il remit en son obéissance, où lui fut présenté une requeste de la part de la Royne Douairiere, tendant à fin de lui faire rendre justice de l'assassin commis en la personne du Roi défunct; avec la responsе de Sa Majesté, & voyant le Duc du Mayne ne se présenter au combat, départ son armée en trois, l'une qu'il laisse au sieur de Longueville, l'autre à Givry, & le reste qu'il retient pour faire la guerre aux Ligueurs qui détenoient ses villes.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE SECOND.

LE LORRAIN adverti que le Roi d'asseurance
Tenoit le droit chemin de Saint Denis en France
Pour aller à Paris, fit tant en peu de jours
Qu'il arriva la nuit mesme que les fauxbourgs
Avoient esté surpris : avecques sa puissance,
Tant fut du Chef Lorrain pour lors la diligence,
Pour venir secourir ces pauvres malheureux,
Qui se pouvoient vanter & dire bienheureux
S'ils eussent voulu lors, bien advisez, entendre
(Qui estoit leur devoir) à la merci se rendre
De leur Roi naturel, Prince doux & humain,
Ne desirant rien plus que leur tendre la main.
Mais Dieu qui de tes faicts a vraie cognoissance,
Pour certain te réserve à plus griefve vengeance,
Qui ne veux recongnoistre en ton affliction,
Tant tu es aveuglé, ta visitation.
Tu seras, ô Paris, ville & cité maudite,
En telle extrêmité par ta faute réduite,
Que contraincte seras dedans bien peu de jours
De famine oppressée, avoir au Roi recours
Que tu as tant maudict : cité pleine d'injures,
Retraicte de voleurs, de traistres & parjures,

Tu recongnoiſtras lors en ceſte extrêmité,
Que c'eſt, mourant de faim, que la néceſſité,
Tu congnoiſtras auſſi combien la main puiſſante
Du grand Dieu de là-haut eſt forte & violente.
Heureux celui heureux, qui, pour ſaouler ſa faim,
Tant ſoit-il grand Seigneur, pourra trouver du paim,
Pauvres femmes, hélas, ci-devant tant heureuſes,
O combien vous ſerez en ce temps malheureuſes.
Vous principalement qui avez dans vos bers,
Vos petits enfançons qui jettent cris divers.
O combien je vous plains, ô meres miſérables,
Quand je prévois les maux de ces jours lamentables
Qu'il vous faudra ſouffrir, de voir devant vos yeux
Ces pauvres innocens jettans cris merveilleux
De la faim qu'ils auront; & ſi n'aurez puiſſance
D'appaiſer de leur faim l'extrême violence.
Alors vous maudirez vos inſolens preſcheurs
Qui vous ont acharnez & endurcis vos cœurs
A l'encontre du Roi; ſentant voſtre poictrine
Qui ne pourra porter le faix de la famine;
Tu recongnoiſtras lors, avec ta cruauté,
Que c'eſt, mourant de faim, que la néceſſité.
Ha! bien pis t'adviendra; car Dieu qui ſçait l'offenſe
Que tu as meſchamment commiſe en ſa préſence,
Après avoir tué traitreuſement ton Roi;
D'avoir idolaſtré le meurtrier: quelle loi!
A peine permettra que tu revienne en grace,
Abuzant de ſon nom précieux en ſa face.
» La vengeance de Dieu ſoudain n'apparoiſt pas,

» Mais vient d'un pas tardif, nous ſuivant pas à pas,
» Attendant, patient, que l'âme péchereſſe
» Retournée vers lui, ſa faute recongnoiſſe,
» Nous tendant ſes deux bras, Pere clément & doux,
» Mais qui à la parfin deſlache ſon couroux
» Sur les pécheurs qui n'ont de leur commiſe offenſe
» (Obſtinez comme vous) en leurs maux repentance.

HENRI donc ayant ſceu de ſes plus favoriz
Que le Mayne & ſes gens eſtoient dedans Paris,
Qui me pourroit compter de ſa parole & dire
L'aiſe qu'il en reçeut que je le puiſſe eſcrire
Sur mon papier limé? eſpérant le débat
D'entre le Mayne & lui, par un brave combat,
Vuider deſſus le champ : en oſtant de miſere,
Par la mort de l'un d'eux le ſimple populaire,
Qui par faulx argumens ayant eſté induict
Par leurs Prédicateurs avoit été ſéduict;
Ne voulant exercer, comme il pouvoit bien faire
A l'encontre d'eux tous, ſa juſtice ſévere,
Roi de ſon naturel courtois & gracieux,
Sur tous Princes vivant miſéricordieux,
Ne deſirant rien plus que par une bataille
Deffaire ſur le champ toute ceſte canaille,
Afin de mettre fin aux longs & grands travaux
Que Dieu nous fait ſouffrir juſtement pour nos maux.

Il attend tout le jour s'ils auroient le courage
Se reſſentans piquez de la perte & dommage
Qu'ils eurent l'autre jour de leurs braves ſoldats,
Après avoir quitté leurs canons & rempars,

Penſant qu'ils deuſſent faire, enflammez de furie,
Pour faire parler d'eux quelque belle ſaillie.
Mais tout ainſi qu'on voit le vif eſmérillon
Qui pourſuit vivement le petit oiſillon,
Tourner deçà, de-là, taſchant à le ſurprendre,
Et l'autre d'autre part en volant ſe deffendre;
Et voyant qu'il ne peut éviter, tant eſt las
De ce vif pourſuivant, quoi qu'il faſſe les lacs,
Se va jetter laſſé dedans le vert bocage,
Pour cuider éviter de ceſt oiſeau la rage.
Ainſi font ces mutins mémoratifs du jour
Que Chaſtillon ſurprit ce merveilleux fauxbourg
De ſainct Germain-des-Prez, qui tous penſifs & mornes
Comme le limaçon qui retire ſes cornes
Lorſqu'il ſent approcher l'hivernale ſaiſon,
N'oſe, craignant le froid, ſortir de la maiſon.
Mais lui recongnoiſſant qu'ils ne ſentoient la perte
Qu'ils avoient de naguere à leurs fauxbourgs ſoufferte,
Réſoult en ſon eſprit, ſans plus faire ſéjour,
De partir auſſi-toſt que l'on verroit le jour.
Toi qui as eu ceſt heur en deſpit de l'envie,
Pendant le ſiecle d'or de ton heureuſe vie,
D'avoir eu ce beau tiltre en ton vivant Loys,
Qu'avoir eſté nommé le Pere du pays;
Que dis-tu maintenant, entendant ceſte terre
Que tu as tant aimée, eſtre en ſi forte guerre?
Et principalement voir ta ville de Blois,
Que ſur toutes tu as eſtimée autrefois,
En ſi piteux eſtat: ton Chaſteau de plaiſance

Eſtre faict aujourd'hui, ah Dieu! la demeurance
D'un Gendarme impiteux; les hauts murs renverſez
De tes plaiſans jardins pour ſervir de foſſez,
Et les arbres fruictiers qu'avecques tant de peine
Tu avois affiez, ſéchez deſſus la plaine.
O Prince tant chéri qui es là-haut aux Cieux,
Loyer de tes bien-faicts, avec les demi-dieux,
Que tes petitz neveuz, pleins d'ire & de vengeance,
Dégénérans de toi, font la guerre à ta France,
Et qui pis eſt encor, veulent tes bons François
Mettre deſſous le joug des rigoureuſes loix
De l'Eſpagnol cruel: ô Dieu! ô quelle rage,
Le Mayne, tient ſaiſi ton furieux courage;
Tu ne viendras jamais à ton intention,
Abuzant fauſſement de la Religion;
Mais adviendra de toi & de ceux de ta ſuite
Comme il advint jadis à la troupe maudicte
De ces entrepreneurs, qui le grand Dieu des dieux
Voulurent attaquer juſques dedans les Cieux!
Faiſant violemment tomber deſſus leur teſte
Les bouletz eſclatans de ſa juſte tempeſte;
» Car quoi qu'il tarde enfin, celui qui levera
» La main deſſus ſon Roi, il s'en repentira.
Le lendemain Phœbus commençoit par le monde
Eſpandre les rayons de ſa perruque blonde,
Qu'on vit ce grand HENRI près de ſes eſtendars
De teſte en pied armé, lui-meſmes ſes ſoldars
Arrangeant ſur le champ, animant ſa Nobleſſe,
De ſes braves ayeux d'imiter la proueſſe.

O quel plaiſir de voir en armes furieux
Marcher d'un pas hardi noſtre Roi glorieux :
Tantoſt vous le voyez à ſon infanterie,
Et tantoſt de retour à ſa cavalerie.
Il ſembloit en façon de faire au preux Hector
Quand ayant réſolu de ſurprendre le fort
Des ſuperbes Grégeois : il dreſſoit ſes phalanges
Tant de ſa nation que des aides eſtranges,
Pour l'aller attaquer : Achile, deſpité,
Ayant Agamemnon & ſes troupes quitté.
Eſtant accompagné du Duc de Longueville,
Du ſage Colonel des Suiſſes d'Amville,
De la Rochefoucault, de la Noüe, & Guitry,
Du Grand-Prieur de France, & du brave Givry,
Et d'autres infiniz, & furent ſur la plaine
Attendans au combat ſe préſenter le Mayne
Quatre heures pour le moins ; arrangez de piez coi,
Toujours premier marchant devant tous noſtre Roi,
Et n'oſa onc ſortir l'ennemi la muraille,
Voyant ſi bien noz gens arrangez en bataille,
Tant du grand Mars Gaulois du ſainct nom la terreur,
D'un eſpouvantement lui affoiblit le cœur.
Quoi voyant noſtre HENRI, ſuivi de ſa Nobleſſe
Et des Chefs principaux de toute la jeuneſſe,
Des fantaſſins François, d'un viſage joyeux,
Ayant toujours ſur eux le regard de ſes yeux,
Leur teint un tel langage : Et bien, mes Capitaines,
Qui avez avec moi, tant par monts que par plaines,
Souffert & enduré infinitez d'ennuis,

A la pluie & au vent ſuivant noz ennemis.

Y a-t-il un de vous, marchant ſous mon enſeigne,
Si ce n'eſt à grand tort, dictes-moi, qui ſe plaigne ?

N'eſtes-vous pas contens, mes bien-aimez François,
Et vous Suiſſes auſſi, & vous autres Anglois,
Du butin qu'avez faict ſur ces Ligueurs rebelles,
Ennemis conjurez de mes Royaux fidelles ?

Ce n'eſt rien, mes ſoldars ; c'eſt le commencement,
Je vous recongnoiſtrai particuliérement.

Et où eſt maintenant ceſte fiere arrogance,
Où ceſt orgueil hautain ! & où ceſte aſſeurance
Qu'ils ſe vantoient avoir, menſongers impoſteurs,
Preſchée ſi ſouvent par leurs Prédicateurs !
Diſans publiquement, que délaiſſant ma terre,
Ils m'auroient faict fuir juſques en Angleterre.

Vous avez veu, ſoldars, qui eſt à tous ouvert,
De leurs compagnons morts le champ d'Arque couvert,
Où je leur fis quitter, & à leur Duc du Mayne,
Fuyans eſpouvantez, en deſpit d'eux la plaine,
Contraincts d'abandonner leurs eſtendars croiſſez,
Combien que vous fuſſiez de long travail laſſez,
N'oſans tant ſeulement regarder en arriere,
Tant eſtoient eſtonnez qui les ſuivoit derriere ;
Ils congneurent alors que HENRI de Bourbon
Méritoit commander ſur cette nation,
Ne dégénérant point de ſes vaillans anceſtres,
Qui s'eſtoient tant de fois renduz Seigneurs & maiſtres,
Des autres régions : vous avez un François
Qui vous maintiendra tous en vos antiques loix.

Je ne ſuis point iſſu d'un Heſpagnol marrane,
Ni par mere ſorti de quelque Italianne,
Et ni de ceux auſſi qui ſont de leurs ſuppoſts,
Je ne ſuis inventeur de daces ni d'impoſts,
Mon pere a pris ſa ſource & ſa vraie origine
De Robert de Clermont, race ſaincte & divine,
Fils du Roi Sainct Loys; que ſans craindre dangers,
Plein de dévotion paſſa les longues mers,
Et qui de faict mourut valeureux de courage
Après avoir vaincu les Maures, pris Carthage,
Tenant de toutes parts aſſiégée Thunis,
Principale Cité des villes du pays,
Laiſſant à l'advenir de ſa vie tant saincte
La mémoire à jamais dedans noz cœurs empraincte,
Son corps laiſſé en terre, & ſa saincte ame aux Cieux,
Jouiſſant du repos des eſprits bienheureux.

Vous avez entendu, ô ma troupe guerriere,
De voſtre Prince aimé l'origine premiere.

Après qu'il eut ce dict, faict le département,
Un chacun renvoyant trouver ſon régiment,
Et lui va de ce pas, tout triſte en ſon viſage,
Deſcendu de cheval, dedans un long village
Où logent les paſſans, qui lui avoit eſté,
Au bas de Monthery, pour coucher appreſté.

Mais eſtant averti pour certain que le Mayne
Ne s'oſoit préſenter pour combattre en la plaine,
Et qu'il perdoit ſon temps, met aux champs ſes ſoldars,
Faiſant bouffer au vent ſes guerriers eſtendars,
Commande à Chaſtillon mener l'infanterie

Pour

Pour Estampe attaquer, & entrer de furie,
Qui fut prise aussi-tost : les ennemis contrainctz
Se jetter au Chasteau pour se garder des mains
Des Royaux animez ; leur ame estant atteinte,
Tant de court furent pris, de frayeur & de crainte,
Qui quelque temps après, comme gens esperduz,
Ne voyans le secours où s'estoient attenduz
Paroistre sur le champ, quitterent cette place
Après avoir été du Roi receus en grace.
  Qui sage & advisé, & prévoyant de loin
A tout ce qui estoit nécessaire & besoin,
A maintenir Estampe en son obéissance,
Qu'elle ne retombast encor en la puissance
De l'ennemi Ligueur, faict abbatre les tours
Ou avoit eu presse, de noz gens, son recours.
  Et jà prest à partir, le Bourguignon Migene
Lui présente un paquet de la part de la Reyne,
Dont la teneur ensuict : » Dieu qui a par sa voix
» Le premier ordonné sur le peuple les Rois,
» Ne leur enjoinct rien plus, accompli son service,
» Que rendre à leurs subjects esgalement justice ;
» Fondement asseuré, & pivot principal,
» Duquel du tout despend le noble estat Royal,
» Et dedans lequel gist la marque principale
» Qui procede d'en-haut de la grandeur Royale.
  » Or, Sire, c'est à vous qui estes au mesme lieu
» Que tenoit mon Seigneur, par la grace de Dieu,
» Lâs que moi son espouse, à bon droict déplorable,
» Veufve de ce bon Roi, de mémoire louable,

» Comme à l'anchre ſacrée à préſent ai recours,
» Implorant au beſoin voſtre dernier ſecours.
» C'eſt à vous, ô mon Roi, à qui je fay ma plaincte,
» Vous priant eſcouter les criz de ma complaincte,
» Qui eſt, bon Roi, qui eſt qu'avec toute rigueur
» Vous faſſiez procéder contre le Chef ligueur,
» S'il ſe trouve qu'il ait à la mort exécrable
» Preſté conſentement de ce Prince honorable,
» Et contre tous auſſi les chefs conſpirateurs
» Qui de ſa triſte mort ſe trouveront autheurs,
» Faiſant des convaincuz ſi cruelle vengeance,
» Qu'à jamais il en ſoit mémoire faicte en France.
» Il ne ſe trouvera exemple du paſſé,
» Qui ceſte trahiſon ait jamais ſurpaſſé,
» Soit que nous regardions l'eſtat de la perſonne
» Ou du cruel meurtrier; ce fait ſi fort m'eſtonne,
» Que je pers mon eſprit: & de par qui inſtruict;
» Moyens d'y parvenir, & par qui introduict,
» Qu'un chetif Jacobin ait eu ceſte aſſeurance
» De frapper du couſteau, ô Dieu! un Roi de France
» Dedans ſon cabinet, ſans reſpecter le lieu,
» Ni la perſonne auſſi qui eſtoit oingt de Dieu,
» Lequel acte meſchant a rendu violable
» Tout ce que nous tenions au monde inviolable,
» Que les grands Rois qui ſont de Dieu oingts & ſacrez
» Soient en ce maudict temps ſans reſpect maſſacrez;
» Et moi en ce faiſant, ſans eſtre conſolée,
» Veufve d'un ſi bon Roi à jamais déſolée
» Avec ſes Officiers, qui, rempliz de douleurs,

» Me feront compagnie au fort de mes malheurs,
» Saisiz dedans leurs cœurs d'une tristesse amere,
» Se voyans orphelins d'un si bon Roi & pere.
» Je vous appelle tous Monarques & grands Rois,
» Vous principalement qui du sang des François
» Princes estes sortis : & toutes sortes d'hommes
» Détenans les estatz de la France où nous sommes.
» S'il reste du deffunct en vous quelque amitié,
» De ceste veufve ayez, je vous prie, pitié,
» Donnez-lui tout confort, prestez-lui assistance,
» Pour de cest assassin poursuivre la vengeance,
» Ne laissant sur le front de leur postérité
» Demeurer à punir ceste desloyauté,
» Faisant punition de ceste gent mauditte,
» Comme l'énormité du crime le mérite.
» Et d'autant, ô bon Roi, que tous les Potentatz,
» Les Princes, les Seigneurs, voire tous les estats,
» Ont tous grand intéreſt la cause estant commune
» D'un désastre si grand survenu de fortune
» Au Roi mon cher espoux ; je vous prie humblement,
» Si prieres ont lieu, faire commandement
» A vostre Procureur, d'en faire diligence,
» Promettant l'assister à faire la vengeance,
» D'un si énorme faict, de telle trahison
» Employant tous mes biens pour en avoir raison.
La requeste entendue, on ne voyoit que larmes
Des Princes & Seigneurs, des Nobles & Gendarmes,
A laquelle respond soudain Sa Majesté.
Je louë grandement la bonne volonté,

La résolution, le généreux courage
Et l'entiere amitié de ceste Royne sage,
De poursuivre à bon droict la vengeance du tort
Que ces traistres ont faict d'avoir faict mettre à mort
Leur Prince Souverain : renvoyant ceste affaire
A nostre Procureur pour le procès parfaire
A ceux qu'on trouvera avoir donné support
A mettre mon Seigneur meschantement à mort;
Jurant d'y employer ma force & ma puissance
A ce que d'un tel crime en soit faicte vengeance.
Et quoi, que diroit-on si je manquois de foi,
Je ne mériterois ce beau tiltre de Roi.
» La foi est fondement de la saincte justice,
» Sans laquelle des Rois vaine seroit l'office;
» Justice est le pilier qui maintient les grands Rois;
» Sans elle ce n'est rien que de leurs belles loix.
Je ne mettrai jamais hors de ma souvenance
Ceux qui ont conspiré & presté assistance
A la piteuse mort de HENRI de Vallois,
Le dernier de ce nom regnant sur les François.
Car bien plus griefvement ceste mort là me blesse,
Qu'il ne semble à me voir se présentant sans cesse
Pâle & ensanglanté au-devant de mes yeux,
Me poursuivant venger acte si malheureux,
Et d'estre si long-temps privé de sépulture
Qu'on ne doibt refuser à quelque créature,
Tant soit-elle ennemie, & qu'il n'est mis ès lieux
Ordonnez pour les Rois, où sont tous ses ayeux;
Car cependant son ombre endurant se lamente

Alentour de ſon corps : inceſſamment errante,
Attendant le devoir qu'on doit aux treſpaſſez
Qui de ce ſiecle ſont en un autre paſſez ;
Car tant que le corps ſoit mis en la ſépulture,
( S'il eſt vrai ce qu'on dict ) l'eſprit à l'avanture
Erre à l'entour du corps. Or ce Roi gratieux
Ayant dict ces propos, on vit de ſes deux yeux
Les larmes découler ſur ſon triſte viſage,
Donnant de ſon ennui aſſeuré teſmoignage,
Et auſſi-toſt auſſi les Princes, les Seigneurs
Qui là préſens eſtoient eſmeuz dedans leurs cœurs,
En firent le pareil, tant eut lors de puiſſance
De l'Hercule Gaulois envers eux l'éloquence,
Eſmerveillant ce Prince en ſon parler facond,
Tous entre eux confeſſans qu'il n'avoit ſon ſecond.
Et ſi les grands Seigneurs voire juſqu'aux gendarmes
Avoient eſté contraincts laiſſer tomber les larmes
De pitié, de leurs yeux, de la grande douleur
Dont ils furent ſaiſiz de triſteſſe en leur cœur
Entendant le diſcours ſi triſte & pitoyable
De ceſte pauvre Royne & veufve miſérable.
La reſponſe que fiſt ce Prince généreux,
Les larmes aſſécha de ces Chefs valeureux.
Et furent convertiz les cœurs de leurs gendarmes
En colere, en fureur, au lieu de pleurs & larmes,
Leſquels tous derechef & d'un conſentement
Renouvellerent lors la foi de leur ferment.
Qui pourroit racompter aſſeurément & dire
De ces hardiz ſoldars enflammez de grand ire,

La colere, entendans de leur Chef l'oraiſon,
Qui faicte avoit eſté, pourquoi? & la raiſon
De ceſte triſte Royne & veufve infortunée,
Entre tous les vivans Princeſſe fortunée,
Déteſtant hautement la Ligue & les autheurs,
Maudiſſant les Lorrains & tous leurs ſectateurs,
S'offrans à tous périls ſans crainte de la vie
Pour venger un tel tort faict à noſtre Patrie,
Ne craignans les travaux, les hazars, les dangers,
Que diront, diſoient-ils, ores les eſtrangers?
Que ceſte nation, tenue tant fidelle,
Soit maintenant au rang de la plus infidelle
Qui ſoit ſous le Ciel: ô Dieu! quel changement,
D'avoir meurtri leur Roi ſi malheureuſement.
Or voilà le propos, le devis, la parole,
Qu'ils vont tenans entr'eux qui bruit, qui court, qui vole,
Qu'une telle entrepriſe & conſpiration
Feuſt d'un de nos François; non, ceſte invention
Eſt faicte de long-temps par la ſecte Jéſuiſte,
Qui pour nous ruiner a eſté introduicte,
Ayant tiré à elle infiniz partizans
Par argent corrompuz, & par autres préſens,
Par ceſt ambitieux qui aux Indes commande,
Tant ſon auctorité a eſté & eſt grande.
Ha Dieu! combien de fois nous a-t-il eſté dict
Par nos Prédicateurs le malheur qui nous ſuit,
Vrais Prophetes de Dieu, & que ceſte ſemence
Ruyneroit un jour & nous & noſtre France,

Nous le voyons (mais tard) maintenant de noz yeux
Quels ſont & ont eſté leurs deſſeins vicieux.
Qui a donné conſeil à ce cruel Barriere
De vouloir, furieux, jetter ſa main meurtriere
Sur ſon Roi naturel ? La conſpiration
D'un ſi horrible faict en fut faicte à Lyon,
En leur maudit College, & depuis confirmée
Par Varade à Paris, comme eſt la renommée.
Jéſuiſte que dis-tu ? Quel pilier de la Foi !
Sus reſpons à mes dicts ; & où eſt ceſte loi
Qui permet de tremper d'une main violente
Dans le ſang de ſon Roi l'eſpée flamboyante,
Voire fuſt-ce un Néron ; & encore qui eſt pis,
De promettre aux meurtriers de leur Roi Paradis ?
Non, non, tu ſentiras en brief ſur ta poitrine
De tes maudicts conſeils tomber l'ire divine.
Tu nous as juſqu'ici, Jéſuiſte, aſſez brouillez ;
Sus, ſus, Pariſiens, je vous prie, deſſilez
Les yeux de voſtre eſprit ; chaſſez ceſte vermine
Qui vous a enivré de ſa fauſſe doctrine
Juſques à maintenant, cauſe de voz malheurs,
Envoyez-les chercher bien loin de vous ailleurs
Autre habitation : leurs trahiſons ſecrettes
Vous ſont ores aſſez claires & manifeſtes ;
C'eſt aſſez connivé : or c'eſt à ceſte fois
Qu'il faut, divin Sénat, qui tiens de noz grands Rois
La juſtice en la main, en monſtrant ta puiſſance
Que de leurs trahiſons tu faſſes la vengeance.
Et de qui as-tu peur ? L'homme juſte & de bien,

En faisant son devoir, onques ne craignit rien.
On trouvera encore pour le moins cent mill'hommes
Qui font leur résidence en la terre où nous sommes,
Magnanimes de cœur, qui, naturels François,
Ne sont point entachez des diaboliques loix
De la Ligue infidelle, & ni de sa praticque,
Forgée de long-temps en l'horrible bouticque
De l'infernal Pluton, sur l'enclume d'enfer
Où présidoit alors leur pere Lucifer,
Rougie dans le feu de sa fournaise ardente,
Trempée dedans l'eau qui toujours est bruslante
De ce fleuve infernal, le bruslant phlegethon,
Meslée avec autre eau prise par Alecton
Du Stix & du Cocyt, qui engendrent sans cesse
Douleur, ennui & dueil, suivi de la tristesse.
Et où sont maintenant ces Ligueurs généreux
Qui se vantent par-tout estre si valeureux?
Et que ne viennent-ils se mettre en la campagne
Avecques leurs Wallons & leurs troupes d'Hespagne?
Reistres, Savoisiens, & leurs promps Albanois,
Qu'ils disent si expers à porter le harnois.
Et où est maintenant ce vaillant Duc du Mayne,
D'Aumale, & de Nemours, ou le Duc de Lorraine,
Que ne s'avancent-ils pour entrer au combat,
Vuidant d'entre eux & nous sur le champ le débat?
Et que ne viennent-ils, hardiz en leurs courages,
Contre nous délascher leurs furieuses rages?
Ha! ils sont trop couars, ils congnoissent le cœur
Du François naturel en sa juste douleur;

Ils ſçavent quel il eſt tranſporté en ſon ame,
Quand l'ire & le couroux eſt juſte qui l'enflamme,
De vouloir uſurper, après avoir oſté
La vie à leur Seigneur, meſmes la Royauté
Au Roi ſon ſucceſſeur, s'il n'avoit du courage
Par le droict des François à lui propre héritage.
Vous n'avez pas affaire à HENRI de Vallois,
Qui s'eſt laiſſé tromper cent & cent mille fois
A voz diſcours fardez; mais vous avez affaire
A un Prince, combien qu'il ſoit fort debonnaire,
Qui n'endurera pas qu'un Heſpagnol ſans foi
Lui vienne en ſon pays faire & donner la loi.
Et toi que nous tenions pour le Chef de l'Egliſe,
Qui metz tout ton pouvoir d'abattre la franchiſe
De celle des François, & qui as rallumé
Le flambeau preſque eſteint ci-devant allumé,
En faiſant révolter les ſujects de la France
De leur juſte devoir & deue obéiſſance
Qu'ils devoient à leur Roi, abuzant du pouvoir
Que tu as de là-haut contre ton ſainct devoir.
Remets devant tes yeux le Pape Boniface,
Qui voulut en ſon temps brouiller par ſon audace
Ce Royaume puiſſant; & la punition
Qu'il reçut, à la fin, de ſon ambition;
Car nous avons un Roi, ſoit en force ou prudence,
Qui n'eſt moins que celui qui briſa l'arrogance
De ce Pape, qui fut ſi fort ambitieux,
Qu'il vouloit commander en la terre & aux Cieux;
Car nous avons encor des Nogaretz en France

Tout prests à te monstrer telle qu'est leur puissance.
Que dirai-je de toi, Prince Savoisien,
Qui as au Roi deffunct finement pris le bien,
En lui ayant soubstraict à la mode Hespagnole,
Qui est ne tenir foi, Salluce & Carmagnolle.
Lorsque tu lui devois prester aide & secours
S'il eust esté à toi oppressé à recours;
Tu ne seras long-temps que tu ne voie en proie
Par noz Royaux François ton pays de Savoye;
Tu maudiras alors tous les conspirateurs
De nostre pauvre estat, de la Ligue inventeurs;
Tu sentiras, mais tard, combien est violente
L'ire de ce grand Dieu en sa fureur puissante;
Tu ne trouveras pas malheureux en ces jours
Qui te veuille prester, abandonné, secours,
Rien ne te servira ton fin Roi des Hespagnes;
Car tu seras contrainct t'en fuir aux montagnes,
Et lui ne pourra pas, empesché d'autre part,
Venir à ton secours estant loin à l'escart,
Taschant à son pouvoir diligemment entendre
A conserver, s'il peut, son beau pays de Flandre,
Et autres pays bas, dont ne sera jamais,
Fasse ce qu'il voudra, lui ni les siens en paix.
Or le Roi congnoissant son espérance vaine
D'attendre plus long-temps le Lorrain Duc de Mayne
Pour entrer au combat, il délibere en lui
Renvoyer Longueville, & la Nouë, & Givry.
Longueville & la Nouë au fond de Picardie,
Givry avec sa troupe au pays de la Brie,

Pour là ſe rafreſchir : attendant l'eſtranger
Qui jà s'acheminoit pour ſe venir ranger
Avecques ſon armée, en faiſant forte guerre
Cependant aux Ligueurs en paſſant ſur leur terre,
Et délibere auſſi renvoyer les Gaſcons
Harraſſez devant Dieppe, un peu en leurs maiſons:
Et lui fort prévoyant, en ſes affaires ſage,
Se réſout de chercher le gratieux rivage
De Loire à la clere eau, où les occaſions
L'appelloient à bon droict, pour beaucoup de raiſons,
Le tout en attendant les levées premieres
Qui le venoient trouver des aides eſtrangeres.



# A TRES-VALEUREUX PRINCE

# HENRI DE BOURBON,

## DUC DE MONTPENSIER,

### GOUVERNEUR DE NORMANDIE.

## HYMNE.

O TOI qui es issu de ce grand Roi de France,
Qui pour la foi accroistre & dompter l'arrogance
Des superbes Payens par le vouloir des Cieux
Entreprit traverser les destroicts furieux
Qui sont dedans la mer : & tout ce que Médine
De péril & danger alentour avoisine,
Te mettrai-je en oubli ? que je vois en valeur
Esgaler les haults faicts de ce grand Empereur ;
De ce divin Loys, & qui dès la mammelle
As gousté le nectar de la troupe immortelle
Du consacré coupeau : des neuf pucelles sœurs,
T'ayans faict de leurs fruicts savourer les douceurs,
Instruict dès le berceau, instruict dès ton enfance,
Quell' est de leurs beaux arts la parfaicte science.
Voilà pourquoi aussi, s'il est vrai ce qu'on dict,
Ta mere t'enfanta (comme est le commun bruict)
A son enfantement deux Fées assisterent
Qui deux riches présens de bon cœur te donnerent,
Ne voulans qu'il y eust soit Roi, Prince ou Seigneur,
Qui remportast sur toi tant de gloire & honneur
Qu'il te peust surmonter ; ou soit en éloquence,
Ou soit en combattant, à donner coups de lance.
Puisse plustost ma langue à mon palais tenir,
Avant que tes haults faicts soient hors mon souvenir ;

Privé de sentiment, languissante ma vie,
Et qu'en chantant mes vers, grand Prince, je t'oublie.
Sont ceux-là, sont ceux-là, bon Duc, qui comme toi,
En la nécessité ont secouru leur Roi,
Qui doivent estre mis au Temple de Mémoire
Engravée en mes vers leur immortelle gloire,
Qui en mille périls, mill'hazars, mill' dangers,
N'ont poinct crainct s'exposer contre ces estrangers
Barbares Hespagnols, qui, pleins d'outrecuidance,
Avoient tous conjuré la ruine de France.
Ha Dieu! combien de fois, comme un furieux Mars,
T'a-t-on veu devancer tes plus hardiz soldars?
Marchant devant en teste, en main tenant la lance,
Pour monstrer les effects de ta grande vaillance;
Monstrant par-dessus tous quell' estoit ta vertu,
Ne te sentant pour rien qui survienne abattu.
Tesmoing en sera Craon, ou tu fis apparoistre
Par-dessus tous les tiens pour ta louange accroistre;
Que tu estois issu de ce Prince tant bon,
Du tige duquel sont les Princes de Bourbon,
Rompant les escadrons de la troupe ennemie,
Marchant comme un lion rugissant de furie
Qui poursuict le veneur qui lui a ses petits
En sa caverne entré frauduleuzement pris,
Cependant qu'il cherchoit sur le champ sa pasture
Pour à ses lionneaux donner la nourriture,
Qui va çà & puis là, bruyant parmi le bois
Jettant infiniz criz de sa hurlante voix,
Jusqu'à ce qu'il ait veu le veneur qu'il prochasse,
Qu'il laisse en cent morceaux deschiré sur la place.
Car voyant que tes gens s'en alloient desconfits,
Qui s'estoient estonnez d'eux-mesmes en route mis,
Tu rentres en la meslée, où cinq fois à la charge,
D'un courage invaincu, sans t'estonner tu charge
Le Ligueur ennemi; que tu vas renversant
Le champ de toutes parts de son sang rougissant;

Tu monſtras combattant en ſi tendre jeuneſſe,
Quelle eſtoit de ton cœur, eſchauffé, la proüeſſe,
Et qu'un jour tu ſerois plus que tous tes Ayeux
(Combien que par ſur tous Princes victorieux
Leur renom ſoit eſpars) s'eſtans pour la deffenſe
Toujours les premiers mis de leur mere la France.
Voilà pourquoi, mon Roi, congnoiſſant la vertu
De laquelle entre tous tu eſtois reveſtu,
Te fiſt ſon Lieutenant-général en Bretagne,
Pour hardi, t'oppoſer à la force d'Heſpagne.
Et depuis ton cher pere ayant fini ſes jours,
Après avoir de Dieu imploré le ſecours,
Te choiſit pour ſur tous hardi & ſage Prince,
Digne pour commander ſur toute la Province
De la gran' Normandie, où ſi heureuſement
Tu fis pour ſon ſervice à ton advénement,
Que pluſieurs Tours, Chaſteaux, par ta ſage prudence,
(Qui avoient ſecoué le joug d'obéiſſance),
Redoutans ta valeur, rentrerent en la main
De noſtre grand HENRI, noſtre Roi Souverain.
Et lequel remarquant, Prince adviſé, l'adreſſe
Que tu as toujours eue, ſuivi de la ſageſſe,
Sur tous Princes François, voulut tant t'honorer,
Qu du plus beau thréſor qu'il euſt te guerdonner,
Thréſor ſur tous thréſors de pris ineſtimable,
N'eſtant à pris aucun du monde accomparable,
Qui voulant aſſiéger la groſſe Tour de Dreux,
Tu fuz tout le premier de l'honneur deſireux
Qui vint à ſon ſecours en diligence grande
Avec tous les meilleurs de la troupe Normande,
Où le Thracien Mars monſtra lors de ſon cœur
Quelle eſtoit envers toi la bouillante fureur,
Jaloux de ta valeur, la rancune, & l'envie
Qu'il avoit de t'oſter de tes membres la vie;
Car voyant qu'il n'eſtoit du tout en ſon pouvoir
En la bataille entrant ſur toi l'honneur avoir,

Prit résolution, postposant sa vaillance
Et son antique honneur du tout à la vengeance
De te faire mourir : de faict va vers Vulcan,
Qu'il trouve retroussé sur le mont Æthnean
Avecques les Cyclops qui forgeoient la tempeste
Du grand Dieu Jupiter, pour fracasser la teste
De noz mutins François qui délaissans la Foi
De leurs divins Ayeux, s'estoient contre leur Roi
Meschamment eslevez, desguisant leur faintise
Du prétexte sacré de nostre saincte Eglise.
Et lui fit de son cœur la déclaration,
Priant le secourir en son affliction,
Et de faict lui bailla une balle ensouffrée
Que naguere il avoit de sa main propre ouvrée,
Lui disant : Prends ce don, entre en la tour de Dreux,
Et puis tu la mettras dans le canon poudreux
Que tu deslacheras, & sois seur que la gloire,
Mars, tu remporteras de l'heureuse victoire
Du Duc de Montpensier : le jettant contre bas,
Rien ne lui servira d'implorer de Pallas
Au besoin le secours. Mars ayant ententifve
Son oreille à la voix haute & persuasive
De ce tortu Vulcan, s'en va au fort de Dreux,
Afin d'exécuter son dessein malheureux;
Ce qu'il fit aussi-tost, te donnant en la face,
Et fut le coup si fort que tu cheus en la place,
Demourant comme mort sur la terre estendu,
Ton sang de toutes parts de ta plaie espandu,
Le Thracien par-tout se vantant par son foudre
Avoir ton noble corps mis & réduit en poudre.
Ce que sçachant Pallas, courroucée en son cœur,
Dit telz mots despitée : Ha traistre belliqueur,
Tu sçauras aujourd'hui que ta fainte vaillance
N'a poinct contre les miens ni force, ni puissance;
Et de l'Athénienne au besoin que les arts

Ont plus ſur les mortels de pouvoir que tes dards.
Achevé ces propos, Euphroſine elle appelle
Sur toutes qu'elle aimoit, pour lui eſtre fidelle,
Lui baillant un onguent de ſi ſuave liqueur,
Que tout eſtoit rempli de ſa divine odeur,
Lui diſant le ſecret caché de ſa poictrine.
Va-t-en, va viſtement, prens ceſte médecine,
Cours tant que tu pourras vers le Chaſteau de Dreux,
Et là tu trouveras un Prince valeureux,
Un de mes nourriſſons, que d'une amour extrême,
Par ſur tous les Bourbons, dès ſon enfance j'aime:
Mortellement bleſſé, & de ta tendre main
Tu lui en frotteras ſon viſage benin
Au lieu de ſa bleſſure; en ce faiſant, ſa vie
De la cruelle mort ſe verra garantie.
Elle n'eut pas pluſtoſt achevé ces propos,
Que la Nymphe s'en va ſans prendre aucun repos
Sur le lieu déſigné, qui fit rentrer ton ame
Par la grande vertu de ceſt excellent baſme.
Et afin qu'il feuſt faict, après ta guériſon,
Mémoire à l'advenir de la grand trahiſon
De ce traiſtre guerrier: la marque en ton viſage
Emprainte demoura, pour rendre teſmoignage
De ta haute valeur, qui as du Thracien
Vaincu par ta vertu l'effort Vulcanien.
Mais Dieu, juſte vengeur, ne voulant en arriere
Délaiſſer à punir l'aſſiſtance meurtriere,
Qui avoit conſenti au deſſein vicieux
De ce cruel meurtrier, ſanglant & furieux,
Envoya de ſon Ciel ſa bruyante tempeſte
Qu'il fiſt violemment tomber deſſus le feſte
Du fort Druydien, où furent foudroyez,
Pour leurs iniques faicts, ces maudicts obſtinez,
Mis en mille morceaux, leurs ames gémiſſantes,
Fuyans vers les enfers poureuſes & tremblantes,

Où

Où elles demouront perpétuellement,
Justement condamnez, en peine & en tourment,
Comme furent jadis les Tytans & Lapythes,
Qui oserent vomir leurs coleres despites,
Bruslans d'ambition, contre le Dieu des dieux,
Qui créa l'eau, le feu, l'air, la terre, & les cieux.
Recevez cependant, bon Prince, cest Ouvrage
Faict en vostre faveur, qui rendra tesmoignage
Quel est, & a esté envers vous, Monseigneur,
Et sera ci-après de vostre serviteur
La bonne volonté; vous priant souvenance
Avoir de ses labeurs & de sa patience
Qu'il a eu escrivant de celui dont le nom,
Bon Prince, vous portez, & le mesme surnom,
En lui faisant entrer en ses douces oreilles,
Le trouvant à propos, tant de fascheuses veilles
Qu'il a patiemment supporté pour le nom
Soustenir contre tous, des Princes de Bourbon.
Bon Prince, ne souffrez qu'un impudent Bathille
Remporte le loyer mérité d'un Virgile.
Il y a jà cinq ans accompliz & parfaitz
Que je suis jour & nuict à descrire les faicts
De nostre grand HENRI, & de son sainct Ancestre,
Dont, bon Duc, comme lui vous avez pris vostre estre,
Pour monstrer qu'il n'est point venu d'un Béarnois,
Comme faisoient courir d'une commune voix
Ces bazanez marrans, qui monstrant ma vaillance,
Me suis le premier mis à prendre sa deffense
D'un invincible cœur, ne craignant les abbois,
M'estant toujours monstré entier Royal François.
Ha, & si toutesfois pour toute récompense,
Je n'en ai remporté qu'une pauvre indigence
Jusques à ce jourd'hui; & de tant de guerriers
Que j'ai faict mériter, par mes vers, les lauriers,
Vous estes seul, bon Duc le Phœnix de la France,

Qui m'avez consolé, me donnant espérance,
Par vostre digne main, qu'après tant de malheurs
Vous auriez soin de moi, & de mes longs labeurs.
  Continuez, grand Duc, envers moi ce sainct zelle,
Et vous en recevrez une gloire immortelle.

Vostre tres-humble & affectionné
serviteur, SEBASTIAN GARNIER.

LES

# HUIT DERNIERS LIVRES

DE

# LA HENRIADE.



# AU ROI,

## MON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SIRE,

*LA VERTU a tant de puiſſance, que ceux qui en ſont douez, ſemblent tellement char-*

*mer les esprits des hommes, qu'ils les contraignent à entreprendre choses qui autrement seroient quasi impossibles ; ce que j'ai cogneu en moi estre véritable : car depuis le jour que je vis la courtoisie dont il pleu à* VOSTRE MAJESTÉ *user en mon endroit à vostre retour de Tours, repassant en ceste ville pour aller retrouver vostre armée, ( le Roi dernier encores vivant ), je fuz tellement espris de la grandeur de vos conceptions, que deslors je proposé me desdier du tout à coucher par escrit vos faicts généreux, & des Princes & grands Seigneurs qui vous ont suivi à la deffense de ce désolé Royaume, contre la fureur Espagnole & autres adhérans & complices, perturbateurs & ennemis conjurez de vostre Estat, à ce que vos noms, demourans immortels, la souvenance en soit perpétuellement engravée au Temple de Mémoire ; car quelle plus belle récompense,* SIRE, *pourriez-vous espérer de tant de travaux que vous prenez jour & nuict, exposant vostre vie libéralement aux plus grands dangers, sinon la mémoire éternelle de vos bien-faicts ; & par quel moyen, si*

*ce n'eſt par les eſcrits de ceux qui vous ſont affectionnez, ſans leſquels en peu de temps la mémoire en ſeroit perdue. Qui ſçauroit maintenant la proüeſſe d'un Hector, la hardieſſe d'un Achile, l'aſſeurance d'un Dyomede, les ruſes de guerre d'un Ulyſſe, la force des Ajax, le conſeil d'un Neſtor, & d'autres infinis grands Seigneurs, tant Grégeois, que Troyens, ſans Homere? Voilà pourquoi,* SIRE, *le filz d'Olimpie, Alexandre le Grand, eſtant arrivé au lieu où Troye avoit eſté autresfois, & ayant trouvé le monument ſoubz lequel les cendres du filz de Thetys, & de ſon ami Patrocle, avoient eſté miſes, & voyant leurs effigies repréſentatives de leurs perſonnes, commença à s'eſcrier devant tous les aſſiſtans: O! toi, heureux Achille, d'avoir trouvé en ton vivant un ſi fidelle compagnon d'armes, & un ſi bon Eſcrivain qu'Homere, ſans les carmes duquel la mémoire de tes faicts euſt eſté ſubmergée de long-temps au fleuve d'obliance. C'eſt cela,* SIRE, *qui m'a faict (comme eſtant enſepveli en un profond ſommeil) reſveiller en ſurſaut, pour entreprendre ſi haute entre-*

*prise, laquelle il m'estoit impossible d'exécuter, sans l'affection extrême que j'ai toujours eu vers* VOSTRE MAJESTÉ, *comme les effects en ont ci-devant donné tesmoignage, & que mes escrits en rendront à la postérité, une partie desquels j'apprends à vos pieds; & si j'entends qu'ils vous soient agréables, ce me sera une occasion de mettre les huict premiers livres en lumiere, faisant mention principalement de vos conquestes, depuis vostre advénement à la couronne jusques à la bataille d'Ivry, pour après rédiger par escrit les faicts de ce divin Seigneur, qui est maintenant aux Cieux; duquel vous,* SIRE, *& tous les Princes du Sang avez pris vostre origine; & d'autant que je sçay avoir infinis ennemis & envieux, pour m'opposer ordinairement à ceux qui détractent de vous, & deffendre en tous lieux vostre juste querelle, mesme des principaux, qui me devroient supporter, estans mes supérieurs; je me couvrirai toujours de vostre bouclier, que j'estime plus que les forts boucliers d'un Dyomede, ou d'un Ajax, tant reschantez par l'Escrivain de la guerre Troyenne, afin que*

*je puiſſe, ſans deſtourbier & en patience, continuer les eſcrits que j'ai entrepris faire des voyages faicts par voſtre dit Ayeul contre les Sarrazins infideles, & de tous les Rois de France qui ſont ſortis de lui juſques à vous, SIRE, ne cherchant autre récompenſe de tous mes labeurs, que la continuation de voſtre bonne grace, & bonne affection en mon endroit, priant Dieu.*

*SIRE, qu'il vous veuille donner en brief la victoire de tous vos ennemis, & vous inſpirer à en faire faire punition ſi rigoureuſe, que ceux qui la verront, y prenans exemple, ſoient tellement détournez de ce maudict parti, qu'ils vous rendent l'obéiſſance que tous bons ſubjects doivent à leur Roi légitime, & qu'il vous faſſe la grace de regner autant que ce Roi duquel vous eſtes deſcendu, pour après ayant parachevé le cours de voſtre vie, eſtre faict participant avecques lui de la gloire éternelle.*

De Bloys ce 26 de Mars 1593.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur de Voſtre Majeſté, Sebaſtian Garnier, voſtre Procureur à Bloys.

# PAUL GARNIER,

## LIEUTENANT DE LA PRÉVOSTÉ,

*A l'Autheur son frere.*

SIXAIN SUR L'ANAGRAME DE SON NOM.

Sus, mon frere, courage,
Ne crains des ennemis
La furieuse rage.
Contre toi au champ mis,
Quelque part que seras,
BIEN GARANTIS SERAS.

## SONNET

*Sur la Henriade de Sébastien Garnier.*

AUTRE que toi ne devoit entreprendre,
Docte GARNIER, un œuvre si hautain,
Il estoit deu à ton esprit divin
De l'entreprendre, & parfaict nous le rendre.
Un chacun peut chanter une Cassandre,
Une Cipris, un amour fier, & fin.
Il est aisé de dresser un dizain,
Ou un rondeau de quelque rime tendre.
Mais de bastir un œuvre plein d'honneur,
Plein de travail, de peine, & de labeur;
C'est à toi seul, qui seul est né Poëte.
Aussi Phœbus qui te donne le pris,
Seul t'a choisi pour faire ces escris,
Dignes enfans de ta Muse parfaicte.

## AU MESME.

UN seul Homere a faict une seule Iliade;
Un seul Virgile a faict la seule Æneiade;
Un seul GARNIER a faict une seule Henriade.
En Grece, en Rome, en France: un Grec, Romain,
François,

Ont immortalizé par leurs vers, trois grands Rois,
Et trois grandes citez, Athenes, Rome, Bloys.
Mais le Grec, le Romain, n'estoient François, GARNIER
Est Grec, Romain, François, & des François premier:
GARNIER donc plus parfaict est digne du laurier.

JACQUES PEAN, *Advocat à Bloys.*

## SONNET.

GARNIER, esjouis-toi, je veux voler ta gloire
Sur le mons Pimplean, & des plus grands esprits
Tu as ravi le cœur par tes doctes escrits:
Ton nom est engravé au Temple de Mémoire.
Tu fais enfler les flots du rivage de Loyre,
Ta veine surpassant de l'Homere le pris,
Apollon mesme s'est de ton honneur espris,
Sur tous Chantres divins te donnant la victoire.
Tu n'as, comme envieux, rien desrobé d'autrui,
Tu es seul l'inventeur qui nous as ce jourd'hui
Présenté les combats, & la vertu Gauloise
De Henri de Bourbon, nostre Roi souverain,
Tes ruisseaux sont puisez du ruisseau Castallain,
Tu es le commandeur de la Muse Françoise.

LEONA, PASTOU.

## SONNET.

QUE je suis ennemi des Autheurs qui s'arrestent
Par curieux escrits à vouloir rédiger
Une Histoire estrangere, afin de négliger
Ce que les leur chez eux sans peine leur apprestent.
Comme eux de leur Pays, bien souvent ce qu'ils traitent
Est esloingné du vrai; & souvent l'estranger,
Ainsi qu'en une tour retiré du danger,
Chante un embrazement que mille autres regrettent.
GARNIER n'en est ainsi, qui des pieds de son vers
Poursuivant des François les gestes si divers,

Viſite ſa Patrie en extrême ſouffrance.
Eſcrivant, avec l'encre il verſe mille pleurs,
Et ne ſçait-on au vrai, tant il ſent de douleurs;
Lequel eſt plus troublé ſon eſprit, ou la France.

Fillieul *l'aiſné.*

## SONNET.

Mars, contraire aux neuf Sœurs, cognoiſſant noſtre France
Fertile en beaux eſprits que la paix eſlevoit,
Jaloux de ſa grandeur, eſtima qu'il pouvoit,
Y ſemant la diſcorde, y ſemer l'ignorance.
Il s'arme à cet effect, & pourſuit à outrance
Par chaſcune Cité les plus doctes qu'il voit.
Quand Pallas ſçeut qu'à Bloys un ſeul homme elle avoit,
Baſtant, pour le fruſtrer de ſa vaine eſpérance.
C'eſtoit ce grand Garnier, ſon ferme ravelin,
Armé de ſa Gorgon, de ſa doctrine plein,
Muni, pour tout foſſé de profonde ſcience.
Ceſſe donc ta furie : he, Mars, que penſe-tu?
Ce baſtion garni ne peut eſtre abbatu,
Qui pour marre, à Maron : pour terraſſe, Terence:

## AUTRE SONNET.

L'un deſpeint en ſes vers un ruſtique payſage,
L'un eſpoint en ſon cœur d'un plus noble deſir,
Pour ſon œuvre enrichir, aimera mieux choiſir
Les diſcours ſérieux du Philoſophe ſage.
L'autre, navré des traits de quelque beau viſage,
Nous figure l'amour, comme il le veint ſaiſir,
Et d'un air triſte, doux, ſouſpire le plaiſir
Qu'il reçoit languiſſant en ſon libre ſervage.
Mais de tous les eſcrits qui jamais furent faicts,
Tes Guerriers (mon Garnier) me ſemblent plus parfaicts,

Qui chantent de Bayart la race généreuſe.
En ſa faveur auſſi, Pegaſe le cheval
Te prodigua les eaux de ſon ſacré canal
Pour rendre en ce diſcours ta veine plus heureuſe.

Michel Fillieul.

## SIZAIN.

S'estime arrogamment quelque brave Poëte,
Baſtiſſant ſur ſon œuvre un immortel renom,
Tyranniſe ſon ame à publier ſon nom :
Animé d'un vain los qu'en ſoi-même il appète.
Garnier aura l'honneur ; qui nira ſes eſcris
N'obtenir pas ſur tous à bien dire le pris ?

## QUATRAIN.

Mon Garnier, en tous lieux,
Il ſera de ta gloire,
Maugré les envieux,
A jamais faict mémoire.

Clau. Bil. *ſe. de l'Au.*

## EPIGRAMMA.

Ad Sebaſtian. Garnerium, Procurator. Regi. Bleſ.

*Cum tua Garneri langueſcens pondere rerum*
*Et ſtudiis legum mens agitata jacet,*
*Erigitur lætos Muſarum nacta receſſus,*
*Otia ſic quærens, otia inepta fugit.*

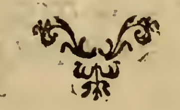
Joan. Pepini.

## QUATRAIN DE L'AUTEUR.

Toi qui te meſle de reprendre
Mes eſcrits, fais-moi tant de bien
Que je puiſſe de toi apprendre.
Je n'ay garde, tu ne ſçais rien.

# ARGUMENT.

*L'Auteur expose son sujet, & après avoir invoqué le secours de Dieu, il dédie son Poème au Roi. Henri IV prend ses armes. Disette de vivres dans le camp du Roi; sa sobriété, sa patience, ainsi que celle de son armée. L'ennemi a des vivres en abondance dans son camp, que le Roi va lui-même reconnoître; après quoi il change d'armes. Eloge & de quelle race descend le cheval qu'il monte. Son armée rangée en bataille à la vue de l'ennemi, qu'il va reconnoître une seconde fois. Impatience de l'armée pour le combat. Harangue & priere à Dieu de Henri, qui apperçoit au Ciel un signe, présage de sa victoire. Bravades & discours des différens Chefs de la Ligue.*





# LA HENRIADE.

## LIVRE NEUVIEME.

AURAI-JE assez chanté les reprises des villes,
Des Forts & des Chasteaux, que les fureurs civiles
Avoient faict révolter, remises en la main
De HENRI de Bourbon, nostre Roi souverain.
C'est maintenant qu'il faut que volant d'une autre aîle,
Mon courage enflammé d'un incroyable zele,
D'un style plus enflé, levant en lui mon cœur,
Je rédige en mes vers par escrit la valeur
Qu'il monstra combattant au milieu de la plaine
Du champ de Sainct André contre le Duc du Mayne
Et ses fiers Espagnols : les champs teincts & mouillez
Du noir sang espandu de ces escrouellez,
Les corbeaux leurs servans de tombe & sépulture,
Après de leurs vils corps avoir pris la pasture.
» Vrai jugement de Dieu puissant & infini,
» Qui ne laisse jamais le meschant impuni ;
» Car d'autant que son ire à la vengeance est lente,
» D'autant la peine aussi en est plus violente.

Voulant donc raconter dès le commencement
Le milieu, & la fin, & puis l'événement
De ce ſanglant combat: Muſes Pyerienes
Qui ſéjournez aux bords des menteuſes fontaines,
Je ne veux, abuzé, vers vous avoir recours,
Implorant pour m'aider voſtre foible ſecours,
Vous eſtes propres ſœurs à ceux qui de menſonges
Barbouillent leurs papiers de fantoſmes & ſonges,
Trouvans en leurs eſprits dix mille inventions,
Tranſportez & conduicts par leurs affections,
En comptant les défis, les aſſaux, les allarmes
Du petit Cupidon, les impudiques armes,
Les brandons flamboyans de l'infame Cypris
( Ordinaire ſubject de leurs ſi beaux eſprits ).
Mais à toi qui jadis un bergerot champeſtre
En ce bel art ſacré le rendis parfaict maiſtre,
Après qu'il eut d'un coup de la fronde jetté
Du géant Philiſtin abattu la fierté.
Te priant inſpirer enflammant ma poictrine
Mon eſprit, comme à lui d'une fureur divine,
Que je puiſſe hautement raconter les bienfaits
Que tu as ce ſainct jour à noſtre Prince faicts.
Car de vouloir compter les faicts des Capitaines
Qui l'accompagnoient lors, ſeroit perdre mes peines,
Impoſſible de tout; non meſme ſi j'avois
Un eſtomach de fer, cent bouches & cent voix.
Ha que puis-je ſans toi, qui es de la doctrine
Et de la vérité la céleſte origine?
Fais-moi donc aujourd'hui, mon Dieu, tant de faveur

Que

Que d'emmieller ma voix de la douce liqueur
De tes ruiſſeaux ſacrez, pour faire qu'en ta gloire
Je chante le diſcours au vrai de ceſte Hiſtoire.
Et toi, divin HENRI, qui, par ton haut renom,
Fais voler juſqu'au bout de la terre ton nom,
Aſſiſte-moi auſſi, & d'un ſecond zéphire
Favoriſe les airs de ma foiblette lyre,
Afin qu'en ſurhauſſant de ſes fredons le cours,
Je puiſſe éterniſer ton los en ce diſcours
Que je t'ai conſacré, ſans que la paſle envie
Eſcume ſur mes vers l'infernale furie
De ſes hayneuſes dents; & ſoubs l'authorité
De ton royal adveu, mes vers en liberté
Puiſſent d'un cours enflé publier tes louanges
Juſques aux nations qui ſont les plus eſtranges,
Tes triomphans lauriers, tes furieux combatz,
Où le grand Dieu des dieux a faict voir par ton bras
Les merveilleux effects de ſa force infinie,
Ramenant du cercueil noſtre France à la vie.
Ha ne t'eſloingne pas, grand Monarque, de loin
De moi, ton ſerviteur, me laiſſant au beſoin,
Pendant que j'eſcrirai au milieu des allarmes
En ta ville de Bloys tes céleſtes faicts d'armes.
L'aurore gratieuſe en ſon beau teinct vermeil
Ne s'eſtoit eſveillée encor de ſon ſommeil,
Afin de dénoncer, meſſagere ſavante,
Du jour proche advenir la lumiere eſclatante,
Qu'on voit le Roi debout, ſans que le ſomme heureux
Lui euſt tant ſoit peu clos les paupieres des yeux,

N'ayant en son esprit que soldars, que gendarmes,
Que combats, & assaux, qu'embusches & allarmes,
Commandant d'un langage en courage animé
A un chacun des siens de se tenir armé
Si-tost qu'il seroit jour, tant soldars que gendarmes,
Gendarmes à cheval, soldars avec les armes.
Qu'on teint aussi-tost prests à monter ses chevaux,
Qui du furieux Mars sçavoient mieux les travaux
De long-temps endurer: ses cuissots, sa cuirasse,
Ses brassarts, son armet, avecq sa coutelace.
  Cela faict, enflammé du sainct desir des Cieux,
Se met à deux genoux, levant en-haut les yeux,
Et faict au Roi des Rois sa dévote priere.
Son fidele Achatés quelque peu à costiere,
Ce grand Plessis-Mornay, qui, en tous ses hazars,
Avoit accompagné ce favori de Mars;
Lequel docte en tous arts, oultre l'expérience
Des armes qu'il avoit, reluisoit en prudence.
  Le poinct du jour venu, Princes & Mareschaulx,
Capitaines & chefs & autres principaux
De l'armée du Roi, commencent à se rendre
Près de Sa Majesté, pour son vouloir entendre,
Lesquels ayans congneu la juste volonté
De ce Prince rempli de magnanimité,
S'arment depuis les pieds jusqu'au haut de la teste,
Pour se contregarder des coups de la tempeste
De ce grand Thracien qui vuide les débatz
Par le sang espandu des hommes aux combats.
  Desjeunent, cela fait; mais quoi à la légere,

Les vivandiers du camp demourez en arriere,
Et bien heureux celui qui peut trouver du pain
(Tant soit-il grand Seigneur) pour appaiser la faim;
Car ceux du plat pays, soit qu'ils eussent de crainte
De ces maudicts Ligueurs justement l'ame atteinte,
Ou bien favorisans leurs perfides desseins,
Avoient tout enlevé des lieux circonvoisins,
Le pain, la chair, le vin, & portez en la plaine
Où estoient lors campez Aiguemond & le Mayne.
Ha cependant, bon Roi, que monstrant la vertu,
De laquelle tu es de long-temps revestu,
Tu mange du pain noir en prenant patience
Avec les principaux Seigneurs de nostre France;
Pour ton boire, content d'avoir tant soit peu d'eau
Pour estancher ta soif, soit de puis ou ruisseau,
Et que ton preux soldat, patient, se contente
D'un morceau de pain bis que le lieu lui présente.
Le Lorrain au contraire estoit friandement
A sa table servi de tous mets amplement,
Tant de chair que poisson, ayant pour sa viande
Le phaisant d'ordinaire, & la folle friande.
Le boire de sa bouche estoit un plaisant vin,
Qui passoit en bonté le nectar tant divin,
Breuvage appartenant à la troupe sacrée,
Qui sa demeure faict en la voulte azurée,
Qu'il avoit faict venir des cousteaux de Coussy
Il n'y avoit long-temps, d'Arboys, de Beaune aussi,
Tant pour lui que pour ceux qui estoient de sa suite,
Qui de ses gens avoient la charge & la conduicte.

Ayant donques repeu les ſoldars de noſtre oſt
Du peu qu'ils avoient lors : on les vit auſſi-toſt
Tous bien délibérez en armes ſur les plaines,
Se rangeans à l'abri des Royales enſeignes,
S'en allans rendre droict au rendez-vous donné
Comme il avoit eſté dès le ſoir ordonné.
Noſtre Roi cependant convoiteux de congnoiſtre
L'eſtat de l'ennemi, va pour le recongnoiſtre
Sur un cheval de pas, ſuivi de peu de gens,
Qui eſtoient toutesfois des plus forts & vaillans
De toute ſon armée, armé à la légere,
Son eſpée au coſté, qu'il porte d'ordinaire,
Et s'approcha ſi près, qu'il pouvoit à loiſir
Recongnoiſtre l'eſtat, ſans avoir deſplaiſir,
Du Ligueur ennemi ; eſtant ſur une croupe,
Ralliant peu-à-peu ſon orgueilleuſe troupe,
Les chevaux d'un coſté, d'autre part les ſoldarts,
Se venans droict ranger deſſoubs leurs eſtendards.
Ce faict, droict s'en revient retrouver ſon armée,
Qui de combattre eſtoit tellement enflammée,
Qu'on n'euſt pu dire plus, tant elle avoit au cœur
Enracinée avant la hayne du Ligueur.
Car quoique les ſoldars courageux de nos bandes
Euſſent receu du temps incommoditez grandes,
Couchez toute la nuict pour l'extrême froideur,
Qui pouvoit à bon droict refroidir leur chaleur,
Toutesfois ayans eu la nouvelle certaine
Que le Roi eſtoit jà à cheval ſur la plaine,
Furent tous tellement ravis d'un tel plaiſir,

Et de combattre espris d'un si ardent desir,
Que la peine & le mal de la nuict précédente
S'en va d'eux tout ainsi qu'on voit l'ombre passante.
  Le Roi commanda lors à tous ses Escuyers
Se tenir près de lui avecques ses coursiers,
Et qu'on lui apportast les coustumieres armes
Dont il soulloit s'aider aux assaux & allarmes.
  Ce qui fut soudain faict ; car ses chevaux guerriers
On vit aussi-tost prests, conduicts des Escuyers
Pluvinel, Rive, & Roche, attendans sur la plaine
Les troupes s'avancer pour combattre du Mayne.
  Au mesme temps le Roi dévest l'armet liger
Qu'il avoit pris sur lui, pour aller voltiger,
Et recongnoistre tout l'estat, la contenance
De l'ost de l'ennemi, l'assiette, l'ordonnance
De ses gros bataillons, & print sur son chamois
Pourfilé de fin or, un plus puissant harnois
Pour soustenir les coups ; entre autres sa cuirasse
Qu'il mist incontinent sans bouger de sa place,
Forgée de nouveau dans le pays de Foix
Par un qui se vantoit estre issu autresfois
Du forgeron Vulcan, qui, pour gaingner la grace
Du Roi, lui avoit faict cette bonne cuirasse ;
Et aussi estoit-il, entre les Armuriers,
Retenu le premier, soit de Foix, ou Pasmiers.
  Ceste cuirasse estoit à la veue admirable,
Et d'un art nompareil, presque du tout semblable
A celle que Vulcan le boiteux feist jadis
Pour aller contre Hector au preux fils de Thetys,

Achille Pellean ; & estoit un chef-d'œuvre
Faict tout expressément de naguere à l'espreuve,
Surpassant en valeur, par sa trempe & bonté,
Tout autre qui jamais en France auroit esté.
Il ceingnit par-dessus une forte ceinture
Façonnée à l'entour d'une belle bordure,
Construicte par l'ouvrier d'un riche passement,
Les boucles d'un fin or agencez proprement.
Puis pend à son costé une puissante espée,
Qui, dans le fleuve Stix, avoit esté trempée,
Faicte d'un fin acier du pays de Damas,
A la forme & façon d'un tranchant coustelas.
En beaucoup de pays le bruit & renommée
Entre les Villageois de Gascongne est semée,
Que c'estoit Durandal : ( l'espée de Rolland)
Recongneu en son temps le plus fort & vaillant
De tous les Paladins du Royaume de France,
Ne trouvant son esgal en prouesse ou vaillance.
Mais qui fut à la fin, n'y ayant rien ci-bas
Qui se peust affranchir du naturel trespas,
Surpris par trahison au destroict des montagnes,
Ne se doubtant de rien, retournant des Espagnes,
Lui & les siens deffaict au bas de Roncevaux,
Après avoir souffert incroyables travaux,
Qui fist près de sa fin ces piteuses complaintes,
Ses yeux levez aux Cieux, ses mains ensemble joinctes,
Regretant en son cœur, lui seulet en ce val,
Las principalement Charles, & Durandal.
Faudra-t-il ci-après qu'un Payen infidele

Te poſſede après moi, ha gentille allumelle ?
Charlemagne, mon oncle, ô Dieu quelle douleur
Tu auras entendant mon déſaſtre & malheur !
Je te plainct plus que moi, ſçachant la mort cruelle
De ton nepveu Rolland : quelle triſte nouvelle !
Et toi, fort Durandal, faudra-t-il que la main
Te manie après moi d'un payen inhumain ?
Faudra-t-il déſormais que le Chreſtien fidelle
Sente ta peſanteur par la main infidelle ?
O Dieu, qui es là-haut, ſi tu as quelquefois
De ton pauvre Rolland ouy la triſte voix,
Entends, Seigneur, entends la dévote priere
Qu'à préſent je te fais, qui ſera la derniere,
Qui eſt que Durandal ne tombe par les ans
Ci-après dans les mains de ſes maudicts payans,
Ennemis de ton nom. Parfaictes ces complainctes,
La voix lui deffaillant, il met fin à ſes plainctes,
Lui eſtant deffaillie, il ouit auſſi-toſt
Une voix près de lui uſant de tels propos :
O gentil Chevalier, le Tout-Puiſſant te mande
Qu'il a ouy la voix de ta juſte demande,
Et qu'après ſept cens ans un Monarque ſera
Entre les mains duquel Durandal tombera ;
Monarque aimé de Dieu, iſſu du ſang de France,
Qui prendra de ta mort ſur l'Eſpagnol vengeance ;
Car paſſant ces deſtroicts, il mettra ſoubs les loix
Ce peuple bazané du ſceptre des François,
Et ne ſe trouvera Chevalier en ce monde
Qui en ſes haux exploicts le vaille, ou le ſeconde,

Sur-tout tenant ſa foi, craignant Dieu, du tout bon;
Auſſi portera-t-il le ſurnom de BOURBON;
Alors, & non pluſtoſt, Durandal, ton eſpée
On verra derechef dedans le ſang trempée
Du ſuperbe Heſpagnol, & ſera mention
Plus que jamais ne fut de toi & de ton nom.
Ayant l'Ange achevé ſa divine parole,
Vers la voulte du Ciel auſſi-toſt s'en revole,
Laiſſant deſſus le champ les membres & les os
Du Paladin Rolland décédé en repos,
Enlevant avec lui de ce Comte fidelle
L'ame là-haut aux Cieux, en la joie éternelle.
Or ce bon couſtelas, depuis trois ou quatre ans
Seulement, fut trouvé par quelques anciens
Caché en un rocher, en fouillant quelques mines
(Au bas de Roncevaux), qui d'eulx eſtoient voiſines,
Et tous d'un meſme accord en firent un préſent
Au Seigneur du pays appellé Myoſant,
Qui en fut fort joyeux. S'eſtonnant en ſon ame
D'où pouvoit procéder une ſi vieille lame,
Qui, quelque temps après, la donna de bon cœur
A HENRI de Bourbon, congnoiſſant ſa valeur.
On peut par-là congnoiſtre à la fin accomplie,
Après un ſi long-temps, ſi belle prophétie,
Ne ſe trouvant un Roi ſous la voulte des Cieux
Qui ſoit en faicts & dicts moins que lui vicieux,
Et qui ait plus au cœur parfaitement emprainte
Du grand Dieu Souverain l'amour parfaicte & crainte.
Or cela eſtant faict, ce grand Roi demanda

L'Escuyer Foulebon, auquel il commanda
Qu'il lui feist tenir prest ce bon cheval de guerre
Que lui avoit donné la Royne d'Angleterre
Par présent signalé ; cheval doux, gracieux
A panser, à monter, mais le plus furieux
Au combat qu'on vit oncq, d'une telle allégresse
Qu'il eust passé les vents à courir de vîtesse.
Et aussi estoit-il de la race venu
De ce Bayard qui fut si chérement tenu,
Charlemaigne vivant ; qu'encores la mémoire
En est toute récente en nostre vieille Histoire ;
Qui tant & tant de fois sur tous chevaux de pris
Avoit eu en son temps à la course le pris,
Qui n'a eu son pareil, soit que soit en vistesse,
Ou bien en combattant au milieu d'une presse,
Ayant plus de cent fois, au plus fort des dangers,
Sauvé le fils d'Aimon avec ses pieds ligers,
Sur l'heur mesme duquel Charlemagne eut envie
En se ressouvenant de sa passée vie,
Congnoissant la valeur, & les faicts merveilleux
Que s'estant plusieurs fois trouvé en divers lieux
Il avoit exploité, soit aux charges de guerre,
Ou en tournois publics qui se faisoient en terre ;
Car ne pouvant céler la hayne & le desdain
Qu'il avoit de long-temps contre ce Prince humain,
Regnault de Montauban, qui, domptant son courage,
Estoit allé (dévot) au sainct pélérinage
Du Sépulchre sacré ; donne commandement
Aux siens d'exécuter son vouloir promptement,

Qui estoit qu'il vouloit à jamais de la gloire
De Regnault, & Bayard, obscurcir la mémoire,
Et qu'ils eussent à prendre un chable & fort licol
Pour lier une meulle au fort & puissant col
De Bayard, le jettant dedans la mer profonde
A l'abandon des vents, des vagues, & de l'onde.
Ce qui fut aussi-tost accompli par ses gents,
Se monstrans serviteurs pour l'heure diligents.
Mais Dieu qui a le soin de la terre où nous sommes
Des pauvres animaux aussi-bien que des hommes,
Ayant compassion de ce brave cheval,
Qui, pour avoir esté si fidele & loyal
Vers son maistre & seigneur, estoit en telle peine,
Le voulut préserver d'une mort si soudaine,
Et fist tant, courageux, résistant à la mort,
Qu'il parvint à la fin à nage sur le bord
D'un havre, qui estoit en l'isle d'Angleterre,
N'en pouvant presque plus, où il prit ferme terre;
Où estant abordé, les hommes du pays,
Voyans ce beau cheval, furent tous esbahis,
Et principalement de voir au col pendante
De ce puissant Bayard ceste meule pesante,
Et le vont rapporter à leur Roi bien-heureux,
Qui lors paisiblement regnoit en paix sur eulx,
Qui voyant ce cheval, grandement s'émerveille,
Pour n'avoir jamais veu une telle merveille.
Et ayant contemplé à l'aize, & à repos,
De ce puissant Bayard les membres & les os,
Il lui fist délivrer ceste meule pesante

Qu'il avoit à ſon col, jà demi-mort pendante,
Commandant qu'on le miſt aux haras des chevaux
De toute l'Angleterre eſtimez les plus beaux,
Et qu'on n'épargnaſt rien pour le faire refaire
De ce que l'on verroit lui eſtre néceſſaire;
De ce brave Bayard le cheval deſcendit
Celui deſſus lequel noſtre Roi combattit.
Si-toſt que nos ſoldats, qui n'attendoient que l'heure
Que la canon tiraſt, pour ſans plus de demeure
Partir de leurs quartiers, entendirent le ſon
Qui avoit eſté dit, (mot du guet du canon)
Chacun a l'œil au guet, tout branſle & tout remue,
Voyant que du combat l'heure eſtoit jà venue.
Non autrement qu'on voit les ondes de la mer
Pouſſées par les vents, flotter & reflotter;
Ou bien comme l'on voit les petites avettes
Qui vont pour recueillir la douceur des fleurettes,
Aller & revenir bourdonnans par les champs,
Sentans le renouveau du gracieux Printemps,
Pour après l'emporter au creux de leurs ruchettes,
Se retirans le ſoir en leurs douces chambrettes.
Et tout ainſi qu'on voit en bel ordre voler
Les eſcadrons carrez des grues parmi l'air,
De leurs aiſles fendans les plus eſpeſſes nues,
Voulans s'en retourner en leurs terres congnues.
Tout ainſi voyoit-on, armez de toutes parts,
En bel ordre dreſſez, gendarmes & ſoldarts,
A la teſte marchans les Chefs & Capitaines,
D'un pas grave aſſeuré deſſus les larges plaines,

Sur tous lesquels estoit nostre Roi généreux
Paroissant entre tous admirable en leurs yeux,
La splendeur, la façon de sa divine grace,
Rendant chacun espris de sa Royale face;
Esmouvant leurs esprits tellement & leurs cœurs,
Qu'ils se réputoient jà les maistres & vainqueurs.
Dès dix heures matin fut toute preste armée
Sur le champ ordonné de poinct en poinct l'armée,
Gendarmes & soldars bouillans d'ire & fureur
Qu'ils ne sont ja aux mains avecques le Ligueur,
Attentifs à ouir les disertes harangues
Qu'un chacun de leurs Chefs leurs faisoient en leurs langues.
Le Ligueur ennemi, jà si fort s'avançoit,
Que le soldart Royal sur le champ apperçoit,
Ses armes, son harnois, son espée tranchante,
Frappée du soleil de loin resplendissante.
Non autrement qu'on voit le feu en quelque coin
De la forest de Bloys apparoissant de loin,
Qui faisoit un tel bruit, & si grande cririe,
Que l'air en retentit de la proche prairie.
Et autant que l'on voit ornez de belles fleurs
Les prez au mois d'Avril de diverses couleurs,
Autant pouvoit-on voir de Ligueurs en langages
Et en mœurs différens; mais d'accord en leurs rages
Qui est de ruiner, quoi qu'il doive advenir,
Ce Royaume puissant, loin de le maintenir.
Là vous voyez mesler les troupes d'Allemagne,
Les bandes de Lorrains, de la Flandre & d'Espagne

Avecques les Walons, Savoyards, Piedmontoys,
Tous ennemis jurez de l'estat des François.
Ayans jà faict entr'eux de long-temps le partage
Sans le vrai héritier d'un si bel héritage.
  Las les pires estoient les François mutinez,
Qui, sans discrétion, batailloient obstinez
Contre leur propre Roi; mais qui de leur malice
En recevront enfin le mérité suplice.
  Et toi, fin Espagnol, qui, par ton or, soubstraicts
De HENRI, nostre Roi, les naturels subjects,
Tu ne feras long-temps avec ton entreprise
Que tu as faussement soubs le prétexte prise
De la Religion, sans en estre puni;
Car pense-tu que Dieu délaissast impuni
Telle meschanceté? Je veux voir sur ta teste
Retomber justement cette mesme tempeste
Qui sur nous est tombée, & veux voir ton pays
Avant qu'il soit quatre ans, par les Turcs ennemis,
Et autres Sarrazins, mis à sac & en proie,
Qui laisseront exprès les Pergames de Troye.
Et comme Tamburlan, après qu'il eut défaict
(Le fouldre des Chrestiens) le Grand Turc Bayaret,
Te mettra soubs ses pieds, lui servant d'escabelle,
Abatant la fierté de ton ame cruelle,
Si tu ne recongnois, levant en-haut les yeux,
Le grand Dieu qui congnois ton cœur ambitieux,
Qui te fera sentir, justicier magnanime,
De tes cruels desseins la peine légitime.
  Après que nostre Roi eut ses gents amassez,

Et qu'ils eurent esté en bel ordre dressez,
Il reva derechef l'ennemi recongnoistre,
Qui commençoit de près en la plaine paroistre,
Qui s'esbaahit de voir tant d'hommes & chevaux,
Et voleter au vent tant d'estendars nouveaux.
Tant s'en faut que nos gents pour ce perdent courage,
Qu'au contraire le cœur leur accreut davantage,
Ayans ceste espérance en ce grand Dieu des Cieux,
Qu'ils seroient ce jour-là du champ victorieux;
Et quoi que plus petits, en nombre & en puissance,
S'asseuroient toutesfois dompter leur arrogance.
O quel plaisir de voir marcher d'une autre part
Nos gents si bien dressez quelque peu à l'escart
Du superbe ennemi, de voir nostre Noblesse
Armée tout à blanc, pleine de hardiesse,
Du haut jusques en-bas, qui, d'une grand' ardeur
Qu'elle avoit du combat, bouillonnoit en son cœur;
Offrant sacrifier voire sa propre vie
Pour la protection de sa douce Patrie,
De voir dessus le champ nos soldars de pied coi
Le retour attendans de HENRI nostre Roi,
Résolus de monstrer, par leur hardie audace,
Ne dégénérer point de l'ancienne race
De ces braves François, qui tant de fois ont mis
Leur vie à l'abandon pour garder leur pays,
Marchans d'un pas hardi sur la plaine guerriere,
D'un visage asseuré, armez à la ligere.
Si-tost que nostre Roi eut esté de retour,

Il se vint droict ranger au-dedans du contour
De son fort escadron ; le premier rang, des Princes,
Des Comtes, & Barons, Gouverneurs des Provinces,
Qui, tous unis, portoient, cavaliers excellens,
L'Ordre du Sainct Esprit : adextres & vaillans,
Les Chefs & principaux, en noblesse & prudence,
Et qui le plus avoient d'authorité en France,
Ausquels il commença d'haranguer en ces mots,
En les envisageant, leur tenant tels propos :
Vous sçavez que l'heureux succès d'une journée
Ne dépend pas de nous ; mais qu'elle est ordonnée
Du grand Dieu des combats, qui la met dans les mains
De celui qu'il lui plaist eslire des humains.
Ils sont bien plus que nous ; mais nostre cause est juste ;
Au contraire, la leur est inique & injuste ;
Ils prennent faussement, pleins de rébellion,
Le prétexte sacré de la Religion.
Les Eglises, qui sont de tout temps ordonnées
A prier l'Eternel, & qui sont prophanées
Jusques à les brusler, n'est-ce pas tesmoing seur
Quelle est de ces Ligueurs enflammez la furour
A l'encontre de Dieu, couvrans par leur feintise
Leur prétexte maudict, faussement de l'Eglise :
Non, non, celui qui est regnant là-haut aux Cieux ;
Qui congnoist les desseins de ces pernicieux,
Leur monstra, les faisant renverser contre terre,
Qu'un subject ne doit faire à son Prince la guerre,
Lequel nous devons tous supplier de bon cœur
Qu'il nous fasse aujourd'hui maistres du camp Ligueur.

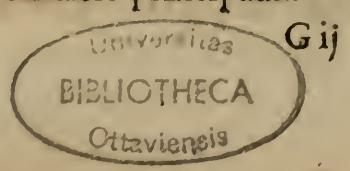
Quoi dict, il feist à Dieu d'une affection telle
Sa dévote priere, & d'un si ardent zelle ;
Qu'elle estoit suffisante à esmouvoir des Cieux,
Le vrai maistre & Seigneur des hommes & des dieux.
O, bon Dieu, qui entends la dévote priere
Que te font les humains, ne déjette en arriere
De ton Roi affligé la piteuse oraison ;
Car il en est Seigneur si jamais fut saison :
J'ai toujours eu en toi en toute mon affaire
Recours en mon ennui, (ô sainct & divin Pere),
Qui m'as par tant de fois des mains des Estrangers
Ramené sain & sauf eschappé des dangers
Du milieu des combats ; tu as la congnoissance
Du profond de mon cœur par ta toute science.
Si tu congnois, Seigneur, que la guerre je fais
Pour espandre le sang, ennemi de la paix ;
Je veux, mon Dieu, je veux, que toute leur armée
Vienne droict sur moi se jetter animée,
Coulpable du malheur que ton peuple innocent
Par les effects divers de la guerre, ressent.
Mais si l'amour aussi que j'ai à la Patrie,
Et le salut commun me faict mettre ma vie
En un si grand hazard ; fais par ta grande bonté,
Que mon ennemi soit vaincu & surmonté,
Me donnant à bon droict dessus lui la victoire,
Dont à toi en sera, & l'honneur, & la gloire.
Je te requiers aussi de bon cœur que le cours
Tu n'allonges, Seigneur, plus long-temps de mes jours
Que tu recongnoistras que je serai utile
A

A ce pauvre pays, languiſſant & débile,
Et que le bien commun de toute Chreſtienté
Sentira par effect ma bonne volonté.
Envoye auſſi, Seigneur, de ta voulte céleſte
Quelque ſigne qui ſoit à mes gents manifeſte,
Que tu as ſoin de moi, me preſtant ton ſecours,
Comme Dieu ſeul auquel j'ai toujours eu recours.
Sa priere parfaicte, on vit deſſus la terre
Devers la gauche main un eſclair de tonnerre,
Signe très-évident que ſa ſaincte oraiſon
Avoit jà pénétré la divine maiſon
Du grand Dieu lance-fouldre, & que ceſte journée
Eſtoit en la faveur de HENRI deſtinée.
Auſſi deſlors courut entre tous les ſoldats
Qui eſtoient çà & là en divers lieux eſpars,
Et généralement par toute noſtre armée,
Tant à pied qu'à cheval, le bruit & renommée,
Pendant que noſtre Roi faiſoit ſon oraiſon
Les mains joinctes à Dieu en grand dévotion,
Qu'il eſtoit apparu au veu de tout le monde
Au-deſſus de ſon chef une couronne ronde
Des eſtoiles du Ciel, combien que le ſoleil
Fuſt levé de long-temps beau, luiſant, & vermeil,
Qui eſt directement du tout contre nature
Voir au milieu du jour une telle figure.
Or voyant Aiguemont, le Roi & tous ſes gents
Proſternez à genoux, vers Dieu s'humilians,
En blaſphemant ſon nom, monſtrant ſa teſte fole,
S'adreſſant au Lorrain, lui tint telle parole.

Voici l'heure qu'il faut, Mayne, nous approcher;
Car voilà l'ennemi qui commence à marcher:
Sus donc avançons-nous; ceste armée Royale,
Soit en nombre ou valeur, n'est à la nostre esgale:
Nous sommes trois contre un, & si tous nos soldars
Sont en bon poinct armez, frais, dispos, & gaillars,
Les siens sont harassez & fatiguez de peines
Qu'ils ont eu de l'hiver cheminans par les plaines:
Je devine, & est vrai, qu'une tremblante peur
De nous voir si près d'eux tient jà saisis leur cœur.
Hé ne les vois-tu pas comme ils font leurs requestes,
Prosternez à genoux, descouvertes leurs testes?
D'eux-mesmes espouvantez, recourans à leur Dieu,
Qu'il les vueille estonnez retirer de ce lieu?
Prient tant qu'ils voudront; car leur belle priere
Ne m'empeschera pas qu'aujourd'hui en arriere
Ne les renverse tous: ils ne sont gents pour nous:
Prient tant qu'ils voudront, enclinez à genoux,
Nous verrons si leur Dieu, leur prestant son oreille
Les deffendant de nous, fera ce jour merveille;
Ils sçauront à leur dam si leur Pere Eternel
Leur envoira secours des Anges de son Ciel.
Je leur ferai sentir combien la main puissante
Du Comte d'Aiguemont, en son ire est pesante;
Tu verra aujourd'hui mes deux bras rougissans
Du sang que j'espandrai des Royaux languissans,
S'ils osent s'opposer à la force d'Espagne,
Laissans de leurs corps morts couverte la campagne.
Auquel le Duc de Mayne aussi-tost lui respond:

Tu ne sçais pas encor, ô Comte d'Aiguemont,
Que c'est de la vertu des Chefs & Capitaines
Que tu vois conduisans ces troupes par les plaines,
Combien que nous soyons en nombre bien plus forts,
Ils ne redouteront ni nous, ni nos efforts.
Ce sont gents résolus, qui sont nourris aux armes,
Soldats bien aguerris, & asseurez gendarmes,
Qui tous, depuis dix ans, n'ont eu autre repos
Que porter jour & nuict le harnois sur le dos,
Couchans sans dévestir, dessus la terre dure,
A la pluie & au vent, ayans pour couverture
Le beau Ciel estoilé, attendans le retour
Du soleil ramenant la lumiere du jour,
Endurcis à tous maux en prenans patience,
Sçachans rendre à leurs Chefs la deue obéissance,
Ce ne sont (Aiguemont) de ses soldats nouveaux,
Qui ne sçavent que c'est encor que des travaux
De l'effroyable Mars; sont vieux routiers de guerre,
A peine en pourroit-on trouver de tels en terre.
Regarde & voi leurs Chefs (ô Comte d'Aiguemont)
Tu as premiérement, Montpensier & d'Aumont,
Biron, qui tant de fois a faict expérience
De sa grande valeur au Royaume de France,
Est un des principaux, & son fils le Baron,
Grand Mareschal de camp, avec son escadron,
Sans un nombre infini de Chefs & Capitaines
Que je ne puis nombrer qu'avec grandes peines,
Qui tiennent le parti des politiqs Royaux,
Estans de la Couronne officiers principaux.





Mais tout ainsi qu'on voit l'aurore journaliere
Paroistre le matin sur toute autre lumiere ;
Ainsi paroist sur tous, le Roi, qui les conduict
Accort & vigilant, ne dormant jour ne nuict,
Toujours en action, sans repos & sans cesse,
Un second Charlemagne en valeur & prouesse,
Un Nestor en conseil, hardi comme un César,
Un Regulus en foi, ne craignant nul hazart ;
Et brief il n'y a Roi sus cette masse ronde,
Tant soit-il valeureux, qui l'esgale ou seconde,
Ne s'estonnant de rien, ayant par plusieurs fois
Esprouvé du Dieu Mars les rigoreuses loix.

Voilà, sans déguiser aucunement l'affaire,
Ceux auxquels nous aurons en la bataille à faire ;
Advise seulement à bien dresser tes gents
Se monstrans au combat hardiz & diligents.

Non autrement qu'on voit la fureur violente
De la mer courroucée en son ire escumante,
D'Aiguemont est fasché, entendant les vertus
Dont le Mayne comptoit noz Royaux revestuz,
Et qui encores plus l'enflammoit davantage,
C'estoit l'ouir parler du généreux courage
De Henri nostre Roi, s'estimant le premier
De tous hommes vivans, magnanime, guerrier,
Qui, comme transporté de fureur & de rage
Envers le Duc du Mayne, usa de ce langage.

Mayne, ne sens-tu pas une troublante peur,
Qui te va jusqu'au fond affroidissant le cœur ?
Si tu as si grand peur, va-t-en tout à ceste heure,

Va-t-en de leur costé, reschauffer ta froidure,
Je serai suffisant avecques mes Wallons
De deffaire du tout tes braves bataillons,
Et de ce Navarrois dont tu fais tant de feste,
Leur passant sur le ventre en leur rompant la teste.
Mayne, tu penses donc le Comte d'Aiguemont
Estre moins en valeur que jadis Rhodomont,
Qui osa s'attaquer à celui qui commande
Aux lieux les plus profonds de l'infernale bande.
Et m'estimes-tu moins qu'un Hercule Gaulois
Qui autrefois soubmit dessoubs ses dures loix
Le Cerbere infernal? Combien que sa naissance
Il eust pris de ce Dieu, qu'on dit avoir puissance
En la terre & aux cieux; je ne m'estime moins
Que ce tant valeureux Prince entre les Romains,
Qui vainquit à la fin, par son hautain courage,
L'Aphricain Hannibal, & ruina Carthage.
Le Comte d'Aiguemont en prouesse & valeur,
Ne cede à nul vivant tant est noble son cœur.
Il fera devant tous preuve de sa vaillance,
Monstrant comme il sçait bien tirer un coup de lance.
Auquel le Mayne lors lui dist sans se hausser:
Ce n'est pas à présent qu'il se faut courroucer,
Mais c'est ici qu'il faut monstrer nostre prouesse
Contre nostre ennemi, qui ne manque d'adresse.
Délaissons ces propos, tenons nos gents tous prests;
Car voilà l'ennemi qui de nous est bien près,
Tenons-nous bien serrez, un chacun en son ordre,
Que ne soyons rompus rencontrez en désordre.

# ARGUMENT.

*Le Cardinal Cajetan envoyé en France par le Pape. Exhortation d'un Cordelier, à la tête de l'armée de la Ligue, au moment de la bataille, dont le ſuccès & la victoire ſont aſſurés à Henri par Michel, envoyé de Dieu. Il prend ſon cheval de bataille, & ſon bouclier, (qui repréſente l'hiſtoire des Croiſades ſous Saint Louis: on y voit le combat des François en Egypte, la priſe de Damiette; la peſte & la famine déſolants le camp du Roi, qui eſt fait priſonnier, ainſi que ſes freres. Retour de Louis en France, d'où il repart pour retourner en Afrique, où il prend Carthage & aſſiege Thunis.) Priere de l'Auteur à Dieu pour Henri IV, qui ayant harangué ſes ſoldats, finit par mettre ſa confiance en Dieu.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE DIXIEME.

CEPENDANT que le Roi faisoit à Dieu priere,
Environné autour de sa troupe guerriere,
Le Légat Cayetan, qui avoit le flambeau
En la France apporté, & le tranchant cousteau
Pour mettre à sang & feu ceste belle Province,
En faisant révolter les subjects de leur Prince,
De mesme nation & légitime Roi,
Contre tout droict humain, mesme contre la Loi
De ce grand Dieu qui fait là-haut sa résidence,
Qui commande aux subjects de rendre obéissance
A leurs Princes & Rois, soient bons ou soient mauvais,
Juge seul compétent de leurs bien ou malfaicts;
Et afin d'animer encores davantage
De ces traistres Ligueurs le perfide courage,
Encontre leur Seigneur, prests d'entrer au combat,
Il leur envoie exprès de Paris son Légat,
Que l'on voyoit courir comme un fol par la plaine
Où estoient les soldars d'Aiguemont & du Mayne,
En habit de Prescheur, tenant en main la croix,
Tantost haut, tantost bas, maudissant par sa voix
(Détestable à ouir) le Catholiq fidelle,
Qui libéralement, pour la juste querelle,

S'expoſoit de ſon Roi, par ſes braves diſcours
Prcmettant aux Ligueurs, s'ils demeuroient toujours
En leur opinion fermes, que d'aſſeurance
Les Royaux ne pourroient leur faire réſiſtance,
Et qui de plus en plus envenimoit les cœurs
A l'encontre du Roi, de ſes conjurateurs,
Leur tenant tels propos, par ſon fardé langage.
Enfans, ſus hardiment, allez, prènez courage
Contre ces Huguenots, Royaux, & Politicqs,
Qui par le Pere ſainct ont tous eſté maudicts,
Comme hérétiqs meſchans, c'eſt bien choſe aſſeurée
Qu'ils n'auront contre nous combattans de durée;
Faictes-en ſacrifice à ce grand Lucifer,
Envoyez-les, privez de vie, en ſon enfer;
Qu'ils aillent viſiter les demourances ſombres
Où des condamnez ſont les miſérables ombres.
Et de l'authorité que le Pape a des Cieux,
(Pourveu que vous monſtriez aujourd'hui valeureux)
Je vous pardonne à tous les plus griefves offenſes
Que faictes vous avèz, du temps de vos enfances
Juſques à maintenant; à ce que ne doubtiez
De ce que je vous dis, & que vous combattiez
Ces ennemis de Dieu de plus grande aſſeurance,
Je prends tous les péchez deſſus ma conſcience,
De ceux qui combattans mourront deſſus ce lieu,
Je m'en fay principal débiteur envers Dieu,
M'aſſeurant qu'ils ſeront effacez par la grace
De ce bon Pere ſainct, eſpandans ſur la place
Le ſang huguenoticq dans lequel vos péchez

Seront lavez, après qu'ils seront desspeschez ;
Sus donc, tenez-vous prests, vous tous qui d'ardent
zele
Combattez, soustenant la si juste querelle
De ce Pere très-sainct, sans peine & sans tourment
Vous en irez tout droict là-haut au firmament,
Sans que vous enduriez la peine d'ordinaire
Qu'endurent ceux qui sont là-bas en purgatoire,
Qui n'ont pas accompli, pendant qu'ils ont vescu,
Ainsi comme ils devoient la volonté de Dieu;
Car vous n'ignorez pas, très-catholique bande,
Combien la puissance est de ce sainct Pere grande,
Qui ouvre quand il veut les portes & les huys
A ceux qui ont fiance en lui, de Paradis:
Et qui croit autrement, il n'est bon Catholique,
Mais digne qu'il soit mis au feu, comme Hérétique.
Ces pauvres abusez, aux paroles & dicts
De ce grand affronteur, estoient si attentifs
Et furent tellement charmez par la harangue
Des propos affettez qui sortoient de sa langue;
Qu'ils croyoient fermement que le grand Dieu des
dieux
Devoit expressément descendre en ces bas lieux,
Pour venir, irrité, avecque son tonnerre
A ces pauvres Royaux faire cruelle guerre,
Qui estoient attendans son aide & son secours,
Comme celui auquel on doibt avoir recours;
Qui monstra bien ce jour, abattant l'arrogance
De ces ambitieux, que l'humaine puissance

Ne lui peut commander, & que c'eſt lui des Cieux
Qui eſt le vrai portier commandant en tous lieux:
Néantmoins des Ligueurs tellement animée,
La troupe fut alors ſur la Royale armée,
Qu'elle ſe réſolut, ſe confiant aux dicts
De ce grand ſéducteur, d'avoir ſans contredicts
Des Politicqs Royaux la victoire aſſeurée,
Qui leur avoit eſté de la bouche ſacrée
Promiſe du Romain. Mais le grand Dieu des dieux
Qui voit tout de ſon œil, jettant çà bas ſes yeux,
Ne pouvant ſupporter de ce Preſcheur l'injure,
Ni du Comte d'Aiguemont, par ſon nom meſme il jure
Qu'il fera reſſentir à ce blaſphémateur
De ſon nom prétieux, qu'il eſt ſeul Créateur
De ce monde univers, & de toutes les choſes
Qui ſont, ſoit aux enfers, au Ciel, ou terre encloſes;
Le rendant ſur le champ, par la force & vertu
De ce grand Roi Henri, confus & abattu,
Giſant eſtendu mort ſur la molle campagne,
Sans qu'il ſoit ſecouru de ſes troupes d'Eſpagne,
La pluſpart de ſes gents reſſentans ſes effets,
Sur la terre couchez, déconfits & deffaits.

Je veux exterminer cette Eſpagnole race
(Diſt-il en ſa fureur), indigne de ma grace,
Qui a, par ſon orgueil & fiere impiété,
La perte preſque eſté de toute Chreſtienté.
Vous donc, grands Potentats, & Princes d'Allemagne,
Bandez-vous, il me plaiſt, contre ce Roi d'Eſpagne,
Qui détient vos cités; vous aultres Allemans,

Secourez vos voisins Hannuyers, & Flamans,
Que l'on voie du tout ceste race maudicte,
Qui blaspheme mon nom, accablée & détruicte.
Toi aussi, mon HENRI, ne desnie secours
A ceux qui devers toi droict iront à recours,
Pour à ces orgueilleux faire mortelle guerre.
Et toi, Elisabeth, qui gouverne Angleterre,
C'est maintenant qu'il fault que de la trahison
De l'Espagnol cruel tu ayes la raison,
Quand il voulut entrer, superbe & plein de rage,
Pour du tout envahir, sans la force & courage
Que je te donnai lors, s'il eust peu ton pays.
Royne, souviens-toi de ce que je te dis,
Il te faut maintenant, démonstrant ta prouesse,
Contre cest Espagnol desployer ta richesse;
Je lui ferai sentir que vaut l'ambition,
Et que c'est d'abuser, & prendre en vain mon nom;
Il se mocque & se rid, tant grande est sa folie,
Des prieres des miens comme un prophane impie;
Il sçaura à son dam, combien pese la main
Justement irrité, de son Dieu Souverain,
Couronnant aujourd'hui du laurier de victoire
Mon HENRI bien-aimé, qui m'en donnera gloire;
Les uns morts sur le champ, les autres escartez,
S'enfuiront çà là, de moi espouvantez.
Et toi, qui es le Chef de mes benis Archanges,
Mes bien-heureux esprits, mes céléstes phalanges,
Mes aislez postillons, & qui jadis deffis
Ce fier Sennacherich, ce bailleur de deffis:

C'eſt maintenant qu'il faut que deſploies tes aiſles
Pour aller ſecourir mes ſerviteurs fideles,
Qui en adverſité remplis de vive foi,
Implorant mon appui, ont eu recours à moi;
Car j'ai ouï leurs voix, j'ai veu leur indigence,
J'ai congneu en leurs maux leur grande patience.
Et s'il n'y a un ſeul, imitant ce bon Roi,
Qui ait de cœur deſpit murmuré contre moi,
Ils ne feront long-temps ſans avoir récompenſe,
Comme ils ont mérité, de leur grande ſouffrance;
Car je veux aujourd'hui, ſubvenant à leur faim,
Leur mettre entre les mains les vivres du Lorrain;
Ils recongnoiſtront lors, abbatant les rebelles,
Comme j'aide au beſoin à ceux qui ſont fidelles.
Sus donc habilement, Michel, va de ce pas
D'un vol prompt & léger, viſte deſcends en-bas,
Armé de meſme harnois, & de la meſme eſpée
Que tu as autrefois dedans le ſang trempée,
Selon mon mandement, de ce fier Lucifer,
Lors que tu le jettas au plus profond d'enfer,
Renverſant ſur le champ de ta forte allumelle,
Teſtes, jambes, pieds, bras de la troupe infidelle:
Atterrez, enterrez tous ces traiſtres Ligueurs
Dans le creux de la terre & des enfers obſcurs,
Leurs lieux, & de tous ceux qui leur douce Patrie
Auront, ſans mon reſpect, iniquement trahie.
Cela dit: auſſi-toſt on vit d'un vol léger
Du Ciel deſcendre en-bas ce brave meſſager,
Armé de pied en cap & d'un bon cimeterre

Qu'il avoit dès qu'il fit à Lucifer la guerre,
Et s'en va droictement mettre devant les yeux
De Henri de Bourbon, qui avoit droict aux Cieux
Sa veue & son esprit, faisant à Dieu requeste
Qu'il pleust le préserver de la fouldre & tempeste,
Et d'un nombre si grand qu'il voyoit d'ennemis
Qui s'estoient contre lui en la campagne mis.
Sa priere finie, entrevoyant les armes
De ce divin guerrier entre tous ses gendarmes,
En son ame il sentit je ne sçay quelle peur
Qui vint l'espouventant saisir son triste cœur,
Comme il en prit jadis à l'Hébrieu Moyse,
Quand Dieu voulut qu'il meist son Jacob en franchise;
Et qu'il vint appeller l'effroyant Gedeon
Pour heurter Madian à l'aveu de son nom;
Mais tout incontinent ceste crainte divine
Rasseurant ses esprits, reschauffant sa poictrine,
Lui fist ressouvenir que c'estoit des hauts lieux
Que l'Ange estoit venu exprès en ces bas lieux,
Qui lui tint tels propos dignes de grand merveille,
Auquel presta soudain bien ententifve oreille:
Ne crains point, ô bon Roi, je suis un des Héraulx
Envoyé du fort Dieu descendu des Cieux haulx,
Afin de t'asseurer que tu as trouvé grace
Devant le front piteux de sa divine face,
Ayant au long ouy, en l'urgente saison,
De toi & de tes gents, la dévote oraison,
Et qu'il veut sans délai te donner la victoire
De ces fiers Espagnols, pleins de vent & de gloire.

Ne retarde donc plus, marche droict de ce pas
Pour animer tes gents de ne s'espargner pas :
Je serai devant toi au milieu des allarmes,
Où tu feras par moi incroyables faicts d'armes.
Mais donne-toi bien garde, ô bon Prince & grand Roi,
Parler à tes soldars aucunement de moi;
L'Eternel ne veut pas qu'à d'autres soit congnue
Qu'à toi seul en ce lieu mon expresse venue.
Au mesme instant il sent une force & vigueur
Qui plus que ci-devant lui enflamma le cœur,
Et s'en va de ce pas retrouver sur la place
Ses gens qui l'attendoient, qui, d'une brave audace,
Sont bien délibérez d'exécuter bien-tost
La saincte volonté du grand Dieu de là-hault,
Couvrans de ses Lorrains, & basanez d'Espagne,
Et de leurs alliez la sanglante campagne,
Leur faisant ressentir la force de leurs bras
Par les coups redoublez de leurs bons coustelas,
Les laissans estendus roides morts sur la terre,
Esprouvans à leur dam les hazars de la guerre.
Si-tost que de retour fut HENRI de Bourbon
De revoir l'ennemi, l'Escuyer Foulebon
Lui baille le coursier de forte & bonne taille,
Ordonné pour servir le jour de la bataille,
Que lui avoit donné la Royne des Anglois,
Accompagné d'un autre, il y avoit cinq mois,
Qui bondist, qui hannist, qui piaphe & faict rage,
De sa bouche escumant, bruslant en son courage,

Qu'il n'eſt jà au combat, pour monſtrer la valeur
Qu'il a de pere en fils & ſon généreux cœur ;
Deſſus lequel il monte, & qui d'une allégreſſe
Qu'il ſentit en ſon cœur, ſon parler lui adreſſe :
C'eſt aujourd'hui qu'il faut, tout ainſi que Bayard,
Combattant vaillamment, ne craignant nul hazard,
A cent fois expoſé, pour ſon Regnault, ſa vie,
Se monſtrant courageux ſur la troupe ennemie,
Que toi, qui es iſſu de ſes petits enfans,
Ramenes aujourd'hui (ſur tous Chefs triomphans)
Du combat ton bon Roi ; fay de ta hardieſſe
Aujourd'hui, combattant, preuve de ta proueſſe ;
Alors ſe parlera, ſorti victorieux,
Plus qu'on a jamais faict de Bayard en tous lieux,
Eſtant aux quatre coins de ce monde ſemée,
Du neveu de Bayard la bonne renommée.
Et puis tu te veras tout ſuant de retour,
Revenant du combat que nous aurons ce jour,
Carreſſé d'un chacun, & qui pour cette peine
Te donneront ton ſoul, tant de foin que d'avoine.
Après qu'il eut ce dit, Foulebon, ſon premier
Lui préſente un armet faict d'un fort fin acier
A l'eſpreuve des coups, qui lui miſt ſur la teſte,
Sans aucune façon, ſauf d'une double creſte,
Environné autour d'un beau panache blanc
Que l'on voyoit de loin, & ſon courſier autant,
Qui ſe monſtroit à voir, ſe hauſſant, ſi terrible
Qu'en trouver un pareil il ſeroit impoſſible.
Il demande en après à ſes gents le bouclier

Qu'il estoit de porter aux combats coustumier,
Ouvrage plus qu'humain, & dans lequel encloses
On voyoit engravé infinitez de choses;
Entre autres vous voyez gravé fort proprement
De ce divin Loys le sainct embarquement,
Quand il passa la mer, bouillant en sa poictrine,
Inspiré de là-haut d'une chaleur divine,
Pour aller attaquer Sarrazins & Payens,
Qui pour lors détenoient la terre des Chrestiens.
Vous aviez-là aussi sa premiere arrivée
Depuis qu'il fut parti, au naïf engravée,
Dedans ceste belle Isle où la dame Cypris
Fut par les habitans en tel estime & pris
Par les siecles passez, n'ayans la congnoissance
Du grand Dieu de là-haut, & si pleins d'ignorance,
Qu'ils lui sacrifioient & présentoient leurs vœus,
Tant estoient abusez ces pauvres malheureux.
Là commandoit un Roi entre tous les siens sage,
Aimé & redouté, invincible en courage,
De race descendu de ces Princes François
Qui s'estoient par le fer faict voie tant de fois
Au milieu des combats contre les infidelles,
Sur-lesquels ses Ayeux avoient ces Isles belles
Conquises par leur sang, venus de la maison
De ceux de Luzignan, de laquelle le nom
En bruict encor par tout les nations estranges,
Retentissans des faicts de ses haultes louanges.
Vous voyez-là aussi le désembarquement,
Les plaisirs, l'allégresse, & le contentement

Qu'il

Qu'il eut de voir descendre en ceste Isle opulente
Un si grand Prince & Roi avecques main puissante,
Pour faire teste aux Turcs, qui, contraires de foi,
Tenoient de l'Alcoran Mahométicq la loi,
Les doux embrassemens la joie & la caresse,
Des Princes & Seigneurs, qui de grande liesse
Jettoient larmes des yeux, où les plus apparens
Sortis de leurs vaisseaux, se trouverent parens;
Les festins, les banquets, & la superbe entrée,
Qu'on fist à ce sainct Roi par toute la contrée.
Vous avez là aussi comme après que ses gents
Se furent rafreschis, venu le beau Printemps,
Il s'embarque sur mer avec toute sa suite,
Prenant le droict chemin de la route d'Egypte;
Et comme les vaisseaux cuidans venir à bord,
En furent empeschez par le cruel effort
De ces Egyptiens, où les soldars de France
Abordent nonobstant leur forte résistance.
Et fut ce mesme jour la noise & le débat
Vuidé dessus le champ par un brave combat;
Les ennemis contraincts quicter la belle plaine
Du port de Damyette à la troupe Chrestienne:
Le Havre ensanglanté, & tout couvert de corps
Des Sarrazins gisans à terre demi-morts,
Qui furent tous deffaicts par nos soldars de guerre
Avant mesme qu'avoir tous mis le pied à terre,
Sauf quelques principaux combatteurs excellens
Qui se monstrerent lors courageux & vaillans.
Là principalement fut veu dessus l'arene

Combattre d'un grand cœur un brave Capitaine,
Remarqué entre tous Payens & Sarrazins,
Qui fut mis à la mort par les puissantes mains
De ce grand Roi Loys, lui ayant son espée,
Après un long combat, dans l'estomach trempée.
Vous voyez-là aussi après ce grand méchef
Qui estoit advenu & tombé sur le Chef
De ces tristes Payens, les cris, les pleurs, les plaintes,
Dedans ce beau bouclier au naturel dépeintes,
Qui craignans du François animé la fureur,
Tous généralement estonnez perdent cœur,
Et n'ont pas seulement le courage d'entendre,
Tant ils sont esperdus, à leur ville deffendre;
Mais mettant mal sur mal, pleins de meschanceté,
Mirent aux quatre coins le feu de leur cité,
En prenant leur chemin, pour sauver leur personne,
Vers la forte cité d'Egypte Babylone,
Où le Roi les poursuit avecques tous ses gens,
Qui se monstrerent lors contre ces fiers Payens
Tellement animez, que la plus grand' partie
De ces Egyptiens y délaissa la vie,
Où quelque peu après, de despit & desdain,
Mourut le grand Soldan d'Egypte Meledin.
Vous aviez-là joignant, au vif peinte & descrite
Du fils de Meledin l'instance & la poursuite,
Nommé Melexala, qu'il faict vers les Soldans
Monarques, Potentats & Rois Mahométans,
Gouverneurs des pays d'Ynastes de Syrie,
Philarches principaux de l'heureuse Arabie,

Remonſtrant par raiſons les inconvéniens
Qui pourroient advenir ſi les Princes Chreſtiens
Avoient pris Babylon, & les troupes & bandes
Qu'on recongnut de loin par les plaines & landes,
Envoyez au ſecours de ces Egyptiens,
De tous les Potentats des Royaumes Payens,
Et le nombre deſquels eſtoit tel que les plaines
De vingt lieues autour en eſtoient toutes pleines,
Qui ſe vindrent camper près de l'oſt des François,
Penſans eſpouvanter, par leurs brillantes voix
Qu'ils faiſoient arrivans, l'invincible courage
Des Chreſtiens valeureux; mais quoi c'eſt davantage
Leur eſlever le cœur, qui leurs cœurs indomptez
N'ont peu eſtre jamais par crainte ſurmontez.
Mais tant s'en faut, s'en vont d'une aſſeurée audace
Attaquer l'ennemi juſques dedans la place
Où il s'eſtoit campé, avec un tel effort
Qu'ils propoſoient mourir, ou bien tout mettre à mort.
Et voyant le Soldan la rage & la furie
De ces braves François, qui d'une face hardie,
Marchoient contre les ſiens, ſentans jà une peur
De les voir en tel poinct qui lui geloit le cœur,
Et que par un combat, il eſtoit impoſſible
De pouvoir ſurmonter ceſte gent invincible,
Ayant par tant de fois eſprouvé les forts bras
Des François courageux, en infinis combats;
Il differe le choc, & ce que ſa puiſſance
N'avoit peu ſurmonter, penſe, par patience,
Pouvoir l'exécuter, & de ce Sarrazin

Le conſeil ſuccéda ſi bien pour lui enfin,
Que quelque peu après la peſte & la famine
Vint tellement ſaiſir des François la poictrine,
Que les champs eſtoient pleins des miſérables corps
De ceux qui de famine ou de peſte eſtoient morts.
  Les autres qui eſtoient reſtez des compagnies,
Combien qu'atténuez de griefves maladies,
Réſouldent tous entr'eux, par leurs glaives tranchans,
Mettre fin à leurs maux, & faire battre aux champs
Si-toſt qu'il ſeroit jour, & entrer de furie,
Quoi qu'il doive advenir, ſur leur infanterie,
Choiſiſſant de pluſtoſt en combattant mourir,
Qu'en vivant tant de maux & de peines ſouffrir.
  Le lendemain d'après les enſeignes chreſtiennes
On vit miſes au vent, comme auſſi les payennes,
Et ſoudain les François, d'un magnanime cœur,
Attaquer les Payens d'une grande fureur,
Là où furent tant faits d'exploicts & haux faicts d'armes
Par ces braves Chreſtiens, ès plus chaudes allarmes,
Que vingt mille Payens furent morts renverſez,
Sans ceux qui s'enfuyans ſe trouverent bleſſez.
  Mais le Ciel qui d'ennuis à la parfin guerdonne
Les plaiſirs qu'aux mortels avarement il donne,
Te ravit, ô Robert, pendant que tu pourſuis
Les bataillons rompus du peuple circoncis,
Ni tes peuples d'Artois, ni ta race Royale,
N'eſloingnerent le poinct de ton heure fatale :
Noſtre heur finit en toi ; car le vollage Mars
Abandonna dès-lors les François eſtendars.

Car Dieu qui eſt là-haut, qui veut la patience
De Loys éprouver, tourna ſur lui la chance,
Et vit-on auſſi-toſt des Sarraſins ſoldars
Les François inveſtis, chargez de toutes parts,
Qui combattent ſi bien, & d'une telle audace,
Que tous en combattans moururent ſur la place,
Ou bien faicts priſonniers nonobſtant la valeur
Qu'ils monſtrerent pour lors, tant fut grand leur malheur;
Là meſme ce ſainct Roi fut pris des adverſaires,
Nonobſtant ſon effort, ſuivi de ſes deux freres,
Qui quelque temps après ſortirent de priſon,
Ayant entiérement ſatisfaict leur rançon,
Ses freres renvoyant en France pour leur mere
Conſoler de la mort de Robert ſon ſainct frere,
Lequel avoit eſté trouvé entre les corps
De ceux qui combattant, furent recongnus morts,
Où il s'eſtoit acquis la couronne de gloire,
Obtenant par ſa mort de ſatan la victoire;
Son ame maintenant citoyenne des Cieux,
Contemplant noſtre Dieu avec les bien-heureux,
Récompenſe & loyer du ſerviteur fidelle
Qui mourra conſtamment pour la juſte querelle
Du nom de Jeſus-Chriſt: puis vous voyez ſur mer,
Peintes au naturel, les navires voguer,
Si-toſt que ce bon Roi entre les mains avares
De ces cruels Payens, infideles, barbares,
La ſuperbe cité de Damiette eut mis,
Suivant la foi jurée, & ſon accord promis,

Tirant vers la Syrie, avec toute sa suite,
Délaissant le Pays de la fertile Egypte.
Cependant ce sainct Roi n'estoit point en repos;
Mais faisoit rechercher soigneusement les os
Des Chrestiens qui avoient esté tuez en guerre,
Que lui-mesme amassoit çà & là sur la terre,
Commandant à ses gens de les faire serrer
Pour les faire en après dignement enterrer.
Faict rebastir Japhet proche de la marée,
Et la belle cité du fort de Césarée,
Et fortifie aussi l'opulente Sidon,
Patrimoine ancien de la chaste Dydon.
Vous aviez là aussi dedans ce bouclier peintes
La tristesse, l'ennui, & les grandes complaintes
Que faisoit ce sainct Roi, lors qu'il eut entendu
Que sa mere honorable avoit à Dieu rendu
Le tribut ordinaire à toute créature
Qui en ce monde a pris vivante nourriture.
Son soudain partement, le péril, le danger
Où il se vit depuis voguant dessus la mer,
Attend qu'il eut pris port à Yere en Provence,
Pour faire son retour au Royaume de France.
L'allégresse de cœur & le contentement
Que le peuple receut à son advenement,
Extrêmement fasché de sa si longue absence
De se voir si long-temps privé de sa présence;
Chacun de ses subjects vient pour l'environner,
On n'eut pas oui lors Dieu de son Ciel tonner;
Le nom de ce bon Roi parmi le peuple vole,

Le seul nom de Loys est toute leur parole.
  Là estoit peinct aussi comme après son retour
D'Egypte, & Sirie, & qu'il eust faict séjour
Quelque espace de temps au Royaume de France,
Contenant ses subjects en son obéissance,
La rigueur qu'il tenoit aux voleurs & meschans,
Qui, pendant son absence, avoient tenu les champs,
Et à ceux qui prenoient de façon exécrable
Du grand Dieu Souverain le nom tant vénérable,
Maintenant un chacun dessous ses bonnes loix,
Aimé, & redouté par sur tous autres Rois,
Embrassant la vertu, craignant Dieu, fuyant vice,
Rendant tant au petit qu'au plus grand la justice.
  Et comme il proposa quelques vaisseaux armer,
Ne se souvenant plus des périls de la mer,
Et aller attaquer jusques dedans sa terre
Le barbare Aphricain, lui faisant forte guerre,
Pour l'augmentation de nostre saincte Foi,
Et l'abolition de la maudite loi
De l'imposteur Mahom; & de faict il s'embarque
Sans craindre la fureur de l'implacable parque
A la merci des flots, des vagues & des vents,
Avec trois de ses fils; mais il ne fut long-temps
A voguer sur la mer, qu'il ne sentist la rage
De Neptun irrité, survenant tel orage,
Ha Dieu! que les Patrons commandans aux vaisseaux
Furent contraincts laisser à l'abandon des eaux
Leurs navires flotter, antennes, & cordages,
A la merci d'Eole, en leurs tristes courages

Du tout déſeſpérez ; mais Dieu qui eut le ſoin
De ce divin Héroz à l'extrême beſoin,
Le garda de périr par la fureur des ondes
Tantoſt çà, tantoſt là, courantes vagabondes ;
Et fiſt que ſes vaiſſeaux, après avoir eſté
Eſcartez quelque temps, viennent en ſeureté
En l'Iſle de Sardaigne ; & la mer appaiſée,
Part auſſi-toſt ſuivant la route encommencée.
Quel contentement voir ces matelots joyeux,
De nouvel eſchapez par la faveur des Cieux
D'un ſi proche danger, prenans ès mains les armes,
Battre le dieu marin à grands coups de leurs rames,
Le contraignant ployer ſon long & large dos
Soubs leurs vaiſſeaux de mer, le frappant ſans repos,
Qui font tant par leurs jours qu'ils viennent au rivage
Ou jadis fut baſti l'ancienne Carthage.
Eſtans-là arrivez, ils trouvent ſur le bord
Infinis grands vaiſſeaux qui eſtoient près du port,
Deſquels fut mis à fond la plus grande partie,
L'autre entre les ſoldars (ſauvée) départie.
Et puis de-là s'en va aſſiéger promptement
Ceſte forte cité, qui fut fort bruſquement
Deffendue des ſiens, qui laiſſent la muraille
Pour ſe venir ranger en ordre de bataille,
Qui attaquent ſes gents d'une telle fureur,
Qu'ils reſſembloient à voir, tant eſtoit haut leur cœur,
A ces vieux Aphricains, dont encor eſt ſemée
Par leurs braves exploicts par-tout la renommée.
Il fut tant eſpandu de ſang des deux coſtez,

Que les champs en estoient par-tout ensanglantez,
Et bien que fort long-temps l'issue fut douteuse
De si triste bataille, & guerre si piteuse,
Tant ils estoient esgaulx en prouesse & valeur,
Néantmoins à la fin tomba tout le malheur
Dessus les Sarrazins, qui tous prindrent la fuite,
Craignans de nos François la pressente poursuite,
Excepté ceux lesquels furent estendus morts,
Ne pouvans soustenir leurs furieux efforts,
Ou bien faicts prisonniers, & la riche Carthage
Surprise par nos gents délaissée au pillage.

Et de ce non contens, gaignent toujours pays,
Proposans d'assiéger la ville de Thunis,
Du Royaume Aphricain estant la principale,
Où le Roi Sarrazin tenoit sa Cour Royale;
Et lequel, adverti, met ses soldars aux champs
En point & bien armez, en bel ordre marchans,
Qui viennent bravement, d'incroyable furie,
Rencontrer ce sainct Roi, & sa troupe aguerrie,
Qui si bien les receut, que dix mille Payens
Furent recongnus morts, par les mains des Chrestiens,
Et les autres restez d'une telle deffaicte,
Contraincts dedans Thunys de faire leur retraicte.

Mais comme il n'y a homme au monde, tant soit fort,
Qui se peust asseurer de ne sentir l'effort
De la fiere Atropos, saisi de maladie,
Rend son esprit à Dieu, délaissant ceste vie,
Avec un de ses fils, qui de l'heur à présent

Eſt des divins eſprits en repos jouiſſant,
Laiſſé dedans les cœurs de ſa vie toute ſaincte
La mémoire engravée, & tellement empreinte
Des Princes & Seigneurs, & de ſon bon renom,
Qu'à jamais il ſera mémoire de ſon nom.
Ha! bon Roi, qui du Ciel cognois le grand outrage
Qu'on faict à ceux qui ſont venus de ton lignage,
Les troublant en leurs biens, ſi les dieux immortels
Ont quelque ſoin de nous, miſérables mortels,
Pendant qu'ils ſont là-haut, fais, bon Roi, ta requeſte
A ce grand Dieu des dieux que ſon fouldre & tempeſte
Il eſlance çà-bas ſur ces perturbateurs,
Qui de ces troubles grands ſont les chefs & autheurs,
Qui ſoubs le ſainct manteau de noſtre Egliſe ſaincte
Couvrent l'ambition dont leur ame eſt atteinte
Pour voler ceſt Eſtat: ha! fais que ton enfant,
Par ta ſaincte oraiſon, demeure triomphant
De tous ſes ennemis; & pour tel bénéfice
Chacun an te feront de bon cœur ſacrifice,
Qui ſera teſmoignage à la poſtérité
Du ſoin qu'as eu de nous en noſtre adverſité,
Que d'avoir préſervé long-temps après ta vie
Ce Royaume François de l'Eſpagnole envie.
Le Roi donc ayant mis la targue dans ſon bras,
De laquelle il s'aidoit volontiers aux combats,
Prend ſa piſtolle en main toute preſte eſmorchée,
Un fort boulet dedans, la pouldre bien ſéchée,
Et ainſi droict s'en va au milieu de ſes gents,
Qu'il trouve tous dreſſez en bel ordre en leurs rangs,

Jà tous prefts à choquer l'Efpagnole arrogance,
Et aufquels derechef fift cefte remonftrance :
Il nous faut aujourd'hui, foldars, eftre recors,
De faire reffentir noftre force de corps
A ces fiers Efpagnols, nous rendans tous d'eux maiftres
Imitant la vertu de nos braves anceftres,
Qui tant de fois leurs corps à l'abandon ont mis
Pour de captivité délivrer leur Pays.
Courage, compagnons, à nous eft la victoire ;
Faifons qu'il foit de nous à l'advenir mémoire :
Remettez devant vous le jour de Coteras,
Où, par noftre valeur & force de nos bras,
Nous deffifmes du tout l'armée de Joyeufe
Qui marchoit contre nous fi fiere & orgueilleufe.
C'eft aujourd'hui qu'il faut que nous foyons vain-
queurs,
Mes bien-aimez foldars, de ces traiftres Ligueurs ;
Le grand Dieu de là-haut, pour le feur, favorife
Qui congnoift noftre cœur, noftre belle entreprife.
Et ne voyez-vous pas fon Ange devant vous
Qui eft preft, attendant pour combattre pour nous ?
Cefte harangue faicte, il retourne en fa place,
Faifant commandement qu'homme ne fe defplace
Qu'il ne l'euft ordonné, & appelle Chombert,
La vifiere hauffée & le vifage ouvert :
Vous fçavez les propos que j'eus l'autre fepmaine
Avec vous (dit-il) deffus la plaine
De la ville de Dreux, & ce qui s'eft paffé,
Je fçay bien que je t'ai en mes dicts offenfé ;

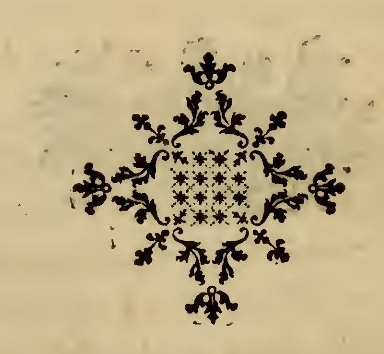
Mais tu excuſeras ma promptitude grande,
Je n'ai jamais de toi, ni de ceux de ta bande,
Douté aucunement. Chombert levant les yeux,
Eſtonné des propos de ce Roi gratieux,
Lui contre-reſpondit, honteux en ſon viſage :
Il n'appartient pas, SIRE, à un ſerviteur ſage
De ſon Roi ou Seigneur ſe ſentir offenſé,
Lors principalement qu'il le voit courroucé;
Un ſerviteur jamais ne doibt mettre en mémoire
Ce que lui aura dict ſon Seigneur en colere :
Tu verras aujourd'hui, Prince plein de valeur,
Quel eſt de ton Chombert envers toi le bon cœur,
Combattant à tes pieds, juſqu'à ce que ravie
Par la paſle Atropos, lui ait oſté la vie,
Qui verra un ſignal de la fidélité
De noſtre nation à la poſtérité,
Et à moi, le nepveu de Chombert, une gloire
Dont à jamais ſera mémoire en noſtre Hiſtoire.
Or pendant ce diſcours on voit venir d'en-haut
En armes, bien monté, l'aiſné de Marivault,
Qui droict s'adreſſe au Roi, remonſtrant que Humiere
N'eſtoit qu'à deux mil pas de la troupe guerriere,
(Qui avoit avec lui du moins deux cens chevaux,
Qui les meilleurs eſtoient, & tenus les plus beaux
Du Pays Picardin) : attendant ſur la plaine
Mandement de charger les troupes de Lorraine,
Et eſtoit jà tout preſt, ſçachant la volonté,
De marcher au combat de par Sa Majeſté,
Le priant qu'il lui pleuſt, tant qu'il euſt ſa deſcharge

D'Humiere, & de Mouy, différer ceste charge.
Mais lui, comme guidé de ce divin esprit,
Qui l'heure du combat jà lui avoit prescrit,
Résolut en son cœur, quoi que ce soit & vaille,
Sans plus long-temps tarder, de donner la bataille,
Remonstrant les efforts des plus puissans mondains,
Sans la grace de Dieu, estre inutils & vains,
Et qu'il avoit en Dieu du tout sa confiance
(Non comme l'ennemi) en sa grande puissance,
Tenant pour tout certain au profond de son cœur
Que de ceste bataille il en aura l'honneur,
Et qu'il le contraindroit par sa vive poursuite,
Espouvanté de Dieu, enfin prendre la fuite.
Et voyant Marivault la résolution
De nostre Prince & Roi pleine d'affection,
Suit d'Aumont Mareschal, délaissant en arriere
Les troupes qu'amenoient tant Mouy que Humiere.



# ARGUMENT.

*Les deux armées s'approchent; l'artillerie Royale commence le combat : on ſe charge avec vigueur de part & d'autre. Eloges des Chefs de l'armée du Roi, du Maréchal d'Aumont, Montigny. Proueſſe du Comte de Choiſy qui fut bleſſé, du Grand Prieur de Givry. Valeur du Marquis de Neſle, iſſu de la Maiſon de Laval, qui étant bleſſé, eſt tranſporté au Château d'Eclimont, appartenant à Chiverny ſon beau-pere. Complaintes de la Marquiſe de Neſle; mort de ſon mari. Combat entre Givry & de Hartman, qui reſte ſur la place.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE ONZIEME.

Or ont les vrais Royaux & Ligueurs tant marché,
Qu'ils se sont à la fin l'un de l'autre approché,
Les tabourins sonnans, trompettes esclatantes,
Faisans retentir l'air de leurs voix effroyantes :
On voyoit les chevaux qui estoient de haut pris
De joie & de fureur, lors tellement espris,
Entendans ces clairons, que c'estoit à grand peine
Qu'on les pouvoit tenir à force par la plaine,
Qu'ils ne sont au combat, pour monstrer de leur cœur
Quelle est de pere en fils l'incroyable valeur,
Et principalement ce bon cheval de guerre
Qu'on avoit amené nagueres d'Angleterre,
( Dessus lequel estoit monté en bel arroy
De toutes parts armé Henri nostre grand Roi )
Que l'on voyoit aller à volte, & à passade,
Tantost rongeant son frein, à courbette & ruade.
Le Roi doncques voyant les ennemis si près,
Envoie le courrier Hembrelin tout exprès,
Où estoit l'attiral de son artillerie,
Commandant de tirer dans l'armée ennemie,
Et donner au travers ; & jà estoient tous prests,
Ne restant seulement qu'à mettre les boulets.

Et de faict aussi-tost on vit une fumée
Sortir de nos canons, traversant leur armée
Avecques les boulets qui alloient renversans
Autant qu'ils rencontroient d'ennemis par les champs,
Faisans aussi grand bruit que l'esclatant tonnerre
Qui tombe droict d'en-haut sur cette basse terre,
Lors que le Dieu des dieux, justement irrité,
Deslache dessus nous sa fouldre despité.
Là ne servit de rien l'enchantée parole,
Dont usa (comme on dict) le grand Panigarole,
Les conjurations, les chapelets, la croix,
Les murmures sacrez qui sortoient de sa voix,
Courant parmi le champ comme un que la manie,
Troublé en son cerveau, violente manie.
Ses discours fantastics, promettant aux Ligueux
Qui mourroient au conflict, le Royaume des Cieux,
Sur lequel le Saint Pere avoit toute puissance,
Ainsi qu'il discouroit par sa belle éloquence.
Car si-tost qu'il ouit l'espouvantable bruit
Du furieux canon, du champ s'esvanouit,
Délaissant les Ligueurs, s'enfuyant à grand erre,
Jettant tant chapelets que la croix contre terre
Qu'il tenoit en ses mains, & bien lui servit lors
D'avoir un bon cheval; car c'estoit faict deslors
De ce brave Prescheur, & s'en va droict à Mante
D'une fiebvre saisi (de frayeur) violente,
Lui semblant toujours voir au-devant de ses yeux
Le Royal qui le suit d'un bras victorieux.
Si-tost que des deux parts eut faict l'artillerie

Son

Son devoir de tirer, une escopeterie
Se faict des deux costez, les balles près après
Tombantes sur le champ, aussi dru & espais
Que les estourneaux noirs descendans sur les vignes
(Pour manger les raisins) des bois circonvoisines,
Lors que le Percheron, ou Normant estranger,
Vient au Pays Bloisoys, vers Cours, pour vendanger.
O Dieu, ô quel horreur de voir ceste tempeste,
Vous voyez-là un bras, d'autre part une teste,
Une cuisse, une main, & un peu à l'escart
Une jambe emportée, un pied de l'autre part.
Il me sembloit voir lors les géants de la terre
Qui se mescongnoissans, voulurent faire guerre
Au grand Dieu Jupiter, quand il leur fist sentir
Sa force & sa vertu, d'un tardif repentir,
En les foudroyans tous, de son fouldre ordinaire
Deslachant dessus eux l'ire de sa colere,
Brisez & fracassez en dix mille morceaux
Pour servir de pasture aux bestes & oiseaux.
De ce premier conflict y perdirent la vie
Grand nombre de Ligueurs de leur infanterie.
Quoi voyant l'ennemi, mande aux chevaux ligers
Composez d'Albanois, & d'autres estrangers
De leurs pas avancer, donnant en la bataille
Du premier escadron de l'armée Royale,
Avecques leurs longs bois, en descendant d'amont,
Où commandoit pour lors le Mareschal d'Aumont.
Nostre Hector fort joyeux que nostre artillerie
Avoit si bien donné dans leur infanterie,

Envoya vers d'Aumont de regarder à lui,
Et d'aller au-devant du Ligueur ennemi.
Et pour encore plus enflammer davantage
Des Princes, des Seigneurs, & soldars le courage,
Commande redoubler trompettes & clairons,
En faisant retentir les airs des environs,
Sortant un si grand bruit du cliquetis des armes,
Que les chevaux ployoient soubs le faix des gendarmes.
Le Mareschal d'Aumont se sentant bien-heureux
D'avoir commandement d'attaquer les Ligueux,
Mettant devant ses yeux son antique Noblesse,
Et de ses bis-ayeuls leurs faicts & leur prouesse,
Avec son bataillon s'en va joyeusement,
Pour trouver l'ennemi marchant asseurément,
Qui entre le premier devant tous en bataille,
Criant tant qu'il pouvoit : Sus à ceste canaille,
Monstrons-leur (mes amis) la vertu de nos bras,
Et combien sont tranchans nos larges coustelas.
Sus qu'un chacun de nous vaillantement s'efforce
A monstrer aujourd'hui quelle sera sa force;
Ils ne sont gents pour nous, démonstrons-nous François,
Sur ces Italiens frappez, & Albanois.
Ce disant, il s'avance entre tous ses gendarmes,
Faisant sur ces Ligueurs infinis haults faicts d'armes,
Tantost çà, tantost là, frappant de toutes parts,
Sans espargner un seul des ennemis soldarts,
S'adresse au premier rang, & un grand coup délache
Sur un des principaux lui coupant le panache
Du casque qu'il avoit; & le coup fut si fort,
Qu'il le versa par bas sur le champ presque mort,

Lui donnant derechef un coup dedans la bouche ,
Duquel coup roide mort ſur la place le couche.
Et puis de-là s'en va d'un courage indompté ,
Un entre autres choiſir qui s'eſtoit eſcarté ,
Lui tirant ſi grand coup deſſus ſa double creſte
De l'armet, qu'il lui fend la moitié de la teſte ,
Tombant de la hauteur de ſon cheval à bas ,
Sur le champ renverſé l'envoyant au treſpas.
Quoi voyant Caponi, qui avoit foi jurée
Au Seigneur Jovio , d'une main aſſeurée
Tire contre d'Aumont, ſentant ſaiſi ſon cœur
De voir ſon ami mort d'une extrême douleur :
Ce qu'apperceut d'Aumont, qui, de ſa bonne eſpée ,
Sans de rién s'eſtonner, ceſte lance a coupée ,
Et de ce meſme coup , lequel ne fut pas vain ,
Lui coupa tout à net le poignet de la main ;
Et ne ſe contentant, le frappe en la poitrine
D'un eſtoc qui paſſa juſques dedans l'eſchine.
Duquel coup tout le ſang qu'il avoit en ſon corps
Il perdit demeurant entre les autres morts.
Joignant de lui eſtoit Montigny qui fait rage
De frapper, & tuer bruſlant en ſon courage
D'une ſi grande ardeur, qu'il n'y a ennemi
Qui oſe ſe trouver combattant devant lui ,
Encourageant ſes gens d'avoir de la victoire
( Deffaiſant l'ennemi ) préſentement mémoire ,
Qui comme il pourſuivoit, demi-victorieux ,
L'ennemi s'enfuyant , il vit devant ſes yeux
Le Comte de Choiſy , qui perdoit patience

D'avoir esté blessé d'un puissant coup de lance.
Quoi voyant Montigny, plein d'ire & de fureur,
Extrêmement fasché du désastre & malheur
Du Comte de Choisy, d'une grand hardiesse
Poursuivit celui-là qui l'avoit en la fesse
En combattant blessé, & fit tant à la fin
Qu'il l'atrappa, mettant à ses briefs jours la fin,
Lui passant dans le corps son espée tranchante,
Sa vie tant soit peu encore respirante.
Or cestui estoit filz d'un Cardinal Romain,
Et lui avoit aprins à manier la main,
Au lieu qu'il lui debvoit graver en sa poitrine
La crainte du grand Dieu par sa bonne doctrine.
Il n'y a pas long-temps qu'il estoit revenu
De Naples, où il avoit esté long-temps tenu,
Pour apprendre à piquer les chevaux de bonne heure,
Pour chercher ci-après ailleurs son avanture.
Nonobstant que Choisy se sentist fort blessé,
Pour cela toutesfois son rang n'a point laissé;
Mais tout ainsi qu'on voit le sanglier d'Arymanthe
Qui se sentant blessé, de sa hure effroyante
Se jette à coup perdu, rompant toiles & rets,
Poursuivant le veneur qui l'attent aux aguets,
Ainsi estoit Choisy, qui entre de courage
Dessus ces ennemis, en faisant grand carnage;
Entre autres il rencontre un de ces Albanois,
Qui vantoit ses Ayeulx descendus autrefois
Des Ducs Savoisiens, natif de Pignerolle,
Quelques lieues distant du fort de Carmagnolle,

Qui ſentit ſur ſon corps la force & la vertu
Du bras fort de Choiſy, ſur la terre abbatu;
Et comme bien tranchoit ſa puiſſante allumelle,
La lui faiſant entrer juſques en la cervelle,
Et fut auſſi-toſt veu ſur la plaine eſtendu,
Le champ rouge & vermeil de ſon ſang eſpandu.
Choiſy n'en pouvant plus pour la douleur extrême
Qu'il ſentit en ſon cœur, devenu paſle & bleſme;
Il tombe eſvanoui tout au milieu des corps
Des ennemis (giſant) en la campagne morts,
Attent que l'Avernot, la furie paſſée,
Vint pour le ſecourir, qui ſa plaie a panſée.
Lors cès Italiens voyans ainſi le fils
De ce Cardinal mort, comme tous déconfis,
Taſchent ſe retirer prenans preſque la fuite,
Meſme les principaux qui avoient la conduicte
De ces braves Romains, en redoubtant le ſort
Retomber deſſus eux de la fatale mort.
Quoi voyant un des Chefs principaux d'Italie,
Faſché, au mieux qu'il peut ſes troupes il rallie,
Leurs tenant tels propos: Or ſus, Italiens,
Voulez-vous démentir de ces preux anciens,
Jadis tant eſtimez, ſi vaillans & ſi ſages,
Et où ſont à préſent (dites-moi) vos courages;
Reprenez vos eſprits: penſez-vous les François
Autres que non pas nous, qui ſommes Albanois?
Or ſus ne craignons point, donnons leur en la face,
Abbatons la fierté de leur trop grande audace;
Les penſez-vous d'acier, qu'on ne les peut bleſſer,

Et que ne les puissiez de vos lances percer.
A ce cri derechef fut la dure meslée
Par ces Italiens encor renouvellée,
Qui ne dura long-temps; car des nostres l'effort
Se monstra beaucoup plus, que non pas le leur fort.
Un des principaux Chefs de ceste bande fiere
Vint furieusement droict dessus la Saniere
Se mettre à corps perdus, le cuidant à l'envers
De ce coup renverser, de sa lance au travers
Lui donnant de son cors; mais lui, plein de vaillance,
Destourna bravement le coup de ceste lance,
Poursuivant tellement ce cruel ennemi
Le coustelas en main, qu'il lui coupe à demi
Le bras dextre duquel il tenoit son espée,
Qui lui tomba des mains, encor toute trempée
Du sang noir des occis, tendrement gémissant
Sur la plaine estendu, demi-mort languissant.
Albanois, estonnez de la vive poursuite
Du Mareschal d'Aumont, & de ceux de sa suite,
On les voyoit fuir, par montagnes, par vaux,
Par campagnes, par bois, par taillis, par coustaux,
Non autrement qu'on voit soufler le vent de bise
Quand d'un cours violent les autres il mestrise,
Qui les mena battant jusques dedans un bois,
Non loin distant de là d'espines fort espois,
Où il fut quelque temps les suivans à la trace
Comme on voit l'abbayeur qui le Chevreuil porchasse
Pour revenir trouver tous ses gents amassez,
Le Roi en son quartier, quelque peu reposez.

Et tout ainsi qu'on voit l'odorant chien de chasse,
Qui, tout récentement lassé, vient de la chasse,
Tirer la langue hors, jusqu'à ce qu'il ait pris,
De chaleur altéré haletant, ses esprits.
Ainsi estoit d'Aumont, reprenant son haleine,
Retourné du combat de l'incroyable peine
Qu'il endura ce jour, qui estoit tout suant,
Mourant presque de soif, altéré haletant.
Qui pouroit raconter & dire le carnage
Qui fut fait sur le champ? la fureur & la rage
De nos braves guerriers? frappans à toutes mains
A tors & à travers sur leurs piétons Germains,
En leur remémorant ce beau jour de remarque,
Et de leur trahison, à la journée d'Arque,
Nul n'estoit espargné, le champ naguere vért
Devint rouge de sang des assommez couvert;
Vous n'oyez-là que cris, que pleurs, sanglots & plainctes
Que faisoient ces Ligueurs en leurs tristes complainctes,
En maudissant la Ligue, & tous les sectateurs,
Qui de ceste bataille avoient esté autheurs,
Desquels on entendoit de loin espouvantantes
A demi-morts blessez les voix retentissantes,
Non autrement qu'on voit descendre avec grand bruit
Une ravine d'eaux, qui vient sur la minuict
Impétueusement du haut de la montagne
Sur le valon moiteux de la proche campagne.
Pendant que l'escadron du superbe Albanois

S'enfuyoit, desconfict, dedans l'espais du bois,
Leurs Reistres charbonnez sur nos gents se ruerent,
Mais qui à leurs desseings bravement résisterent,
Où sur tous fit paroir Charles le Grand Prieur,
Secondé de Givry quelle estoit sa valeur :
Tous deux accompagnez d'une brave Noblesse
De la France la fleur de toute la jeunesse.
O quel contentement, & quel plaisir de voir
Tous ces jeunes François si bien en leur debvoir,
Entre lesquels estoit ce Marquis magnanime,
Qui regrettant la mort de son Roi légitime,
Sans craindre le péril, sans craindre le hazart
De Mars l'avantureux, d'entre les autres part,
Entrant sur l'ennemi, courant à toute bride,
La fureur lui servant de conduicte & de guide,
Se proposant en lui, mettant devant ses yeux
La guerriere vertu de ses braves Ayeulx,
Taschant à les ensuivre au plus près à la trace,
Venu de pere en fils de la divine race
Du grand Guy de Laval, qui a esté jadis
Au pays de Bretagne, en si grand los & pris,
Et choisit au milieu de ceste troupe Almande,
Un qui sur tous avoit apparence plus grande,
Qui tellement le suit, que sur terre il l'abbat,
Ne durant d'entr'eux deux longuement le combat,
Lui mettant dans son corps sa bien tranchante espée,
Qui fut dedans son sang jusqu'aux gardes trempée,
Dont se trouverent fort les Reistres ennemis
De voir cestuy à bas, en leurs cœurs esbahis.

Ayant faict ce beau coup, se monstrant invincible,
Un autre il attrappa ( en ses armes terribles ),
Auquel le Comte Ausfrich avoit tant faict d'honneur
Que de le recevoir lui servant de veneur,
Dieu lui ayant donné la force & le courage
Que d'oser assaillir toute beste sauvage;
Mais cela toutesfois ne le garantit pas
Qu'il ne passast enfin l'inévitable pas:
Car cuidant s'évader, il le blesse derriere,
Le laissant estendu gisant sur la poussiere.
Ces Alemans voyant mourir devant leurs yeux
Ce veneur, qu'ils tenoient pour le plus furieux
De leur fort escadron, pleins de fureur & rage,
Comme loups acharnez sur la beste sauvage,
Se jetterent sur Nesle, après avoir esté
De dessus son cheval, contre terre jetté,
Le laissant estendu comme si jà sa vie
Eut esté de son corps là-haut au Ciel ravie,
Soubs les pieds des chevaux gisant entre les corps
Cruellement blessé, de ceux qui estoient morts.
Te voilà maintenant, pauvre Seigneur, par terre,
Las par trop oublieux des vieux traicts de la guerre,
En infinis endroicts de ton gent corps blessé,
Pour t'estre ( trop vaillant ) devant tous avancé.
Et toi, brave Givry, plein d'heur & de vaillance,
Hé te pourrai-je mettre ( oublieux ) soubs silence?
Qui tant de fois tombant les larmes de tes yeux
Pour passer la douleur de ton dueil ennuyeux,
( Te souvenant du Roi deffunct ) as mis en fuite

Ces badaulx de Paris par ta vive poursuite,
Arrousant les sillons du sang des renversez
Que tu avois, Givry, sur la terre versez,
Sans avoir pitié d'un non plus que la lyonne
Qui court çà, & puis là, enragée & felonne,
De ses petits perdus, & autant de troupeaux
Qu'elle trouve paissans, soient par monts, ou par vaux,
Ne pouvant retenir l'ire de sa furie,
Ne cesse jusqu'à tant que de leurs corps la vie
Elle leur ait ostée : & vit-on sa valeur
(Lors principalement) sur un qui de malheur
Se trouva devant lui en la pleine campagne,
Qui avoit pris naissance en la Basse-Bretagne,
Qui vint afrontément s'attaquer à Givry,
Mais qui à la parfin s'en trouva fort marri;
Car après s'estre faict long-temps mortelle guerre,
Givry, bien advisé, si grand coup lui desserre
Sur le chinon du col, d'un si puissant revers,
Qu'il le fist culbuter de cheval à l'envers,
Qui gratieusement, se lamentant, lui prie,
Qu'il le veuille sauver lui remettant la vie.
Mais Givry, enflammé de long-temps en son cœur
Contre ceux qui tenoient le parti du Ligueur,
Lui donna si grand coup de son fort cymeterre,
Que roide il le rendit estendu sur la terre,
Lui tenant tels propos, grandement irrité :
Tu as ce que tu as à bon droict mérité.
Ce Breton estoit plein d'une si grande audace,
Qu'il se vantoit issu de la divine race

Des Seigneurs d'Afferac ; race qui eſt en pris
En la Baſſe-Bretagne, & qui ſa ſource a pris
De ce grand Dieu marin, qui ſouvent fait la guerre,
En ſa fureur terrible, aux hommes de la terre
Voiſins de l'Océan, alors que deſpité
Il ſe monſtre contr'eux grandement irrité.
Qui s'allant pourmener, ſa colere apaiſée,
Ne ſe ſouvenant plus de ſon ire paſſée,
De fortune il rencontre aſſiſe ſur le bord
De l'Océan moiteux, une fille à ſon port
Qui eſtoit de bon lieu, & par ſon beau langage
Fit tant qu'il lui ravit ſon priſé pucelage,
Duquel ell' eut, au bout de neuf mois, un enfant,
Qui en ſa vie fut par ſur tous triomphant,
Appellé Afferac ; de cette ſainɛte race
Ce Breton ſe vantoit, iſſu en toute place,
Race certainement qui encor eſt en pris
Entre tous les Bretons qui ſont du bas pays.
Puis de-là va Givry, joyeux en ſa penſée,
Après qu'il eut en un ſa cornette amaſſée,
Retourner derechef charger le bataillon
Du Reiſtre qui s'eſtoit ſerré en un valon,
En penſant ſecourir le preux Marquis de Neſle,
Qui courageuſement s'eſtoit mis peſle meſle
Avec les ennemis ; mais il le trouve, hélas!
Soubs les pieds des chevaux, la face contre bas,
Lui aide à ſe lever, le manie & le touche,
Ne pouvant preſque avoir l'haleine de ſa bouche,
Par tout enſanglanté, ſur le champ eſtendu,

Son beau harnois couvert de ſon ſang reſpandu.
Et tant fit lors Givry, par ſa haute proueſſe,
Maugré les ennemis, qu'il l'oſte de la preſſe,
Le faiſant tranſporter deſſoubs un grand poirier
Pour le faire habiller, eſloigné du danger
De la troupe ennemie, & de bonne avanture
L'excellent l'Avernot ſe trouve deſſus l'heure
Comme envoyé de Dieu, qui commande à ſes gents
De ſe monſtrer vers lui ſerviteurs diligents,
Et de lui apporter les onguens ordinaires
Qu'on appliquoit aux coups qui eſtoient néceſſaires,
De tenir auſſi preſts des linges & drapeaux,
Pour faire au patïent des tentes & bandeaux.
Et ayant viſité, & ſondé par l'eſpreuve,
Les plaies du Marquis, entre autres une entreuve
Qu'il jugea par ſon art, nonobſtant le ſecours
Qu'on lui pourroit donner, qu'on verroit de ſes jours
En peu de temps la fin, n'y ayant Chirurgie
Qui lui peuſt prolonger d'un mois entier la vie.
Après que l'Avernot, qui eſt le nompareil
De tous Chirurgiens, eut mis ſon appareil,
Il s'en reva ſoudain, délaiſſant ſur la lande
Le Marquis habillé, pour retrouver la bande
Du Mareſchal d'Aumont, où il trouva Choiſy
Extrêmement bleſſé, qu'il habilla auſſi
Deſſus le meſme champ; mais par l'expérience
Qu'il avoit de long-temps par ſon art & ſcience,
Il juge en ſon eſprit, ſans danger de mourir,
Et que dans un mois il eſpéroit guérir.

Puis de-là va trouver Chiquot, qui à grand peine
Se remuoit, bleſſé, non loin de ceſte plaine,
Qui eſtoit attendant ſon aide & ſon ſecours,
Et lequel il guérit auſſi en peu de jours,
Avecques infinis Seigneurs & gentilshommes,
Capitaines & Chefs, & autres ſortes d'hommes.
Ayant donques eſté Lavernot quelque temps
A panſer infinis mutilez patiens,
Il s'en reva trouver tout au bas d'une croupe
Le Mareſchal d'Aumont, qui rallioit ſa troupe
Qui eſtoit çà & là eſparſe par le champ,
L'ennemi fugitif derriere pourſuivant.
Pendant les ſerviteurs du Marquis arriverent,
Qui leur Seigneur penſé, en litiere poſerent,
Qui s'en vont de ce pas, tirant droict contremont
Triſtes, & déſolez, au Chaſteau d'Eclimont,
Chaſteau qui appartient à ce grand perſonnage,
L'honneur des champs Bloiſois, le ſouſtien de noſtre aage,
A ce grand Chiverni, qui n'a pas ſon pareil,
Soit en ſubtilité d'eſprit, ou de conſeil.
C'eſt lui deſſus lequel le repos de la France
Univerſellement a mis ſa confiance;
Ceſt Argus à cent yeux, & ce puiſſant Athlas,
Qui ſuporte lui ſeul le Ciel de ſes forts bras,
Sans la vertu duquel (avec l'aide divine)
Ce miſérable Eſtat alloit eſtre en ruine.
Qui adverti des ſiens du ſuccez malheureux,
En voyant les effects auſſi devant ſes yeux,

Qui me pourroit conter, ſans déguiſer, & dire
La triſteſſe, l'ennui, & le cruel martyre
Dont fut alors ſaiſi le magnanime cœur
(Muſes dites-le moi) de ce ſage Seigneur?
Et de ſa fille, hélas! qu'il avoit eſpouſée
A ce brave Marquis, de ſe voir délaiſſée
Et privée ſi-toſt: ô Dieu! quel creve-cœur!
Devant elle mourir la moitié de ſon cœur,
Qui près de lui faiſoit infinies complainctes,
Qui de cris & de pleurs divers eſtoient conjoinctes,
Faiſans retentir l'air de ſa piteuſe voix,
En faiſant réſonner l'écho du prochain bois.

Nous n'irons plus nous deux dedans le vert bocage,
Mon ami (diſoit-elle) ouir le doux ramage
Du roſſignol chantant, en ces accens divers,
Nous ne nous veautrons plus deſſoubs les ſaules verds,
En prenant nos esbats deſſus la verte prée,
Venu le renouveau de mill' fleurs diaprée;
Nous n'irons plus ouir le murmure des eaux
Découlant peu-à-peu des fonteniers ruiſſeaux
Du parc de Chiverny: ô, Monſeigneur & pere,
Secourez voſtre fille en ſa triſte miſere;
Servantes tenez-moi, le glaive de douleur
M'a frappé vivement au plus profond du cœur.

Hélas! je n'en puis plus, une grande foibleſſe
Me va faire tomber, voyez voſtre maiſtreſſe.

Hé pourrai-je après toi, accablée d'ennui
Que je ſens dedans moi, vivre, mon cher ami?
De ſurvivre après toi, le plus cher de mon ame;

En disant ces propos, ceste piteuse dame
On vit incontinent, perdant toute raison,
Tomber esvanouie en grande espamaison.
Mais quelque peu après qu'elle fut revenue
De ceste espamaison, & s'estant recongnue,
Plus que par ci-devant, elle fondoit en pleurs,
Tesmoignage asseuré de ses justes douleurs.
Et la voyant ainsi triste & déconfortée,
Ses femmes l'ont soudain dessus son lit portée,
Afin qu'elle donnast à ses membres lassez
Quelque peu de repos, ses ennuis déchassez.
Cependant Chiverny ne laissoit rien arriere
De tout ce que l'on peut s'adviser d'un bon pere,
Se monstrant vers son gendre au besoin diligent,
N'espargnant (libéral) soit or, ou soit argent;
Mais que sert tout cela? prescrite est la demeure
Qu'on ne peut prolonger d'une minute d'heure.
Et nonobstant aussi le prompt aide & secours
Qui fut lors par ceux faict, ausquels il eut recours,
Maistres bien congnoissans en l'art de Chirurgie,
Ils ne peurent jamais empescher que sa vie
Ne se partist du corps, l'esprit volant en-haut,
Délaissant ceste masse à ce divin Hurault,
Afin d'avoir de lui une pareille cure
Qu'il eut en son vivant après sa sépulture;
Faisant tous les devoirs communs aux trespassez
Qui de ce siecle sont en un autre passez.
Ce Marquis décédé, serviteurs & servantes
Ne pouvans détenir les larmes découlantes

Qui ſortoient de leurs yeux, pour l'extrême douleur
Qu'ils ſentoient contriſtez au-dedans de leur cœur,
Faiſoient auſſi haux cris, que quand la grande Troye
Fut par le ſoldart grec miſe à ſac & en proye,
Tellement que du bruit, le lamentable ſon
Fut auſſi-toſt oui du haut de la maiſon,
Dont plus que ci-devant fut lors renouvellée
De ceſte Dame (hélas!) la plainĉte déſolée,
Juſqu'à tant que le corps qu'on avoit là porté,
Afin de l'embaumer, eut eſté tranſporté,
Et mis en un cercueil, le tenant bien enſerre,
Pour, ces troubles finis, le mener en ſa Terre,
Ou bien à Chiverny, où de ces grands Huraulx
Sont dreſſez dignement les ſuperbes tombeaux.

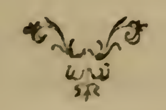
Vous aviez d'autre part Charles, baſtard de France,
Qui ſur ces Bavarois fit paroir ſa vaillance,
Pluſtoſt en jetta un d'un merveilleux revers,
Eſtourdi de ce coup ſur la terre à l'envers,
A un autre pluſtoſt donne un tel coup de pointe,
Où l'armure n'eſtoit bien acrochée & joinĉte,
Qu'il le rend ſur le champ roide mort eſtendu,
Son ſang vermeil coulant, ſur la plaine eſpandu,
Il monſtra bien alors, par les haulx exploiĉts d'armes
Qu'il miſt à fin ce jour aux plus fortes alarmes,
Qu'il eſtoit deſcendu de ce Roi des François
Qui fut en ſon vivant la perle des Vallois,
De Charles, ce grand Roi, duquel Prince la gloire
A jamais demoura gravée à la mémoire.

Entre autres en marque un, ſur tous ces eſtrangers,
Q[illegible]

Qui frapoit vivement ſur nos Chevaux ligers,
Armé ſuperbement, & qui à ſon viſage
Se monſtroit eſtre iſſu de quelque haut lignage,
Bien proportionné, jeune, fort, & diſpos,
Auquel le Grand Prieur lui tint lors tels propos.
Sus Hartmant, c'eſt à moi, il faut que tu t'éforce
A monſtrer aujourd'hui de tes membres la force,
Sus voyons de nous deux, à coups de couſtelas,
Qui ſçaura mieux s'aider & manier les bras ;
Que le grand Jupiter donne le los & gloire
A celui de nous deux qui aura la victoire.
Quoi ayant entendu ce magnifique Almand,
Lui reſpond, courroucé, audacieuſement :
Et quoi tu penſes donc, par ta ſuperbe audace,
Et par tes propos pleins, à te voir, de menace,
Me troubler en l'eſprit comme un enfant peureux ;
Je ne ſuis moins que toi hardi & valeureux ;
Car je ſçais comme il faut en bataille combattre,
Et de mon ennemi l'outrecuidance abbatre.
Or c'eſt trop deviſé, combattons maintenant.
Après qu'il eut ce dit, ce Bavarois Hartmant
Print la piſtolle en main, & ſans aucun mot dire,
Contre le Grand Prieur la desbande & la tire,
Mais de bonheur ſur lui ce coup ne porta pas ;
Car le voyant tirer, il le fiſt tomber bas,
Ramenant un grand coup ſur le feuſt de piſtolle,
Que le coup deſlacha de ſus la terre molle.
Voyant le Grand Pieur le péril & danger
Où l'avoit mis alors ceſt Almand eſtranger,

Plus que par ci-devant s'enflamme en ſon courage ;
Et eſpérant venger du Bavarrois l'outrage,
Se jette à coup perdu: mais ce fier Bavarrois
Réſiſta vivement à ce Prince François,
Et fut par un long temps la victoire incertaine
(Tant le combat fut grand) qu'ils eurent ſur la plaine;
Ils ſe monſtroient tous deux combateurs excellens,
Et auſſi eſtoient-ils pour vrai des plus vaillans
Et des plus courageux qui feuſſent en l'armée,
Comme par les deux camps eſtoit la renommée;
L'un tire un coup de poincte,& l'autre un grand revers,
C'eſtoit à qui d'eux deux ſe mettroit à l'envers:
Enfin le Grand Prieur lui donne en la viſiere,
Duquel coup il tomba du cheval en arriere
Deſſus le champ moiteux, dont de la grand douleur
Qu'il en ſentit en l'ame, il en perdit le cœur;
Et lequel redoublant, plein de fureur & rage,
Lui avalla par bas la moitié du viſage,
Duquel coup il fut veu roide mort eſtendu,
Le champ demeurant teint de ſon ſang noir perdu:
L'un prend ſon corcelet, l'autre ſa bonne eſpée,
Que lui avoit donné le fort Aſteropée,
Qui vantoit ſes ayeulx deſcendus autresfois
De Francus, fils d'Hector, Gouverneur des François,
Un autre ſon armet qu'il avoit ſur ſa teſte
Empanaché de blanc, dont il faiſoit grand feſte,
Son ame s'en allant, déplorant ſon malheur,
Délaiſſé de ſon corps la force & la vigueur,
Vers les manoirs obſcurs, auſſi-toſt que ſa vie

De ſes membres diſpos ſe fut eſvanouie.
Lequel le Grand Prieur (le voyant à l'envers
Sur la terre couché) regardant de travers,
Lui tint un tel langage : Arpente ceſte terre,
Tu ne reviendras plus faire en France la guerre :
Je ferai aujourd'hui ſentir à ces Germains
De Charles de Vallois la force de ſes mains;
Je ſuis ſeur qu'ils n'auront une autre fois envie,
Délaiſſans leurs enfans, leurs femmes, leur patrie,
De venir ſecourir, contre tout droict humain,
L'infidele Ligueur contre ſon Souverain :
Je veux que vous teniez à Harmant compagnie,
Et que voſtre mort ſoit de la ſienne ſuivie.
Harmant eſtoit tenu, ſans aucuns contredicts,
Un des plus valeureux Chevaliers, & hardis
De tous les eſtrangers, auquel plus d'aſſeurance
Il ſe pouvoit trouver, à tirer coup de lance,
Qui depuis peu de temps en France avoit conduit
Les Reiſtres Bavarois, avecques Brunſvich,
Un des plus grands Seigneurs de la troupe guerriere
Qui fuſt dans le Pays du Duché de Baviere,
Qui par ſur tous avoit, par ſa grande valeur
Envers les Alemans, de crédit & faveur.



# ARGUMENT.

*HARANGUE que fait à ſa troupe le Duc de Montpenſier, qui après avoir d'abord été démonté, engage un combat particulier avec le Comte de Brunſvich, qui y ſuccombe. Les gens du Comte, pour venger la mort de leur Chef, font tous leurs efforts pour faire Montpenſier priſonnier; mais il eſt ſecouru dans le fort de la mêlée, & délivré par de Lancaunay, Sourdeval & Crenay, Guidon de ſa troupe, qui eſt tué à ſes côtés.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE DOUZIEME.

PENDANT que le Reiſtre à toute ſa puiſſance,
Attaquoit l'eſcadron du Grand Prieur de France,
Le Comte d'Aiguemond envoya ſes Flamans,
Pour de plus renforcer leurs Reiſtres Alemans,
Leſquels appercevant démarcher ſur la plaine
(Avec quelques chevaux des troupes de Lorraine)
Le Baron de Biron, s'avançant devant eux,
Se vint aſſeurément préſenter en leurs yeux,
Taſchant à deſtourner l'impétueux orage
De ces nouveaux Walons qui tomboient pleins de rage
Sur les Chefs commandans à nos Chevaux ligers,
Et les euſſent mis lors, ces Walons eſtrangers
En de fort grands accez, leur force & leur vaillance
N'eſtant pas ſuffiſante à faire réſiſtance
A leurs bouillans efforts, qui à ce grand guerrier
Oſerent s'attaquer, le Duc de Montpenſier,
Qu'ils trouvent animant de ſes gents le courage,
En bel ordre dreſſez, leur tenant tel langage :
C'eſt aujourd'hui qu'il faut, qu'enſuivant nos ayeulx,
Nous monſtrons combattans, hardis & valeureux ;
Sus compagnons, marchons, démonſtrons-nous eſtre hommes,

En vous resouvenans du péril où nous sommes,
Sus monstrons aujourd'hui la prouesse & vertu
Dont un chacun de nous doibt estre revestu,
Je serai le premier qui fera le voyage ;
Donques avançons-nous, tournons vers eux visage.
Si tost qu'il eut ce dit, il fut un des premiers
Qui partit pour charger ces Flamans Hannuyers
Entrant au milieu d'eux, frappant à toute reste
Sur les bras, sur les mains, par les yeux, sur la teste,
Autant qu'il en rencontre, autant en met à bas,
Tout est mis au tranchant de son fort coustelas.
Et tout ainsi qu'on voit la riviere de Loire,
L'honneur des champs Bloisois, la richesse & la gloire,
Revenu le printemps, d'un cours impétueux
S'espandre par les prez & beaux champs fructueux,
Rompant & renversant, par sa grande furie,
Les bleds & belles fleurs de la verte prairie.
Telle estoit de ce jour l'incroyable valeur
Du Duc de Montpensier, en sa grande fureur,
Qui rompt les escadrons, se faisant faire place
Entrant sur l'ennemi d'hardiesse & d'audace.
Or voyant Brunsvich la grande occision
Que ce grand Duc faisoit, cherche l'occasion
De tuer son cheval, invitant ses gendarmes
D'employer dessus lui leurs furieuses armes,
Le moyen le plus seur pour empescher l'effort
Que ce Prince faisoit, mettant ses gents à mort.
A ses dicts attentifs, ces Reistres mercenaires
D'une grande fureur se jettent volontaires

Deſſus ce bon cheval, qui tombe ſur ſes pieds,
Donnant de la roideur contre terre du nez,
Qui ſe leve auſſi-toſt, ſortant de la meſlée,
Courant parmi les champs à renes avalées,
Qui hanniſt, qui petille, & qui tellement faict,
Qu'autant qu'il en rencontre, autant à mort en met,
Et par ſa grand valeur donna bien à congnoiſtre
Qu'il ne dégénéroit de ſon farouche anceſtre,
Qui tant de fois garda Alexandre le Grand
De ſes fiers ennemis, deſſus lui combatant;
Car on dit qu'il eſtoit venu d'une cavale
Deſcendue autresfois du puiſſant Bucéphale;
Et le Duc Montpenſier faiſoit ſoigneuſement
Au haras Saint-Fregien garder ceſte jument,
Tant pour ſa grand valeur, que pour la ſouvenance
De ſon Ayeul Loys, ce divin Roi de France,
Qui avoit fait venir l'engence en ce pays,
L'ayant eue au combat deſſus ſes ennemis,
Quand Damiette il prit, les Sarrazins en fuite,
Après qu'il eut tué le Satrape d'Egypte.
Et voyant ce bon Duc, les périls les dangers,
Sur terre renverſez de ſes fiers eſtrangers,
Getant ſa veue au Ciel, levant en-haut la teſte,
D'un cœur net fit à Dieu une telle requeſte:
Ha Dieu! ſi quelquefois aux belliqueux efforts
Contre les ennemis, en nombre les plus forts,
Tu t'es, à Montpenſier, mon pere charitable,
Et à moi, ſon cher fils, démonſtré favorable.
Entends, Seigneur, entends, de ta ſaincte maiſon,

Je te prie aujourd'hui, ma dévote oraiſon,
Me préſervant des mains de tous mes adverſaires
Que tu vois, ô mon Dieu, m'eſtre ſi fort contraires;
Me délaiſſeras-tu, ô Seigneur, au beſoin!
Que j'entende, mon Dieu, que tu as de moi ſoin,
Me faiſant tant de bien, de faveur, & de grace,
Que je puiſſe verſer ſur ceſte meſme place
L'ennemi qui me ſuit, faiſant ſon ſang vermeil
Couler deſſus le champ, délaiſſé le ſoleil.
Ceſte ſainƈte oraiſon fut de Dieu exaucée,
Si-toſt que ce grand Duc l'euſt de cœur prononcée;
Car auſſi-toſt il vit tout contre lui ſes gents,
Qui de le relever furent bien diligents,
Fideles ſerviteurs, & le levent de terre
Sur un autre courſier, le remontant de guerre.
La Geolle ſe trouve entre autres le premier,
Lymoſin de Pays, qui eſtoit Eſcuyer
De ce Duc valeureux, qui d'une telle audace
Pourſuivit l'ennemi, qu'il ſe fit faire place,
Frappant tantoſt à droiƈt, & pluſtoſt à travers,
Renverſant devant lui ceux qu'il trouve à l'envers,
Et fit tant, combatant par ſa grand hardieſſe,
Qu'il oſte ce bon Duc du milieu de la preſſe,
Lui baillant ſon cheval, s'en eſtant deſmonté,
Sur lequel auſſi-toſt Montpenſier a monté,
Et lui un autre prend qui avoit du courage
Par ſur tous merveilleux, que tenoit un grand page.
Ce bon Duc remonté, retourne courageux,
Comme un furieux Mars, ſe rejeter ſur eux,

Sa force lui estant derechef redoublée,
Depuis qu'il eut remis sa pensée troublée,
Espérant en son cœur de bientost se vanger.
Et comme le lion qui de quelque berger
Aura esté blessé d'un trait ou d'une darde,
On voit rouller ses yeux, & furieux regarde
S'il pourra rencontrer, pour se venger du tort
Qui lui a esté faict, le mettant à la mort.
De mesme Montpensier dans l'ennemi se lance,
Ne redoubtant le fer de son aiguë lance,
Frapant sur ces Walons à tors & à travers,
Les laissans sur le champ tous sanglans à l'envers.
Appelle Brunsvich, le cherche en la campagne,
Un des principaux Chefs des troupes d'Alemagne,
Et qui se vantoit estre (orgueilleux en son cœur)
Un des proches parens du regnant Empereur;
Et ainsi cheminant, de fortune il rencontre
Deux Reistres haux & grands qui venoient à l'encontre
De ce Duc valeureux, les pistolles ès mains
Pour tirer contre lui, mais les coups furent vains,
Les faisant destourner de sa bonne allumelle,
D'un desquels coups passa au travers la mammelle
D'un de ces Alemans, & retirant son bras,
Il tire un autre coup de ce fort coustelas
Sur l'autre compagnon, lui donnant en la jointe,
Où l'on voyoit l'espaule avec le col conjointe,
Qui fut si rude & lourd (nonobstant que hardi)
Qu'il le rend sur le champ demi-mort estourdi.

Et puis de-là s'en va avec sa bonne espée
Qu'il avoit dans le sang de ces deux là trempée,
Pour voir s'il trouveroit le jeune Brunsvich,
Le plus intime ami du blond Comte d Ausfrich,
Conducteur des Almans, & rencontre en sa voie
Un, lequel le frappant si rudement, l'envoie,
Qu'il ne pouvoit du coup blessé se soustenir,
Qui peut toutesfois lors, pour heureux se tenir,
D'autant qu'il s'eschapa, prenant soudain la fuite,
Sans qu'il fist contre lui, en s'enfuyant poursuite.
Et va tant çà & là, ce Prince généreux,
Qu'il trouve Brunsvich, un des plus valeureux
De tous les Alemans, lui tenant tel langage.
Il te faut aujourd'hui, ô gentil personnage,
Me monstrer la valeur (qu'on dict qui est en toi
Par sus tous Alemans) combattant contre moi;
Il faut que nous tirions chacun un coup de lance,
Que je sçache quell' est de ton bras la puissance.
Or sus reculons-nous quelque peu à l'escart,
Vous mettrez d'un costé, & moi de l'autre part,
Afin que nous ayons à courir quelque espace,
Sus donques compagnons, qu'un chacun fasse place.
Il ne se trouva lors sur la plaine soldart,
Tant fust-il valeureux, regardant ce hazart,
Qui ne fust effroyé, voyant la contenance
De ces deux grands Seigneurs, avec leur asseurance,
Contemplant le maintien, & le grave marcher
De leurs braves chevaux, ligers à l'aprocher,

Qui piafoient, joyeux en leurs cœurs d'allégresse,
Passant les vents ligers à courir de vistesse,
Qui tous deux enflammez, laissans leurs escadrons,
Leurs chevaux courageux, brochent des esperons,
Faisans un si grand bruit que la terre prochaine
En retentit du son qu'ils firent par la plaine.
Or donques Montpensier courut de telle ardeur
Qu'il atteint de son bois Brunsvich près du cœur;
Mais la pointe fut lors à fausser empeschée,
S'estant par la durté du harnois rebouchée :
Brunsvich d'autre part sa lance vint branler
Encontre Montpensier, & le fit esbranler
Un peu de son cheval; toutesfois le coup passe
Sans qu'il feust offensé, forte estant sa cuirasse.
Ce magnanime Duc, sans craindre aucunement,
S'est devers Brunsvich retourné promptement,
Ferme sur son cheval, & ayant la main mise
A son bon coustelas, se rue sans feintise
Dessus son ennemi, qui son coup assena,
Si bien & à propos, que bien fort l'estonna;
Car voulant retirer du corps sa bonne espée
De ce Prince Alemant, il la trouva trempée
Et teincte de son sang, combien qu'aucun semblant
Il n'en fist, toutesfois le coup si fut-il grand,
Car s'entre-chamaillant se donnoient coups horribles
Comme lions qui sont eschauffez invincibles.
Après avoir esté long-temps en ce combat,
Montpensier s'ennuyant, met fin à ce débat,

Lui passant dans le corps sa flamboyante espée,
De laquelle desflors sa teste il a coupée,
Tombant de son cheval tout roide mort à bas,
Le laissant sur la terre estendus ses deux bras,
Et firent si grand bruit à sa cheute ses armes,
Qu'il n'y eut un des siens, de ses plus forts gendarmes
Qui ne s'en esbahit; voyans donc ce meschef
Qui estoit advenu sur leur principal Chef,
Se tourmentent, jettans abondance de larmes,
Coulantes de leurs yeux dessus leurs noires armes,
Leurs tristes cœurs saisis d'une extrême douleur
De voir (desconfortez) ce survenu malheur.
Et repris leurs esprits, convertissans leurs larmes
En ire & en fureur, ruent sur nos gendarmes,
Mettans tous leurs effors, leur cœur & leur pouvoir,
Pour tascher s'ils pouvoient à Montpensier avoir.
O qu'il eut bien besoin de courage & d'adresse
Se voyant détenu en si grande destresse,
Ses gendarmes alors monstrerent la valeur
Qu'ils avoient de long-temps logée dans leur cœur.
Entre autres Lancaunay acourut à grand erre
Pour trouver ce bon Duc, qui le premier par terre
Qu'il rencontre versa, faisant de grands regrets
De se voir de la fin de sa vie si près.
De ce merveilleux coup & blessure terrible,
Il fit un cri si haut, si hideux, & horrible,
Que tous ses compagnons, qui estoient attentifs,
En devindrent soudain tous peureux & craintifs,

Un autre il rencontra armé à la ſuperbe,
Lui donnant ſi grand coup qu'il le jette ſur l'herbe;
Son harnois ne le peut ſi bien contregarder,
Qu'il le peuſt de ce coup, tant fut puiſſant, garder,
Combien qu'il ſe couvrit; car ſi avant il entre,
Qu'il ſe trouve au milieu des boyaux de ſon ventre.
De nation Almand, qu'on appeloit Hans Bourg,
D'un village prochain de la ville d'Ausbourg,
Et qui eſtoit Seigneur direct de ce village,
Et avoit de ſon pere un ſi bel héritage,
Nouvellement venu, & depuis quelques jours
Avecques Brunſvich à l'aide & au ſecours
De ces traiſtres Ligueurs, qui pleins d'outrecuidance
Vouloient faire tomber le Royaume de France,
(François deſnaturez) entre les fortes mains
De ces eſcrouellez l'Aſtrigons inhumains.
L'Ancaunay le voyant renverſé contre terre,
Et cuidant lui oſter ſon riche cimeterre,
Il ſe vit auſſi-toſt chargé de toutes parts,
Environné autour des ennemis ſoldarts,
Ne pouvant preſque plus de fatigue & peine
Qu'il avoit enduré reprendre ſon haleine.
Et c'eſtoit faict deſlors du vieillard l'Ancaunay,
Sans l'aide qui lui fut de Sourdeval donné,
Qui brochant ſon cheval, ſe jette par la preſſe,
Et fit ſi vaillamment que par ſa grand' proueſſe
Il le déſengagea du périlleux danger
Où il avoit eſté réduict par l'eſtranger,

Normans de nation, tous deux de haut courage,
Presque égaux en moyens, presque pareils en aage,
Se comportans si bien ses deux braves vieillars,
Qu'ils sembloient estre enfans de ce grand guerrier
Mars.

O vous, vieillars heureux, qui en telle vieillesse
Surmontez en valeur la plus forte jeunesse,
Puissiez-vous à la fin de vos jours bien-heureux
Estre participans du beau séjour des Cieux.

Près d'eux estoit Cresnay aux plus chaudes alarmes,
Qui faisoit entre tous incroyables faicts d'armes,
Qui va, qui court, qui bruit, comme l'eau de la mer
Qu'on voit en sa fureur courroucée escumer.

Mais de malheur pour lui, il rencontre en la plaine
Un des principaux Chefs des partisans du Mayne,
Tenant l'espieu en main, qui de telle roideur
Lui en tira un coup qu'il atteignit le cœur,
Dont Cresnay se pasma de la douleur extrême
Qu'en son ame il sentit, & plus que la mort blesme
Tomba de son cheval; mais après avoir pris
De son espamaison ses débiles espris,
Se remet sur les pieds, & tournant son visage
Où estoit l'ennemi, le suit d'un tel courage
Qu'il l'atrape à la fin; & s'estant retourné,
S'estonna grandement de revoir là Cresnay,
Qu'il avoit délaissé gisant dessus la place,
Des coups par lui donnez, tant au corps qu'en la face,
Qui se tenoit tout coi, avecques son espieu,

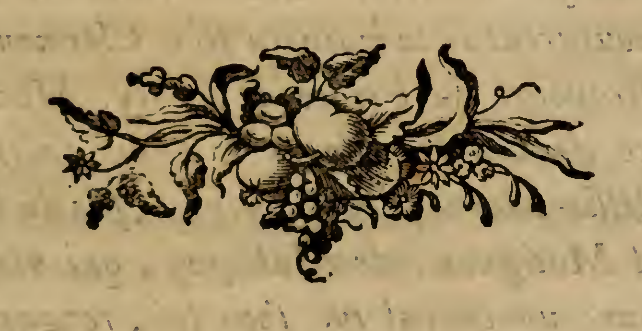
Ne voulant deſmarcher, aſſeuré, de ſon lieu,
Qu'il préſente à Creſnay, d'une affrontée audace,
Le regardant toujours entre deux yeux en face,
Lui donnant ſi grand coup de l'eſpieu en ſon flanc,
Que la terre auſſi-toſt en fut teinte du ſang.
Creſnay ſentant ce coup deſſus ceſt Almant entre,
Lui tirant un eſtoc, qui lui perça le ventre,
Et deſquels deux grands coups ils moururent tous deux,
Tombans de la roideur deſſus le champ moiteux,
Qui perdirent tous deux s'eſtans tuez la vie
Juſqu'au dernier ſouſpir, ſe tenans compagnie.
Ce magnanime Duc grandement irrité
De ſon porte-guidon, rentre au champ deſpité,
Lequel fiſt tant d'exploicts & généreux faits d'armes
Deſſus ſes ennemis, avecques ſes gendarmes,
Que nul ne ſe trouvoit au-devant de ſes yeux
Qu'il ne ſentiſt l'effort de ſon bras valeureux.
Heureux celui heureux de la troupe ennemie
Qui ſe peut garantir de ne perdre la vie,
Suivi de ce vieillart, qui à donner conſeil,
Voire à jouer des mains n'avoit preſque pareil,
Le hardi Lancaunay, qui d'un cœur magnanime
Les plus eſpouvantez à bien combatre anime.
Mais comme ce vieillard alloit de rang en rang,
Gendarmes & ſoldars au combat animant,
Il ſe trouve inveſti, qui ſe met en défenſe,
Mais vaine eſt contre tant ſa débile puiſſance;

Auſſi fut-il mis bas, nonobſtant ſon effort,
Souſpirant en ſon cœur, ſur le champ preſque mort,
Qui tombant fiſt à Dieu une telle priere:
Je te prie, ô mon Dieu, ne jetter en arriere
De Lancaunay ton ſerf la piteuſe oraiſon;
Car il en eſt Seigneur, ſi jamais fut ſaiſon:
Reçois, mon Dieu, reçois aujourd'hui, je te prie,
Mon ame languiſſante en l'éternelle vie.
Après qu'il eut ce dit, levant en-haut les yeux,
Il rendit ſon eſprit, s'envolant droit aux Cieux,
Où il eſt jouiſſant de la gloire éternelle,
Du bien qu'a mérité l'homme juſte & fidelle.
Lancaunay eſtant mort renforça le desbat,
Dont plus que ci-devant fut mortel le combat;
Car ſoudain arriva le Baron ſur la place,
Fils de ce grand Biron, qui d'une brave audace,
Hardi & courageux, à deſgorgeante voix
Ses troupes animoit: Sus monſtrez-vous François,
Et frapez hardiment, vous invincibles bandes,
Compagnons bien aimez, ſur ces troupes flamandes,
Faiſons-leur reſſentir, gendarmes généreux,
La force & pezanteur de nos bras valeureux.
A ce cri du Baron, des deux parts la meſlée,
Tant eſtoient acharnez, on vit renouvelée,
Marchant tout le premier, ſans craindre aucuns dangers,
Se meſlant par les rangs de ces fiers eſtrangers,
Qui autant qu'il en trouve autant en met à terre;
On

On l'euſt pris pour le Dieu, inventeur de la guerre,
Tant eſtoit furieux, les allant renverſant
Comme le meſtivier, qui à bas va verſant
Le fourment qui eſt meur, & ſur le champ le range
Pour après le lier & mener en la grange.
Et ſe met ſi avant qu'au viſage & au bras
Il ſe ſentit bleſſé, ſon ſang coulant en-bas,
Dont plus que ci-devant, voyant de ſon viſage
Le ſang qui découloit, s'augmenta ſon courage;
Et en ceſte fureur, ſans aucune pitié,
Il en attrapa un qu'il miſt par la moitié,
Lui tenant tels propos: Tu congnoiſtras, volage,
Du Baron de Biron la force & le courage,
Que tu raporteras par les enfers obſcurs
A ceux qui ont ſuivi comme toi les Ligueurs;
Là tu pourras, Ligueur, à ton dommage apprendre
Que c'eſt qu'à ton Seigneur légitime te prendre.
Marolle qui marchoit avecques l'eſcadron
Du Baron, fils aiſné du Marchal de Biron,
Adverti qu'il eſtoit bleſſé dedans la face,
Plein d'ire & de fureur compagne de l'audace,
Ne pouvant ſe tenir, ſon rang a délaiſſé
Pour ſuivre l'ennemi, lequel l'avoit bleſſé
Selon ſon jugement, & fait tant qu'il devance
De ſon fort coutelas, lui donnant en la pance,
Lui faiſant reſſentir l'effet de ſon bras fort,
Le laiſſant ſur la terre eſtendu demi-mort.
Et puis de-là s'en va tout au milieu des bandes,

Sans craindre aucun danger de ces troupes Flamandes,
Entre autres en trouve un, qui, à voir son coursier,
Démonstroit qu'il estoit quelque brave guerrier,
Qui Marrolle attaqua de toute sa puissance,
En tirant contre lui un grand coup de sa lance.
Sans doute c'estoit fait de Marrolle deslors
Si le coup eust porté, l'atteignant droit au corps;
Mais de bonheur le coup, sans lui mal faire passe,
Glissant tant seulement un peu sur la cuirasse,
Qui lui fut cher vendu; Marrolle ayant repris,
Quelque peu estonné de ce coup, ses espris,
Suivant son ennemi, lui dit telle parole:
Je te ferai sentir aujourd'hui de Marrolle
Le magnanime cœur, t'envoyant en enfer,
Où t'attend de long-temps ton pere Lucifer.
Après qu'il eut ce dit, se jette de furie
Sur ce brave Walon, & lui oste la vie,
Le renversant par bas, laissant son vilain corps
Sur la terre estendu gisant entre les morts.
Et maugré ces Walons, & ces troupes d'Espagne,
Il s'en reva trouver, traversant la campagne,
Passant au milieu d'eux, le Baron de Biron,
Qu'il trouva ralliant (blessé) son escadron,
Pour après derechef retourner à la charge
Retrouver l'ennemi par la campagne large.
Ce bon Duc, adverti que le jeune Baron,
Fils de ce vieil Nestor le Marchal de Biron,
Avoit esté blessé au bras, & au visage,

Se monſtrant valeureux, de fait & de courage,
Va droict pour le trouver, le délivrant des mains
Où il eſtoit pour lors détenu des Germains,
Marchant ſi hardiment, que le voyant en face,
L'ennemi fut contraint de lui quitter la place.



# ARGUMENT.

*HENRI IV va au-devant du bataillon que commande le Prince Charles de Lorraine, qu'il défie au combat. Un Ligueur s'avance pour combattre le Roi, dont le pistolet rate; il évite heureusement celui de son ennemi, qu'il perce de son coutelas. Enumération de ceux qui moururent de la main du Roi. Clermont est tué. Bravoure du Prince de Conty. Mort du Prince de Condé. Eloges & hauts faits de Duplessis-Mornay, de Thorigny, fils du Maréchal Matignon, de Malligny, qui blessé, & ayant un cheval tué sous lui, rengage le combat. Rhode, Cornette de Henri, est blessé avec son cheval, qui l'emporte hors du camp, & meurt après avoir sauvé son maître.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE TREIZIEME.

PENDANT que ce grand Duc, d'un courage indompté,
Pourſuivoit l'ennemi, tremblant, eſpouvanté,
Lui ayant fait quiter, abatu ſon audace,
Comme à demi-défaict par ſa valeur, la place,
Le Chef des vrais François eſtoit d'une autre part,
Qui ne s'eſtimant plus que le moindre ſoldart,
Faiſoit par ſes hauts faits, pour ſa louange accroiſtre,
Entre tous combatans ſa proueſſe paroiſtre
Deſſus ces Eſpagnols & autres eſtrangers,
Sans apréhenſion des périls ou dangers
Qui pouvoient advenir; car voyant ſur la plaine
Le puiſſant bataillon de Charles de Lorraine
Superbement marcher, environné autour
de deux gros eſcadrons qui eſtoient alentour
D'Eſpagnols & Walons, que Philippes d'Eſpagne
Lui avoit envoyé tous preſts à la campagne,
Conduits par Aiguemont, nonobſtant leur fierté,
Se préſente hardiment comme un Mars redouté
Au-devant de leurs yeux avec grand'aſſeurance,
  Criant : Où eſt le Mayne avecques ſa vaillance ?
Ha que ne ſe vient-il préſenter au combat,
Afin qu'entre nous deux vuidions noſtre débat.

Tout en un mesme instant ce gros escadron large
Débusque pour venir sur nos gents à la charge,
Qui s'approche si près de l'escadron du Roi,
Avec telle clameur, & si terrible effroi,
Que plusieurs des Royaux de la cavalerie,
Avecques leurs chevaux, sentirent la furie
De leurs boulets de plomb, en leur ame estonnez,
En ce conflit premier d'estre si mal menez,
Ayant veu devant eux tomber dessus la face
Leurs compagnons guerriers languissans sur la place.
Quoi voyant devant lui ce Roi plein de valeur,
Prince bien advisé, magnanime de cœur,
Ne s'estonnant de rien, s'en va droit à la charge,
Qui courageusement sa colere descharge
Dessus les ennemis; & comme quelquefois
Le lion furieux on voit dedans le bois,
Qui, se sentant blessé, descend de la montagne
Pour trouver les veneurs s'il peut en la campagne,
Et les ayans trouvez, se ressentant du tort
Qui lui a esté fait, les tue & met à mort.
Ainsi est notre Roi qui se met en la presse,
Leur faisant ressentir des Bourbons la prouesse.
Tantost vous le voyez entre les siens passer,
Et tout incontinent retourné s'adresser
Dedans les premiers rangs, & soudain apparoistre
Au-dedans des derniers pour tout voir & congnoistre.
O qu'il faisoit bon voir sur ce brave cheval
Monté à l'avantage, avecques Durandal,
De voir son beau panache au milieu de la creste

De ſon armet doré, couvrant toute ſa teſte ;
De voir ce bon cheval venu du grand Bayart
De meſme empanachée, ſur ſa teſte gaillard,
Qui bondiſt, qui hanniſt, deſſus la belle plaine,
Qu'il n'eſt jà au combat frapant du pied l'areine.
Ayant donc veu le Roi, le temps propre à marcher,
Le premier d'entre tous commence à deſmarcher,
En diſant ces propos : Sus compagnons, courage,
Abbatons aujourd'hui la fureur & la rage
De ces traiſtres Ligueurs ; démonſtrons-nous François,
Combatans aujourd'hui pour défendre les Loix
De noſtre cher Pays : faiſons que la campagne
Soit couverte de corps de ces troupes d'Eſpagne,
Faiſons-leur reſſentir, ô mes François, l'effort
De nos bras vigoureux les mettans tous à mort ;
Qu'on n'en eſpargne un ſeul : ce diſant il s'avance,
Marchant ſur l'ennemi de toute ſa puiſſance,
Qui entre valeureux au milieu du combat,
Qui pluſtoſt en frappe un, pluſtoſt un autre abbat,
Mettant en noſtre Dieu, qui a la congnoiſſance
De ſon juſte & bon droit, ſa totale eſpérance.
Là les uns ſe vantans de leurs belles vertus,
Les autres ſe plaignans, terraſſez, abbatus ;
Vous voyez-là choquer, aſſaillir & défendre,
Les uns victorieux, les autres à mort tendre,
Et le beau ſang couler rougiſſant & vermeil
Du meurtre des occis, qui eſtoit nompareil,
Avec infinitez de ſanglots & de plaintes,
Des mourans terraſſez qui faiſoient leurs complaintes.

Et tout ainsi qu'on voit venue la saison
De recueillir les blez jà meure la moisson,
Que le bon laboureur plusieurs sayeurs assemble,
Les envoyans sayer en son champ tous ensemble,
Qui emploient si bien leur journée à sayer,
Qu'on voit soudain les blez à grands monceaux verser.
De mesme vous voyez hommes tomber par terre,
De lances, de boulets, de pique ou cimeterre,
Qui estoient acharnez, comme loups ravissans,
Qui vont pour se tuer, en s'entrechoisissans.
Le premier qui sentit combien estoit pesante
Du Monarque Gaulois l'espée bien tranchante,
Ce fut un Hannuyer de la ville de Mont,
Autres disent qu'il est Brabançon de Fromont,
Qui osa s'adresser à ce grand Roi de France,
Cuidant le renverser du fer de sa grand lance,
Monté à l'avantage, armé & bien en point,
Mais qui pour tout cela ne s'en estonna point;
Car le coup ne porta, outre la lance passe
Atteignant quelque peu glissant sur sa cuirasse;
Quoi voyant nostre Roi, plein d'ire & de fureur,
Lui tint lors tels propos, fasché dedans son cœur:
Tu sçauras aujourd'hui, avec ton arrogance,
Que c'est de t'adresser à ce grand Roi de France;
Tu sentiras, Ligueur, la force de mes bras,
Te jetant renversé de ton cheval à bas.
Ce disant il le suit avec la pistolle,
L'émorche fait bien feu, mais le coup ne s'envole,
Dont le Roi fut alors grandement irrité

Contre ſon piſtolet, le jetant deſpité,
Diſant ſemblables mots : A vrai dire, ces armes
Sont indignes de moi, c'eſt aux couars gendarmes;
Les armes des François vaillans & courageux,
Le coutelas ſur tous eſt retenu entr'eux.
L'ennemi derechef, ſon coup failli retourne,
Qui alentour de lui courageuſement tourne,
Tenant ſon piſtolet émorché en ſa main,
Jà tout preſt à tirer; mais quoi, le coup fut vain.
Ayant failli ſon coup, HENRI vers lui s'adreſſe,
Le cherchant au-deſſoubs de ſa cuiraſſe eſpeſſe,
Et ayant remarqué des armes le défaut,
Prince bien adviſé, en repouſſant l'aſſaut,
Qui ne lui faillit pas, lui donnant par le ventre
De ſon bon coutelas, lequel ſi avant entre,
Qu'il rendit preſque mort, tombé deſſus le champ,
Perdant, eſvanoui, la vie avec le ſang,
Le laiſſant eſtendu couché deſſus la place,
En lui diſant ces mots : Et où eſt ton audace ?
Tu auras toutesfois cela pour réconfort,
Que par le grand BOURBON tu es mis à la mort.
Qui t'eſt le plus grand heur & la plus belle gloire
Qui t'eſt peu advenir, digne de ta mémoire,
D'avoir eſté vaincu, combatant vaillamment,
Par ce Prince Gaulois, ô quel contentement!
Après qu'il eut ce fait, deux autres il rencontre
Qui venoient contre lui, hardiment à l'encontre,
Cuidans le renverſer, ſur leſquels ſe jeta,

Et qui par ſon regard ſi bien les eſtroya,
Qu'ils ſe rendent à lui, prians qu'il leur accorde,
Se remetans à lui, vie & miſéricorde,
Et que s'il les vouloit mettre à juſte rançon
Que leur pere, adverti, lui en feroit raiſon,
( Riche d'or & d'argent ) entendant que leur vie
Ne leur auroit eſté (par ſon moyen) ravie.
Et déja commençoit de ce Prince le cœur
S'adoucir envers eux, quand pour eux de malheur
Jetans ſes yeux ſur un, il recongnut les armes
Veſtues ſur ſon dos de quelques ſiens gendarmes;
Ce qu'ayant apperceu, de colere enflammé,
Se rua deſſus un contre lui animé.
Et comment tu veux donc que je te faſſe grace,
Qui porte deſſus toi, pour braver, la cuiraſſe
D'un de mes ſerviteurs; tu t'en repentiras:
Ce diſant, lui donna de ſon fort coutelas
Au-deſſoubs la cuiraſſe, & qui ſi avant entre,
Que tripes & boyaux il lui perça du ventre.
Et l'autre quand il vit ſon couſin preſque mort,
Il met tout ſon pouvoir, ſa vertu, ſon effort,
De s'oſter de ſes mains, & gaigner la guérite;
Mais de bien peu pour lors lui profita la fuite.
Lui donnant ſi grand coup ſur la teſte, irrité,
Qu'il le verſe par bas. contre lui deſpité;
Et lequel redoublant de ſa forte allumelle,
D'un autre le frappa en la gauche mammelle.
Ainſi furent tuez & occis par les mains

De Henri de Bourbon ces deux cousins germains.
Ils estoient Espagnols, & qui, pour voir la guerre,
Depuis un peu de temps avoient laissé leur terre,
'ere, mere, parens, & leurs plus chers amis,
Desireux de sçavoir que c'estoit du Pays,
Qui estoient détenus pour de toutes les villes
Du Pays d'Arragon, estre des plus habilles.
Voyans ces Espagnols naguere si hautains,
es trois estendus morts par les puissantes mains
De ce grand Roi guerrier, ils quitterent la place,
raignans, espouvantez, sa furieuse face,
ıyant tant qu'ils pouvoient sans faire aucun arrest,
on plus que le chevreuil qui voit en la forest
: veneur qui le suit: pendant ces beaux faits d'armes
ous aviez d'autre part ces courageux gendarmes,
ui soustindrent si bien la charge, & les efforts
u Ligueur ennemi, qu'infinitez de morts
ɔmberent sur le champ d'une & d'autre partie
ıi se monstrans hardis, y perdirent la vie.
Là fond un escadron du Comte d'Aiguemont,
De malheur) où estoit le Seigneur de Clermont,
ıi frappé d'un boulet, tomba dessus la plaine,
ırès s'estre monstré estre grand Capitaine;
.r deux ou trois, avant qu'il se sentist blessé,
ıvoit de sa main sur la plaine versé.
Sa mort ne fut long-temps qu'elle ne fûst vengée;
r là vint arriver sa troupe bien rangée,
quelle ne voulant perdre l'occasion,

Fit de leurs carabins terrible occision.
Clermont estoit cadet de la maison d'Antrague;
Bon serviteur de Roi, tant en faits qu'en dits sage
N'ayant jamais manqué vers son Prince de foi,
Comme plusieurs s'estans sequestrez de leur Roi,
Et aussi avoit-il alors de ceste charge
Du Monarque Gaulois, la conduite & la charge
Des archers de son corps, pour la fidélité.
Dont par sur tous les siens il estoit réputé,
Et jouist maintenant, pour sa persévérence,
De l'heur des bien-heureux (sans trouble) en patience.
Vous aviez-là Chombert, qui avoit pris son rang
Dans l'escadron du Roi, qui se monstra vaillant
Allant çà, & puis là, tuant par la campagne
Autant qu'il rencontroit de ces maraus d'Espagne
Monté sur un cheval hagard & furieux,
Ses yeux estincelans, escumant, courageux.
Et combien qu'il fust Chef conduisant par la pl[...]
Ceux de sa nation comme leur Capitaine,
Il aima néantmoins mieux dessoubs l'estendart
De ce grand Roi marcher, comme simple soldart
Que non pas le premier devant ces troupes grand[...],
Dont il estoit le Chef, Saxonnoises, Flamandes,
Et furent par ses mains quatre des plus hardis
De ces fiers Espagnols à la mort par lui mis,
Qui en eust bien tué encore davantage,
S'il ne feust si-tost mort, qui fut un grand dommage
Car il fut sur le champ d'un boulet renversé,

i dit ces derniers mots ( de la mort oppressé)
gardant nostre Roi : Si je te suis fidelle,
le vois devant toi, mourant pour ta querelle,
nbien me suis monstré aujourd'hui valeureux ;
le sçais, grand Monarque, & Prince généreux,
endras à mes gents, m'ayant veu en besongne,
devoir que j'ai fait mourant près ta personne.
Après qu'il eut ce dit, jetant sa veue aux Cieux,
endit son esprit, la clairté de ses yeux
séparant du corps, avecques son haleine,
mourant estendu dessus la molle plaine.
Plusieurs autres François furent atterrassez,
i furent griefvement en ce conflit blessez,
utesfois préservez de la fureur & rage
superbe Espagnol, par leur hautain courage ;
quelque temps après qu'ils eurent leurs espris
leur cheute estonnez, asseurément repris,
'ez dessus les pieds, se monstrans invincibles,
oient à coup de mains faits du tout incrédibles.
ntre autres de Conty, du Roi cousin germain,
r fit bien ressentir combien pesoit sa main,
u'il ne forlignoit de la race divine,
aquelle jadis prindrent leur origine
Ayeux valeureux, de fureur rougissant,
premier aux dangers hazardeux s'opposant,
ant à toutes mains, de zele, & de courage,
tost dessus la teste, & plustost au visage,
es traistres Ligueurs, sans nulle acception,

Du pays d'où ils ſont, ni de leur nation,
Il ſe monſtra bien lors eſtre fils légitime
De ce Prince qui fut, vivant, ſi magnanime,
Qu'il ſouſtint tout l'effort, cinq cens ſoixante-neuf
De l'armée du Roi Charles, près Chaſteauneuf,
Où fut traiſtreuſement ſa journée avancée
Après s'eſtre rendu la furie paſſée,
Et pour n'avoir eſté au milieu des hazars
Secouru au beſoin laiſſé de ſes ſoldars.
Ha Dieu, de ceſte mort qui fut tant violente;
En eut compaſſion le fleuve de Charante,
Qui en ſentit en lui une ſi grand douleur,
Qu'il en changea de dueil, d'habit, & de couleu
Voire meſme les Sœurs les moiteuſes Nayades,
Qui paravant eſtoient ſi fraiſches & gaillardes,
Entendant ceſte mort, & porterent le dueil
Ayans toujours depuis la triſte larme à l'œil;
Et afin que jamais ne feuſt enſevelie
Aux ſiecles advenir, de ce Prince la vie,
Ils firent ériger un ſuperbe tombeau
Qu'on miſt en ſon honneur deſſus le bord de l'eau
Et furent engravez deſſus la pierre dure
De ce beau monument, ces mots en eſcriture:
Pélerin qui te ſens de long travail laſſé,
Du chemin que tu as en voyageant paſſé,
Arreſte-toi ici, & d'un plaint lamentable,
Déplore avecques moi le deſtin pitoyable
D'un de nos grands Héros, priant Dieu que ſes

Soient éternellement en bon & doux repos,
Et que son ame soit à jamais immortelle
Avec les bien-heureux en la gloire éternelle.
Ha c'est ce demi-dieu, ce Prince de Condé,
Qui pour n'avoir esté par les siens secondé,
Fut tué en ce lieu, qui passoit en vaillance
Tous Princes & Seigneurs qui lors estoient en France,
De pere en fils venu de ce bon Roi jadis,
Qui est pour ses biens faits là-haut en Paradis.
O que tous les matins la douce manne tombe
Et le miel savoureux dessus ta dure tombe,
Environnée autour de rosiers empourprez,
De beaux lys blanchissans, & d'oillets diaprez.
Ha! Prince généreux, il sera de ta gloire,
Maugré tes ennemis, ci-après fait mémoire,
Ou soit que tes os soient en la fosse enterrez,
Ou dedans le cercueil dignement enserrez,
Si Dieu me fait tant d'heur que mes vers trouvent grace
Vers François, ton cher fils, qui par sa valeur passe
Tous Princes de ce temps, tes arriere-nepveus
Viendront sur ton tombeau faire priere & vœus,
spandant par-dessus la gaye paquerette,
'odorant serpolet, le thim, la violette,
e beau passevelours, & dix mille autres fleurs
ui sont par les jardins rendans bonnes odeurs.
Et tout ainsi qu'on voit près de quelque rivage
tygre qui voyant sortir du fort bocage

Les cerfs venans au rut à bandes & monceaux ;
Les ayant rencontrez, les met en cent morceaux.
Telle estoit de ce Prince au combat la furie,
De ces fiers Espagnols faisant grande turie,
Leur faisant ressentir combien pesoient les bras
De François de Bourbon, les renversant par bas,
Entre autres en trouve un, monté à l'avantage,
Armé de teste en pied, qui (comme plein de rage)
Ce bon Prince atteignit quelque peu sur le bras ;
Mais ce coup toutesfois bien fort ne porta pas :
Car s'il eust aussibien porté sur la cuirasse
(Veu la grande roideur) il l'eust faict sur la place
Tomber de son cheval ; mais sentant jusqu'au cœur
Le Prince de Conty de ce coup la douleur,
Poursuit son ennemi, lui donne en la visiere,
Le faisant culbuter du cheval en arriere,
Qui déteste Mahom & tous les autres dieux,
Que disent ces Payens seigneuriser aux Cieux,
Et ne se contentant, lui donne de l'espée
Tout au travers du corps, qui fut teinte & trempée
De son sang découlant sur la terre à ruisseaux,
A l'abandon des chiens, des loups & des oiseaux,
Qui estoit estimé un des plus vaillans hommes
De tous les Hespagnols cavaliers Gentils-hommes.
Il n'estoit Hespagnol naturel toutesfois
Ains comme ils disoient, ains avoit quelquefois,
Par sa meschante vie, esté banni d'Argere,
Pour avoir pris de force, & commis adultere,

En la femme d'un Duc le plus grand du Pays,
Qui, comme le plus grand de tous ses favoris,
Le tenoit en sa court; & craignant sa colere,
Délaissant son Pays, vint la guerre nous faire
Avecques l'Hespagnol, & estoit fils bastard
D'un Prince du Pays qu'on appelloit Traxart.
Non loin de lui estoit en belle ordre en la plaine,
Marchant d'un pas hardi, ce sage Capitaine,
Ce grand Plessis-Mornay, qui depuis quinze mois
Commendoit en la ville, & Pays Saumurois,
Le Roi ayant congneu sa fidélité grande,
Esprouvée cent fois, & de ceux de sa bande,
Qui tant avoit receu de grace & de faveurs
Du divin Apollon, & des Muses ses sœurs,
Qu'ils lui avoient donné, remplis de bienveillance,
De tous les ars sacrez, la parfaicte science,
Qui monstra bien alors qu'avecques ses beaux ars
Qu'il sçauroit bien s'aider de la force de Mars,
Et se met si avant au plus fort de la presse,
Combattant d'un tel cœur, & de telle allégresse,
Qu'il fut de son cheval sur la terre versé,
Qui mourut aussi-tost, extrêmement blessé.
Mais lui, ne perdant point l'esprit & le courage,
Et aussi avoit-il pour sa guide la sage
Minerve aux beaux yeux pers, qui lui presta secours,
A laquelle en son ame il avoit eu recours;
Ce qui est bien aisé à juger & congnoistre:
Car on le vit soudain agile, & bien adextre,

Tenant l'eſpée en main, deſſus les pieds dreſſé
Hardi comme un lion, furieux, courroucé,
Deſirant rencontrer deſſus ceſte campagne
Quelqu'un des principaux de ſes bandes d'Eſpagne,
Pour lui faire ſentir qu'avecques les beaux ars,
Il ſçavoit bien s'aider de la faveur de Mars.
Minerve qui jamais ne déjete en arriere
De ces chers favoris l'équitable priere,
Ayant ſoin par ſur tous de ſon cher nourriſſon,
Elle exauce auſſi-toſt auſſi ſon oraiſon,
Faiſant congnoiſtre à tous comme elle aime & embraſſe
Ceux qui ſont amateurs du troupeau de Parnaſſe,
D'ordinaire hantans le fontenier valon,
Sur tout lequel préſide & commande Apollon.
Car là vint auſſi-toſt un Eſpagnol qui penſe
Lui donner dans le corps de ſa freſniere lance,
Où eſtoit le nombril; mais voyant ceſt effort,
Il ſe tire à coſté, & fait le meſme ſort
Deſſus lui retomber, lui donnant de l'eſpée,
L'ayant dedans ſon corps juſqu'au garde trempée,
Duquel coup il mourut, entre les morts giſant
La terre d'alentour vermeille de ſon ſang,
Son ame s'enfuyant (comme prédeſtinée
A jamais en tourmens) de ſon corps indignée.
Quoi voyant le Pleſſis diſpos, prompt, & liger,
Monté ſur le cheval de ce brave eſtranger,
Et s'en reva joyeux de ſa conqueſte faite
Retrouver près du Roi bravement ſa cornette

Avecques celle-là du Prince de Conty,
De Beauvais Malligny, joint avec Thorigny,
L'un de ces deux eſtant près du Roi à main dextre,
L'autre de l'autre part devers la main ſeneſtre,
C'eſtoit à qui feroit de ces deux-là le mieux,
Imitant la vertu des faits de leurs Ayeulx,
Monſtrans par leurs efforts remplis de hardieſſe,
Quelle eſtoit de leurs cœurs généreux laproueſſe,
Thorigny monſtra bien, faiſant valoir ſon nom,
Qu'il eſtoit le vrai fils de ce grand Matignon,
Qui receut tant d'honneur par ſa grande vaillance,[1]
Qu'il fut fait Mareſchal du Royaume de France,
Et depuis Gouverneur du Pays Bourdelois,
Qu'il réduit, esbranlé, à la fin ſoubs les loix
De noſtre Souverain, par ſa grande prudence,
Se voulant révolter de ſon obéiſſance.
Mais Malligny ſur tous eſtoit avantureux,
Se monſtrant ce jour-là tellement valeureux,
Qu'il ſembloit à le voir que d'Olivier la vie
Euſt eſté de ſon corps nouvellement ſortie,
Pour entrer en celui de ce Seigneur hardi,
Tant de force & vertu il y avoit en lui,
Il n'y avoit un ſeul de ces troupes d'Eſpagne
Qui attendre l'oſaſt pour combatre en campagne,
S'enfuyant devant lui comme le paſſereau
Qui ſe voit pourſuivi de quelque faux oiſeau.
Quoi voyant ce fort Dieu, qu'on dit avoir de Trace
Son origine pris, & ſource de ſa race,

Animé grandement, envieux du bonheur
De Beauvais Malligny congnoissant sa valeur,
Commença tels propos, ( enflammé de telle ire,
Qu'il ne la pouvoit plus céler ) hautement dire,
Je t'empescherai bien, superbe Malligny,
De remporter l'honneur, que tu pense aujourd'hui,
Dessus tes compagnons, & ton cheval l'hermite
Ne te garantira de ma vive poursuite,
Ce disant contre lui tira son pistolet,
Dont il fut quelque peu offensé du boulet,
Tout au plus bas du ventre, où l'on voit la partie
Où consiste du tout l'estre de nostre vie.
  C'estoit de Malligny pour certain fait deslors,
Si le coup eust donné aussi-bien en son corps
Comme il avoit frayé; mais Minerve pour l'heure
Contre Mars irrité, de si triste avanture
Amodéra le coup, & le Dieu Tracien,
Voyant que sa valeur ne lui profitoit rien,
De despit & desdain, donne un coup de pistolle
Droit au Thessalien l'Hermite, vers l'espaulle;
Quoi sentant fut espris de la grande douleur
Qu'il receut en ses os d'une telle fureur,
Qu'il couroit par le champ, sans que la bride ou resne
Le peust aucunement retenir en la plaine,
Ruant des quatre pieds, en renversant par bas,
Autant qu'il rencontroit devant lui de soldats.
  Mais qui à la parfin ne pouvant la furie
De la mort éviter, tomba, perdant la vie,

Roide mort ſur le champ, à coſté eſtendu,
Du ſang chaut qu'il avoit de ſa plaie perdu.
Malligny deſmonté, reconquit deſſus l'heure,
Par ſa grande valeur, auſſi bonne monture,
Qu'il prit d'entre les mains d'un ſuperbe Albanois,
Lequel avoit eſté courtiſan autrefois
En la Cour Eſpagnole, où ſon apprentiſſage
Il avoit fait, ſorti nouvellement de Page;
Cela ne l'empeſcha qu'il ne ſentiſt l'effort
Du vaillant Malligny, le laiſſant roide mort
Couché deſſus le champ, ſon ame ſéparée
De ſon corps deſcendant en l'onde ſulphurée.
Vous voyez nos ſoldats au combat animez,
Et d'autre part contr'eux les Ligueurs enflammez,
Que la contention, ſœur de Mars & compagne,
Avoit là fait venir braver en la campagne,
Qui prenoit ſes déduits, & ſes plaiſans esbats,
De ſemer entr'eux tous, noiſes, cris & débats,
Eſpandant par les camps diſſentions mortelles,
Metant entre leurs gents infinies querelles,
Dont après on en vit pleurs & larmes ſortir,
Acompagnez enfin de tardif repentir,
Là maint coup fut donné d'eſpée & cimeterre,
Maints hommes & chevaux renverſez contre terre.
O combien fut alors à fraper coup de main
Eſpandu ſur la plaine, hélas de ſang humain,
Rhodes, tu en pourrois rendre bon teſmoignage,
Qui feus un des premiers ſur qui tomba l'orage

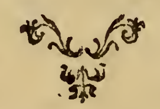
De ce cruel effort, qui portois le guidon
De l'escadron Royal, contraint à l'abandon
Le laisser (nonobstant ton généreux courage,
Blessé tant en la main, qu'en ton tendre visage)
Traîner parmi le champs, aveuglé du beau sang
Qu'on voyoit de ton corps découler jalissant,
Ne te pouvant aider ayant la main coupée
Qui tenoit le guidon d'un orbe coup d'espée,
Et ton cheval blessé, lequel sentant l'effort
Qui l'alloit tourmentant de la cruelle mort,
Monstrant jusqu'à la fin quel estoit son courage,
Furieux, escumant, & comme plein de rage,
Il te mit hors du camp extrêmement blessé.
Ce qu'ayant acompli, il tombe renversé,
T'ayant voulu tenir jusqu'au bout de sa vie,
A l'extrême besoin fidele compagnie,
T'ostant hors de la presse avant que de mourir,
Afin qu'on eust moyen lors de te secourir,
Qui quelque peu après rendit dessus la plaine,
Avecques grands souspirs de sa bouche l'haleine,
Après qu'il t'eut sauvé des impudiques mains
De ces escrouellez, barbares, inhumains.
Ainsi sauva jadis Bucéphale la vie
A ce brave guerrier, le cher fils d'Olimpie,
Qui afin qu'à jamais de la fidélité
La mémoire en feust faite à la postérité,
Et pour donner aussi aux successeurs entendre,
Le magnanime cœur de ce grand Alexandre,

Fit baſtir en l'honneur de ce brave cheval
La ville qui le nom porte de Bucéphal.
Ce fut lors que pluſieurs délaiſſerent la place
Qu'ils te virent bleſſé, tant au bras qu'en la face,
Au milieu du combat, laiſſans leur Souverain,
Redoutans du Ligueur ( eſpouvantez ) la main.



# ARGUMENT.

*PETREMOL, Intendant des Finances de Henri rallie une troupe de fuyars qui avoient ſuivi la Cornette de Rhodes. Humieres & Mouy viennent avec des troupes fraîches rejoindre le Roi, qui exhorte ſes gens, voyant la victoire incertaine. Il reconnoît Mayenne, & l'appelle au combat. Mayenne prend la fuite, fait rompre le pont qu'il avoit ſur la riviere d'Eure, & occaſionne par-là la perte de beaucoup de ceux qui le ſuivoient. Roſny démonté & bleſſé, eſt ſecouru par Dandelot. Les Ligueurs prennent la fuite. Cependant quelques-uns des leurs, le Comte d'Aiguemont à leur tête, entourent le Roi, qu'un Ange vient défendre, tandis que le pere du Comte d'Aiguemont lui apparoît, veut inutilement le détourner du combat qu'il engage avec le Roi, qui le bleſſe, & lui reproche ſa trahiſon. D'Aiguemont meurt.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE QUATORZIEME.

Le Roi ne voyant plus près de lui ſa cornete,
Eſtant fort eſtonné, adverti d'un trompete
Que Rhode eſtoit bleſſé, il envoya exprès
Le petit Petre-mol, pour la ravoir après,
Qui s'en va, courageux, marchant en la campagne,
Sans craindre les dangers de ces troupes d'Eſpagne,
Qui avoit plus en lui de force & de valeur,
Que ſon corps n'eſtoit grand tant il avoit de cœur,
Qui monſtra bien alors, outre l'expérience,
Qu'il avoit de long-temps de manier finance,
Qu'il ſçavoit bien auſſi, s'expoſant aux hazars,
S'aider quand il falloit des armes du grand Mars,
Et fait tant aſſeuré, que nonobſtant l'audace
De ces fiers ennemis, qu'il vient deſſus la place
Où le porte guidon, extrêmement bleſſé,
Avoit, n'en pouvant plus, ſa cornette laiſſé,
Qui l'a levé de terre, en ralliant les bandes
Qui eſtoient çà & là eſparſes par les landes,
Leur tenant tels propos : Or ſus mes compagnons,
Reprenons nos eſprits, je vous prie, retournons.
O Dieu, quel deshonneur, quelle vergogne & honte

Seroit à l'advenir de nous tenir en compte,
Que nous euſſions laiſſé, comme ſubjets ſans foi,
Au milieu du combat engagé noſtre Roi,
O Dieu qui eſt là-haut, deſtourne ceſte tache,
Qu'un François à ſon Roi euſt fait acte ſi laſche.
Or comme Petre-mol, gendarmes & ſoldars,
Rallioit, qui s'eſtoient en divers lieux eſpars,
Il adviſa de loin les troupes de Humiere,
Qu'il recongneut ſoudain à ſa grande baniere,
Marchans aſſeurément en bel ordre en leurs rangs,
Sans qu'un ſeul de tous feuſt eſcarté par les champs,
Ramenant avec lui la plus forte partie
Des fuyars qui avoient la cornete ſuivie,
Que Rhodes emportoit : & en ce bel arroi,
Va trouver l'eſcadron de HENRI noſtre Roi,
Encourageant ſes gents par ſon orné langage,
(Frapant ſur l'ennemi) de ne perdre courage.
Donnons donq (diſoit-il) monſtrons-nous valeureux
Nous aurons pour certain la victoire ſur eux;
Ce beau panache blanc, qui eſt deſſus ma teſte,
Sera voſtre guidon : ne craignez la tempeſte
De ces fiers Eſpagnols, marchons aſſeurément,
Portons-nous au combat aujourd'hui vaillamment;
Ne nous eſtonnons point, le grand Dieu favoriſe,
Soyez tous aſſeurez, ceſte belle entrepriſe.
Ha, ce que je vous dis, mes amis, n'eſt en vain,
Regardez à coſté, devers la droite main,
Ce gros Hurt des chevaux, qui devant nous s'avance,
Que vous voyez marcher de ſi grande aſſeurance,

Ne ſoyez eſtonnez, ce ne ſont ennemis,
Le ſecours eſt de Dieu, de nos plus chers amis.
C'eſt Humiere, Mouy, la Nouë, & Longueville,
Et autres grands Seigneurs, conduits par d'Inteville.
Le bruit auſſi-toſt fut entre tous nos ſoldars,
Qui eſtoient arrangez deſſoubs nos eſtendars,
Que ce gros eſcadron qu'on voyoit par la plaine,
C'eſtoit ce grand guerrier & vaillant Capitaine,
Longueville, & la Nouë, & prenoient leur chemin,
Pour venir droict tomber deſſus la droite main
De l'eſcadron du Roi : à ſi bonne nouvelle,
Un chacun des ſoldars s'esbahit, s'émerveille;
Car ces graves diſcours eurent tant de pouvoir,
Que les plus couars meſme euſſent peu eſmouvoir.
Et tout ainſi qu'on voit le veneur qui prochaſſe
Le ſanglier eſchauffé, ou quelque beſte laſſe,
Ses dogues & matins, on les voit eſmouvoir
Par mots incitatifs à faire leur devoir,
Combien qu'ils ſont aſſez eſmeus en leur courage
D'eux-meſmes à prochaſſer le cerf, ou porq ſauvage.
Ainſi fait noſtre Roi, combien qu'il ſçait ſes gents
Eſtre à ce faire aſſez d'eux-meſmes diligens,
Les enflamme, & leur met le cœur dedans le ventre,
Et qui tout le premier courageuſement entre,
Leur monſtrant le chemin dedans le bataillon.
Tout ainſi que l'on voit le liger tourbillon,
Ou comme la tempeſte horrible & violente,
Qui bien ſouvent en mer améne la tourmente,
Paſſant tout au milieu de tous leurs eſtrangers,

Sans craindre les périls, les hazars, les dangers,
S'enquerant où eſtoit ce brave Duc du Mayne,
Qu'il ne ſe préſentoit au combat ſur la plaine.
Le combat au premier fut ſi fort hazardeux,
Qu'on ne pouvoit juger lequel ſeroit d'eux deux,
Des Royaux & Ligueurs, qui raportroient la gloire
Et l'honneur ce jour-là de ſi belle victoire,
Chacun d'eux ſe monſtrant courageux & hardi,
A tant que le ſoleil fut droict ſur le midi,
Lors que le laboureur revenant de charrue,
Ramené renverſé le coultre par la rue;
Car en ce meſme inſtant les vrais François Royaux
Firent prendre la fuite aux Ligueurs deſloyaux.
Et lors de Jupiter le fort de la balance,
Sans diſputé, tomba ſur ce grand Roi de France;
Depuis ceſte heure-là eurent toujours du pis
A l'encontre du Roi ces Ligueurs ennemis,
Fuyans tant qu'ils pouvoient à brides avalées
Par les champs, par les bois, par monts & par vallées.
Or noſtre Roi faict tant qu'il deſcouvre à la fin
Le quanton où eſtoit ce ſuperbe Lorrain,
Et lequel auſſi toſt, lui ſeulet de ſa bande,
Pour le ſuivre au grand pas, ſe détraque & desbande;
Paſſant tout au travers d'infinitez de corps,
Qui ſur la plaine eſtoient eſtendus demi-mors;
Et l'ayant apperçu, lui tint un tel langage:
Le Mayne, me voici, tourne vers moi viſage,
Il faut que nous vuidions le débat aujourd'hui
Qui eſt entre nous deux, ſi tu es ſi hardi,

Et faut que toi ou moi renversé contre terre
Nous mettions aujourd'hui la fin à ceste guerre.
Quoi oyant le Lorrain, une tremblante peur
Lui vint incontinent saisir son triste cœur,
Et craignant la fureur & la vive poursuite
De ce Roi magnanime, efroyé, prit la fuite,
Et s'en va tant qu'il peut, extrêmement marri,
Pour le fleuve passer qui coule par Ivry,
Où estant arrivé, en ceste affaire sage,
Craignant d'estre suivi, obstacle le passage,
Faisant rompre le pont, en mettant au travers
Charettes, & chevaux, demi-morts à l'envers,
Dont plusieurs de ses gens demourerent sur l'heure
Contraints de se geter en la riviere d'Heure,
A la miséricorde, avecques leurs chevaux,
Des Tritons furieux, & de leurs vertes eaux;
Et lui tout esperdu, s'enfuit de grand vistesse
Vers la ville de Manthe, où estoit son adresse.
Vous voyez là floter roides morts estendus
Ceux qui avoient esté noyez en l'eau perdus,
Et principalement des troupes d'Alemagne
Qui avoient (mais trop tard) délaissé la campagne,
Ayant pour sépulture & superbes tombeaux,
Submergez du torrent, les grands poissons des eaux:
Là vindrent à ce bruit les moiteuses Nayades
Qui sur le bord faisoient infinies gambades
Avecques leurs Tritons, qui sont fort estonnez
De voir tant de corps morts dedans l'Heure noyez,
Et le vont rapporter à la Fée Hydromonde,

Qui pour l'heure peignoit ſa chevelure blonde,
Laquelle avoit pouvoir deſſus toutes les eaux
De la riviere d'Heure, & de ſes clairs ruiſſeaux,
Fille du grand Neptun, & qui pour ſon partage
Lui avoit fait préſent d'un ſi bel héritage,
Et laiſſa ſon Palais (esbahie en ſon cœur,
D'où pouvoit procéder ce déſaſtre & malheur)
S'en va deſſus le bord de l'Heure déſolée,
Sans coiffe, ou attiffet, plorante, eſchevelée,
Qui de pitié faiſoit d'eſpouventables cris,
Getant de grands ſanglots, troublée en ſes eſpris.
Ha, d'où vient tout ceci, mon cher pere Neptune?
Hé quel peuple de fer mon Royaume importune?
C'eſt ce tortu Vulcan qui a ſi dextrement
Donné au fort acier, & au fer maniment,
Lequel s'il faiſoit bien feroit cas d'avanture;
Car jamais on ne vit un boiteux de nature
S'apliquer à bien faire, amateur de diſcors,
Ennemi conjuré de bons & ſaints accors.
Ligueurs, ſortez d'ici, retournez à grand erre
Renſanglanter (maudits) voſtre mere la terre;
Laiſſez-moi vivre en paix, ſans noiſes & desbats,
En mon petit Royaume, en prenant mes esbats
Avecques mes Tritons ſur ce plaiſant rivage,
Où nous ſommes ſouvent des ſaules à l'ombrage,
Nous entre careſſans: après qu'ell' eut ce dit,
Se gete dedans l'eau faiſant merveilleux bruit,
Marrie, extrêmement faſchée & deſpitée,
De voir ainſi ſon eau trouble & enſanglantée,

S'en allant retrouver aux lieux les plus profonds
De sa christalline eau ses bien-aimez Tritons.
Pendant que nostre Roi poursuivoit par la plaine
S'enfuyant au grand pas leur grand guerrier du Mayne,
L'aisné de la maison de Rosny, plein de cœur,
Voulant faire paroistre entre tous sa valeur,
Va Sigongne attaquer, qui portoit la cornette
De ce Prince Lorrain, dessus lequel se jete;
Et voyant qu'il n'estoit secondé, assez fort
De pouvoir résister au furieux effort
Du courageux Rosny, redoutant que sa vie
Ne feust par la fureur de Bellonne ravie,
Se rend son prisonnier, lui tendant ses deux bras,
Lui ayant présenté son riche coustelas.
Or durant ce discours, Rosny voit en la plaine
Marcher un escadron de troupes de Lorraine
Et de leurs Espagnols, venans de toutes pars
Se rallier en un, de divers lieux espars
Que naguere ils estoient, le blessent en la face,
Son cheval renversé, & tué sur la place.
Mais Dieu qui est là-haut, & qui des siens a soin,
Ne voulant délaisser Rosny à son besoin,
Qui n'attendoit rien moins que la Parque cruelle
Lui vint darder le coup de sa darde mortelle,
Le préserva pour lors, en prolongeant ses jours,
D'Andelot arrivant, qui lui donna secours,
Faisant à ces marans, Escrouellez d'Espagne,
Gaigner, espouvantez, derechef la campagne;
Et Rosny aussi-tost à cheval s'est monté,

Comme il avoit esté nagueres démonté,
Qui foible se sentant, du combat se retire,
Pour ses plaies panser cherchant quelque bon myrhe.
Le Roi ayant perdu de veue le Lorrain,
Retourne vers les siens devers la droite main,
Qui tenoit Durandal espée bien tranchante,
Qui du sang ennemi estoit toute sanglante,
Qui avec son cheval superbe & orgueilleux,
Sur tous les siens faisoit faicts d'armes merveilleux.
Les soldars advertis de la fuite soudaine
De leur Chef principal, & de ceux de Lorraine,
On les voyoit fuir, d'eux-mesmes espouvantez,
Comme les perdriaux, çà & là escartez,
Et principalement l'Espagnol se desbande,
Fuyant tant qu'il pouvoit, espeuré, par le lande,
Que nos gents meurtrissoient; vous n'entendiez en l'air,
Que complainctes & cris, & la boue voler,
Que les chevaux marchans enlevoient de la plaine.
Cependant nostre Roi, comme grand Capitaine,
Crioit après ses gens de ne point se lasser,
Mais tous dessus le champ les faire renverser.
Quelle pitié de voir par ces plaines champestres
Tant de chevaux courir, abandonnez leurs maistres,
Sans estre de parens ou d'amis enterrez
Sur la terre couchez, prests d'estre dévorez
Par les loups & mastins, & les corbeaux infames,
Sans espoir de revoir jamais leurs pauvres femmes.
Et tout ainsi qu'on voit advenir bien souvent

Le fouldre & feu du Ciel, qui ſont pouſſez du vent,
Se prendre au bois plus ſec de la foreſt ramée,
Laquelle auſſi-toſt eſt par-tout preſque allumée,
Dont ſont les arbres haux de la terre arrachez,
Et tout incontinent, bruſlez & deſpechez :
De meſme ces Ligueurs eſtans par la conduite
Du Monarque François mis en route & en fuite,
On les voyoit tomber à monceaux à l'envers,
Leurs ſuperbes habits de leur noir ſang couvers,
Qui leur eſtoit autant à voir eſpouventable
Que le grand Thracien eſt ſur tous redoutable,
Tantoſt çà, tantoſt là, tournant pour adviſer
Comment il les pourroit les défaire & brizer.
 Henri donc ayant mis en deſroute & en fuite
Le rebelle Lorrain & tous ceux de ſa ſuite,
Cuidant s'en revenir pour rallier ſes gents
Qui eſtoient eſcartez, combatans par les champs,
Ayant tant ſeulement quinze hommes de ſa troupe,
Il apperceut au bas d'une petite croupe
Trois braves eſtendars de Flamans & Walons,
Qui venoient droit à lui, entre les bataillons
Du Suiſſe ennemi, qui de grande furie
Vindrent pour attaquer noſtre cavalerie.
 Quoi voyant, adviſé, advertit tous ſes gents
De ſe tenir ſerrez (ſans partir de leurs rangs)
Derriere des pommiers, que leurs flamandes lances
Ne leur puiſſent, paſſant, faire quelques nuiſances.
 Après qu'il eut ce fait, il vit venir d'amont

Superbement monté le Comte d'Aiguemont,
Armé de teſte en pied, d'une grand' aſſeurance,
A voir ſur ſon cheval ſa fiere contenance,
Qui monſtroit à ſon port, & maintien orgueilleux,
Eſtre quelque mortel de nos terreſtres dieux,
Qui entre de fureur dans la cavalerie
Du bataillon du Roi, comme en la bergerie
Le vieil loup qui deſcend de la foreſt de Blois,
Ne craignant des maſtins les furieux abois;
Mais le Paſteur venu, qui entend la cririe
De ces chiens & maſtins, non loin de la prairie,
Vient avec ſes amis, qui de grands coups frapans,
Font gaigner à la fin à ce vieil loup les champs.
Tel eſtoit Aiguemont, qui de toute ſa force
A les noſtres verſer de ſa lance s'efforce;
Mais venu noſtre Roi, on vit ſoudain ſon ſang
(Demi-mort ſur la terre eſtendu) jaliſſant,
Qui couroit, çà & là, aux bandes plus eſpeſſes,
Faiſant ſur l'ennemi incroyables proueſſes,
Frapant à toute reſte, à tors & à travers,
Tant de grands coups d'eſtoc que de tranchans revers,
Tant eſtoit enflammé, avec ſa compagnie,
HENRI, noſtre grand Roi, ſur la troupe ennemie.
O quel plaiſir de voir ce bon cheval Bayard
Marcher deſſus les morts, furieux & gaillard,
Qui rue, qui hanniſt, & qui de ſes pieds verſe
Autant d'ennemi morts qu'il trouve, à la renverſe,
Et de voir noſtre Roi par la plaine marchant,

Tenant dedans sa main Durandal bien tranchant,
Poursuivant l'ennemi au bas de la vallée,
Se mettant au plus fort de toute la meslée,
Où il fut attaqué d'estrangers infinis,
Qui ne furent long-temps sans en estre punis,
Qui de tout leur pouvoir, leurs forces & puissances,
Taschoient à le verser avec leurs longues lances,
L'investissant autour, comme troupes de loups,
Escartez dans le bois, cachez dedans les houx,
Qui fins & cauteleux, surprennent au passage
Le Pasteur ramenant ses moutons de l'herbage,
Cherchant les beaux chemins, de peur que les buissons
Ne gastent, retournans, leurs espesses toisons;
Ha qui tressaillissant entrevoit ceste bande
De ces loups éfroyans, entrer dedans la lande
Pour ravir ses moutons; mais lui, fort diligent,
Tant qu'il peut ses brebis & ses aigneaux défend,
Et tache à destourner, ne manquant de courage,
De ces loups affamez la furieuse rage,
Frapant de sa houlette, & à coups de bastons,
Qu'ils n'enlevent, subtils, ses brebis & moutons.
Tel estoit en ce jour ce noble Roi de France
Contre ces Espagnols, se mettant en défense,
Qui se trouve à la fin de long travail lassé,
Entre tant, lui seulet, tellement oppressé,
Ha qu'il ne pouvoit plus presque avoir son haleine,
D'extrême soif pressé, qu'avecques grande peine.
Toi, Muse, qui sçais tout, je te prie dis-moi

Qui de tant d'ennemis délivra noſtre Roi.
Ce fut ce Prince & chef de l'ordre des Archanges
Qui le contregarda des nations eſtranges,
Ce grand guerrier Michel, qui conduiſoit ſa main,
Envoyé tout exprès du grand Dieu Souverain,
Qui lui avoit baillé ce jour la ſainte garde
Du Monarque Gaulois : ( ô ſacré ſauvegarde )
Qui accomplit ſi bien le ſaint commandement
De Dieu, qu'il n'y faillit d'un ſeul point ſeulement.
Il avoit un habit de fin lin à ouvrage,
Surpaſſant en blancheur la montagniere naige,
En perfection beau, un œil eſtincelant,
Le maintien gratieux, le viſage riant,
Qui d'autant qu'il eſtoit à HENRI favorable,
D'autant à l'Eſpagnol eſtoit eſpouventable,
Qui eſtoit richement ſous ſa cazaque armé
D'un harnois bon & fort de toutes parts ſemé
D'eſtoiles de fin or, qui eſtoient reluiſantes
Comme celles qui ſont au firmament brillantes.
C'eſt lui qui repouſſoit de ſon glaive tranchant,
Duquel il déchaſſa autrefois ce meſchant
Lucifer aux enfers, la furie barbare
De l'Eſpagnol cruel, orgueilleux & avare ;
Car d'autant qu'il penſoit, enflammé de courroux,
Pour tuer noſtre Roi, geter ſur lui de coups,
Ceſt Ange autant de fois regetoit en arriere
Les coups qu'il prévoyoit de la troupe guerriere,
Leur faiſant reſſentir de ſa main & bras fort,

Sans qu'il feust recongneu, son merveilleux effort,
Contraint à la parfin, par la vive poursuite
De l'Hercule Gaulois, se mettre eux-mesmes en fuite.
Ce ne fut toutesfois onques en leur pouvoir,
De ce beau jouvenceau envoyé du Ciel voir;
Et aussi que de voir d'un Ange la présence,
C'est un des plus grands biens, & digne récompense
Que l'on pourroit avoir : à celui seul est deu
Que le grand Dieu d'en-haut a choisi & esleu,
Qui parfaict & entier, & net de conscience,
Remet du tout en lui sa dévote espérance.
O trois & quatre fois, ô Prince valeureux
Par sus tous Rois vivans, & Monarques heureux,
Roi bien-aimé de Dieu, le Ciel, la Terre & l'onde,
Combattent pour ton nom, brief tout l'univers monde!
Or en ce mesme instant qu'estoit de toutes parts
Investi nostre Roi, de gendarmes soldarts,
De Walons & Flamans, se présente l'image
Du pere d'Aiguemont; mais non tel le visage,
Que quand il attaqua près la Fere nos gents,
(Surpris au despourveu) le jour de sainct Laurens,
Ou entre autres François y délaissa la vie,
(Sa personne n'estant de ses troupes suivie)
Le Prince d'Anguien, ce Prince valeureux,
Ensuivant la vertu de ses braves Ayeux,
Mais tel que quand il fut mené droict au supplice,
Condamné à la mort par la haute justice
De l'Espagnol cruel, qu'il fut décapité,

De toutes parts de ſon ſang ſon corps enſanglanté,
Eſpouvantable à voir, qui lui tint tel langage:
Quel erreur t'a conduit! Quelle fureur & rage?
Quoi donques tu ſouſtiens ceux qui ont mis à tort
Ton pere injuſtement (ô meſchant) à la mort;
Si tant peu tu avois de cœur & de prudence,
Elle t'eſmouveroit à chercher la vengeance
De ton pere meurtri; qu'avoit-il mérité
Pour à la mort avoir eſté exécuté
Par les mains des bourreaux, ſinon que d'avanture
D'avoir au monde mis ſi fauſſe créature.

Ha! telle cruauté les lions furieux,
D'ordinaire hantans les plus horribles lieux,
Ne voudroient perpétrer: ô ſur tous miſérables,
Je ne te requerrai que la mort lamentable
De moi, ton géniteur, ſoit vengée par toi,
Que je vois ſe bander contre un ſi brave Roi,
Mais bien pour t'annoncer certainement & dire
Que je t'ai dédié juſtement, en mon ire,
Aux eſprits ſtigieux, & jà t'attent au port
Le rechigné Charon pour te paſſer au bord
Du bruſlant Phlegeton, auſſi-toſt que ta vie
Par la fiere Atropos aura eſté ravie.

Après qu'il eut ce dit avecques un grand bruit,
Gémiſſant par les airs de lui s'eſvanouit,
Et lui déſeſpéré d'une grande furie,
Avant que de mourir propoſe oſter la vie
A ce grand Roi guerrier, & de faict de ce pas

S'adreſſe contre lui, qui ne s'en doutoit pas,
A d'autres attentif, qui de ſa forte lance
S'aheurta contre lui de toute ſa puiſſance,
Lequel coup toutesfois en rien ne l'offenſa;
Car eſtant deſtourné, à coſtiere paſſa.
Quoi ne pouvant ſouffrir ce Prince debonnaire
Tels ou ſemblables mots, lui diſt en grand colere:
Tu dégénere bien te diſant eſtre enfant
Du Comte d'Aiguemont, jadis ſi triomphant.
Hé n'as tu pas de honte, ô race de vipere,
Te diſant eſtre iſſu d'un ſi excellent pere?
Que maintenant tu ſois le chef & conducteur
De l'Eſpagnol, qui eſt le principal autheur
De la mort de ton pere? & de faire la guerre
A ſon plus grand ami juſques dedans ſa terre?
Qui eſt directement contre droict & raiſon;
Mais tu ſeras puni de telle trahiſon!
Les cendres, les manes de ton valeureux pere,
Vont contre toi crians, & de ta bonne mere,
Se repentans en eux d'avoir ſur terre mis,
Pendant qu'ils ont veſcu, un ſi mal-heureux filz,
Et voudroient, quand tu fuz mis ſur la terrre au monde,
Que tu euſſes eſté noyé au fond de l'onde.
Mais tiens toi aſſeuré que de ton pere mort
Je vengerai ſur toi l'ombre, de mon bras fort,
Ou bien ayant de moi obtenu la victoire,
Tu t'en retourneras plein d'honneur & de gloire,

( Après que m'auras mis de mon cheval à bas )
Triompher vers les tiens de l'heur de mon treſpas.
Achevez ces propos, d'un grand revers d'eſpée
Sa cuiſſe juſqu'aux os de ce coup a coupée,
Qui de la grand douleur qu'il ſentit, tombe à bas,
Comme tout eſperdu, ſe rompant un des bras,
Et redoublant ſon coup, l'atrapa au viſage;
Ce faiſant, fut vengé ſur le champ de l'outrage
Que faict il lui avoit: Et où eſt ta valeur,
Aiguemont maintenant (diſoit-il) où ton cœur?
Et où eſt maintenant ta fiere contenance,
Où tes propos hautains pleins du vent de jactance,
Et où tes beaux diſcours, ô Comte d'Aiguemont!
Qui Hercule paſſois, & le fier Rodomont,
Te voila maintenant eſtendu ſur la place;
Que veux-tu, Aiguemont, dis-moi, que je te faſſe?
J'ai tort, je le confeſſe, ô magnanime Roi,
Si téméraircment de m'eſtre pris à toi;
Je ne te requerrai, me faiſant courtoiſie,
Que le peu de mes jours qui reſtent de ma vie
Tu veuilles prolonger, mais bien, SIRE, ſi-toſt
Que mon eſprit ſera ſéparé de mes os,
Que tu me faſſe tant de faveur & de grace,
Pardonnant ma folie, & ma ſuperbe audace,
Que tu renvoye aux miens (deſconfortez) mon corps
Pour l'enſepulturer, choiſi entre les morts,
Et que le vil corbeau, en ayant pris paſture,
Ne lui ſerve ſon ventre enfin de ſépulture.

Auquel ce Roi benin respondit ces propos :
Je ne veux, Aiguemont, toi mort troubler tes os ;
Tout ce que m'as requis plein de miséricorde,
Devoir d'un bon Chrestien, de bon cœur te l'accorde.
Après qu'il eut ce dit, un doux sommeil surpris
Le Comte d'Aiguemont, qui ravit ses esprits,
Lequel fut aussi-tost despouillé de ses armes
Qu'il eut rendu l'esprit, par noz François gendarmes.



# ARGUMENT.

*Le Comte de Saint Pol combat à côté de Henri, le Prince de Parme. Eloges, combats, vaillance de Danjeau, la Frette, du Lude, Chiquot, Chemerault, le Vicomte d'Aubeterre, Lyencourt, Sourdis, Foullebon, Pluvinel, Rive, Roche, Roquelore, Myoſant, Fargis, la Tremouille, Montlouet, Beaulieu, d'O, qui ſe ſignalent dans l'armée du Roi. Dans celle de la Ligue, le Chevalier d'Aumale, Nemours, Roſne, & Baſſompiere, prennent la fuite vers Chartres, & abandonnent les leurs à la merci de l'armée Royale.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE QUINZIEME.

APRES donc qu'Aiguemont, par la force & vertu
De l'Hercule Gaulois, eut esté abbatu,
Beaucoup plus que devant redoubla la meslée,
Qui fut par ces Walons Flamans renouvellée,
De voir leur conducteur sur le champ estendu,
Jà tout nud désarmé, son sang vermeil perdu,
Faisant de si haux cris & piteuses complaintes,
De larmes & de cris diversement conjoinctes,
D'extrême ire enflammez, qu'ils n'avoient rien au cœur
Que venger ( sur HENRI) la mort de leur Seigneur,
De faict vindrent charger d'infinis coups de lances
Ce magnanime Roi de toutes leurs puissances.
Mais tout ainsi qu'on voit le veneur prompt & fort
Qui veut envelopper le sanglier en son fort
De toiles & mastins, ce vieil sanglier s'efforce,
Se voyant pris aux rets, tant qu'il peut de sa force
A rompre les filets de ses puissantes dents,
Se sentant détenu estre captif dedans,
Qui fait tant qu'il sort hors, & que de sa dent blanche
Autant qu'il en rencontre, autant il en destranche.
Ainsi faict nostre Roi, mettant devant ses yeux
Le péril, le danger, où ces Flamans ligueux

L'avoient combattant mis, qui se fait faire place,
Tuant & renversant de sa grand coutelace,
Autant qu'il rencontroit d'Espagnols & Walons,
Entrant au milieu d'eux rompant leurs bataillons.
Le Comte de Sainct-Paul, cadet de Longueville,
Ne s'esloingnoit du Roi, mais adextre & agille,
Vous le voyez marcher furieux à grands pas,
Au plus fort du combat, renversant contre bas
Autant qu'il rencontroit d'ennemis sur la plaine
Soustenant le parti conjuré de Lorraine,
Je vous ferai sentir, cruelz & inhumains,
Hé! combien de Sainct Paul pesent les fortes mains,
Disoit-il courroucé, & puis de-là s'avance
Contre un qui veut tirer contre lui coup de lance.
Mais prévoyant ce coup, de son bon coustelas
Il coupa ceste lance & met son homme bas,
Le faisant culbuter de son cheval arriere,
Tombant esvanoui sur l'arene ligere,
Dont l'on vit aussi-tost le champ naguere vert
De toutes parts du sang des ennemis couvert,
Ayant dedans le corps sa forte & bonne espée
Du superbe ennemi jusqu'aux gardes trempée,
Dont tout incontinent un doux sommeil le pris
Qui lui ravit du corps tous ses vitaux espris.
Il estoit retenu par le Prince de Parme,
De tous les Espagnols le plus brave gendarme,
Et qui sçavoit le mieux la masse manier,
Et aussi estoit-il toujours aux coups premier,
Sur ces membres dispos, terrible à voir en face,

Qui eſtoit deſcendu de la Royale race
Du Prince Chiquito, ſur lequel le pays
Du Royaume Moreſque à la parfin fut pris
Par ce grand Roi Fermund (les Seigneurs & les Princes
Se faiſans guerre entr'eux de toutes leurs Provinces);
Car voyant le diſcord & la diviſion
D'entre ceux du pays ne pert l'occaſion!
  Mais ainſi qu'un lion qui deſcend de furie
Du ſommet du haut mont, en la baſſe prairie,
Pour ſa vie chercher; il trouve quelques loups
Au fort de la foreſt cachez dedans les houx,
Qui ſe battent l'un l'autre à qui aura la proie;
Quoi voyant le lion, ſon cœur faillist de joie,
Qui vient deſſus les loups querelleux ſe jetter,
Auſquelz il fait le faon ou la biche quiter.
  Ainſi fiſt lors Fernand, qui voyant les querelles
Des Mores Grenadois acharnez, immortelles,
Entre dans leurs pays mettant deſſous ſes loix
Le Royaume & le Roi du pays Grenadois,
Envoyant Chiquito (attendant que ſa vie
Lui euſt, par le deſtin, du corps eſté ravie
Pour ſon dernier logis), en un plaiſant Chaſteau
Alpuxaire appellé, qui eſtoit le plus beau
Du pays Grenadin, diſtant d'une journée
De ſon riche Alhambra : ô heure infortunée
Pour toi, Roi Chiquito! ô Dieu! quelle douleur
De voir un ſi grand Roi réduit en tel malheur.
  Il eut pluſieurs enfans, & entre autres le pere
D'Albumazar Hally, pendant ceſte miſere,

Qui fut en ſon vivant le plus grand cavalier
Du Royaume Moreſque, homme juſte & entier,
Qui délaiſſant la loi de Mahom l'infidele
Après ſon pere mort, s'eſtoit rendu fidele,
Et le grand Roi Fernand l'avoit en amour pris,
Entre tous Grenadois du Royaume conquis.
Or voilà d'où eſtoit ce brave Capitaine
Que le Comte Sainct Paul renverſa ſur la plaine
Du champ de Sainct André, par ſur tout eſtimé
Pour les grandes vertus dont il eſtoit doué.
Voyans ces Eſpagnols giſans ſur la campagne
Albummazard, un Chef des principaux d'Eſpagne,
Se ruent ſur Sainct Paul, qui fort bien ſe deffend;
Mais il n'euſt peu enfin réſiſter contre tant,
Et de bon-heur d'Anjeau, qui eſtoit d'Angleterre
Nouvellement venu, ayant laiſſé ſa terre
Pour la Religion, là vint à coups perduz
Qui ſe rue ſur eux, les jettans eſtendus
Roides morts ſur le champ: là vint auſſi la Frette,
Qui faiſoit bravement à ces Eſpagnols teſte,
Du Lude ſecondé, qui fut en ce conflict,
Pendant que l'ennemi par la plaine il pourſuit,
Bleſſé au bas du pied, d'un grand coup de piſtolle,
Après lequel donné, ſon ennemi s'envolle
Auſſi ligérement qu'on voit l'eſmérillon,
Qui tient dedans ſon bec le petit oiſillon;
Contre lequel il fiſt une telle pourſuite,
Que rien ne lui ſervit ſa diligente fuite,
En lui faiſant payer deſſus le champ le tort

Qu'il avoit faict au Lude, en le mettant à mort,
Lui passant au travers du corps sa claire espée,
Qui de son sang estoit toute teincte & trempée,
Le laissant estendu sur la terre à l'envers,
Qui faisoit en mourant plaintes & cris divers.
Vous aviez-là Chiquot qui n'espargnoit personne;
Mais tout ainsi qu'on voit la cruelle lionne,
Poursuivant le veneur, par tartres & coustaux,
Lui ayant finement surpris ses lionneaux,
Pendant que par le bois elle estoit à la queste,
Taschant à rencontrer quelque farouche beste
Pour nourrir ses petits; mais estant de retour,
Elle ne trouve plus ses petits, son amour.
Tantost çà, tantost là, court dedans le bocage,
Plustost est au milieu, & plustost au rivage,
Et pleine de douleur, va hurlant par le bois,
Faisant infiniz cris de sa piteuse voix:
Et n'ayant peu trouver, après si longue chasse,
Le veneur qui a pris ses petits à la trace,
Plus que par ci-devant sentant saisi son cœur
De n'avoir peu trouver, jà parti le veneur,
Se remet dans le bois, & pour passer sa rage,
Desire rencontrer quelque beste sauvage,
Sur laquelle elle peut descharger son mal-heur,
Pour adoucir le mal de sa grande douleur.
Ainsi estoit Chiquot, qui rien plus ne desire
Pour passer son ennui, sa colere, & son ire,
Que trouver devant lui quelque fort estranger,
Contre lequel il peust son ire descharger,

Et de faict va donner sur ces troupes d'Espagne,
Comme un loup enragé, qui blesse en la campagne
Autant de bœufs qu'il trouve, estans sur les beaux prez
Venu le renouveau de mill' fleurs diaprez.
 Entre autres en trouve un qui par sa fiere audace
Pense au hardi Chiquot faire quiter la place,
Monté à l'avantage, à la superbe armé,
S'adressant contre lui, qui d'un cœur animé
Faict courir son cheval de toute sa puissance,
Lui tirant vivement un coup de sa grand lance.
 Mais Chiquot prévoyant ce coup, bien advisé,
Le destourne soudain, & l'eust bien offensé,
S'il ne l'eust destourné, qui de toute sa force,
Tenant dedans sa main son coustelas, s'efforce
De tuer l'ennemi, à quoi ne faillit pas,
Le faisant culbuter de son cheval à bas.
Et redoublant son coup sa belle & claire espée
Il a dans le gozier de ce brave trempée,
Qui, raillant, dit ces mots : Va-t-en messere sot,
Rapporter aux enfers la valeur de Chiquot;
Il n'y a cavalier en toute la Castille,
Sans en excepter un, tant soit preux & habile,
Qui l'osast attaquer, qu'il ne s'en repentis,
En maudissant le jour de s'estre à Chiquot pris.
 Ayant ainsi parlé, il entre de bravade
Sur un auquel il donne une telle estocade,
Qu'il le verse par bas, son cheval s'enfuyant
Tant qu'il peut, effroyé, sans maistre par le champ.
 Quoi ayant apperceu du sommet d'une croupe

Qui n'estoit loin de-là une orgueilleuse troupe
De ces fiers Espagnols, renversent son cheval,
Languissant, estendu, dessus le moiteux val,
Chiquot au bras blessé, & lequel à grand peine,
Tant il se sent blessé, peut prendre son haleine.
  Là vint un Espagnol qui cuidoit désarmer
Chiquot de son harnois, pour après s'en armer;
Mais lui bien asseuré, recongnoissant l'envie
Que l'ennemi avoit de lui oster la vie,
Il desgaigna sa dague, & de tout son effort
L'en frappe droict au cœur, duquel coup tomba mort.
  Chemerault ayant veu, combatant, la destresse,
Du courageux Chiquot, d'une grande vistesse,
Accorut devers lui, pour lui donner secours
Qui vint fort à propos; car c'estoit de ses jours
Pour l'heure sans lui faict, en cent endroicts ses armes
Rompues par les pieds des chevaux & gendarmes,
Et faict tant à la fin ce hardi Chemerault,
Qu'il s'aproche de lui ( Chiquot) criant tout haut:
  Or sus, Chiquot, or sus, leve-toi, prends courage:
Ce disant, Chemerault faict tant qu'il le desgage
Des mains des ennemis, donnant en sa fureur
Sur un des plus vaillans, le frapant droict au cœur,
Sa lance ne le peut, ni sa forte cuirasse
Garder qu'il ne rendist l'ame dessus la place,
Tombant dessus le champ de Diego le corps,
Quelque peu respirant encore, entre les morts,
Son cheval s'enfuyant, sans renes & sans bride,
Hannissant esgaré, sans conduite & sans guide.

O

Qui fut grandement plaint, le voyant abbatu
Au milieu des chevaux, pour la grande vertu
Dont il estoit doué, la source & origine
De ses majeurs estoient des vieux Ducs de Médine,
Ainsi qu'il se vantoit. Or Chiquot desmonté,
Court après ce cheval sur lequel s'est monté,
L'ayant habilement, par sa grande vistesse,
Arresté, démonstrant de son corps l'allégresse.
Et puis de-là s'en va joyeux, se piaffant,
Se retirer blessé, pour estancher son sang,
Délaissant Chemerault combattant en la plaine,
En danger sans Enoch du faul-bourg de Vienne
Qui le vint desgager, son coustelas en main
Ensanglanté du sang d'un superbe Lorrain
Qu'il choisit entre tous, estans en la bataille,
Vivant porte-guidon du Chevalier d'Aumalle,
Qui firent tous si bien, par la grace de Dieu,
Que l'Espagnol, contraint, abandonna le lieu,
Courant tant qu'il pouvoit, sans prendre son haleine,
Vers Ivry, où estoit passé le Duc du Mayne,
Et puis de-là s'en vont resjouis en leurs cœurs
De leurs fiers ennemis d'avoir esté vainqueurs
Vers l'escadron du Roi, le trouvant à la suite,
Qui de ses ennemis faisoit grande poursuite,
Le Capitaine Enoch de toutes parts cherchant
S'il trouveroit Beaulieu quelque part dans le champ,
Qu'il avoit délaissé en poursuivant la route
Du Chevalier d'Aumale, estant lors en desroute,
Et le trouve à la fin marchant en bel arroi,

Faiſant merveilleux faicts combattant près du Roi.
Non loin de là eſtoit le Vicomte Aubeterre,
Semblable au Tracien, renverſant contre terre
Autant qu'il rencontroit dedans les bataillons,
Soient d'Eſpagnols, Lorrains, Hollandois ou Wallons,
Et monſtra bien alors, par ſa grande proueſſe,
Qu'il ne dégénéroit de l'antique nobleſſe
De ſes guerriers ayeux, & voyans ces Flamans
Le meurtre qu'il faiſoit, tant d'eux que d'Allemans,
Se jettent deſſus lui de toutes leurs puiſſances,
Tirans à ſon cheval infiniz coups de lances;
Et ſentant ſon cheval extrêmement bleſſé,
Qui eſtoit deſſus lui en tombant renverſé,
Il ſe leve ſoudain, & d'un hardi courage,
De ſe voir deſmonté, propoſe ceſt outrage
Venger ſur l'ennemi; mais il s'en va fuyant,
Non autrement qu'on voit les brebis par le champ,
Qui voient ſur le ſoir, jà refaites & pleines,
Les grands loups affamez deſſus les vertes plaines.
Et ſans craindre danger, ou périlleux hazart,
S'en va droict attaquer un ſuperbe ſoldart,
Qui eſtoit plus puiſſant que les trois plus forts hommes
Qu'on euſt peu trouver lors en la terre où nous ſommes,
Lui ſacquant bravement le ſuperbe eſtendart
De ces fiers Eſpagnols, après que ce ſoldart
Auroit eſté tué, lui ayant ſon eſpée,
Paſſant outre ſon corps, en ſon ſang noir trempée,
Le laiſſant ſur la plaine eſtendu languiſſant,
L'eſprit avec le ſang de ſon corps vomiſſant.

Il eſtoit Aphricain de la ville de Thune,
Qui avoit demouré long-temps à Pampelune,
Banni de pere & mere, & de ſes chers amis,
N'oſant s'en retourner en ſon natal pays,
Ayant aſſaſſiné de force & violence
Un Seigneur du pays, pour avoir jouiſſance
De la mere & la fille, & s'en eſtoit fui,
Voyant que des parens il eſtoit pourſuivi,
Ayant paſſé la mer, traverſant les montagnes,
Pour ſe venir cacher aux dernieres Eſpagnes,
Qui ne pouvoit durer en quelque place & lieu,
Qu'il ne fiſt toujours mal, contempteur du grand Dieu,
Auſſi ſe vantoit-il, en ſa folie extrême,
Qu'il eſtoit deſcendu du géant Polypheme,
Qui commandoit jadis par ſus tous les géants
Qui les haux mons eſtoient de Sicille habitans,
Mais qui eut à la fin, par la cautelle & ruze
Du filz du vieil Laerte une fin malheureuſe,
Ulyſſe le laiſſant avecques ſes troupeaux,
S'enfuyant tant qu'il peut retrouver ſes vaiſſeaux.
Vous aviez d'autre part devers la main ſeneſtre
L'Eſcuyer Lyencour, habile & bien adextre,
Sourdis, & Foullebon, qui ſoutindrent le faix
Preſque tous les premiers qui firent de beaux faicts
Sur ces fiers Eſpagnols, eſtans toujours d'eux proche
Ces gentils Eſcuyers, Pluvinel, Rive & Roche,
Qui alloient devant eux ces Eſpagnols chaſſans
Comme les lévriers font les lievres par les champs:
Heureux celui, heureux qui en telle furie,

Tant soit-il asseuré, peut garantir sa vie.
Là l'Escuyer Sourdis eut son cheval tué;
Mais tout incontinent on le vit remonté,
Qui ne perdit point cœur, mais qui fut davantage
Enflammé de fureur & d'ire en son courage.
Près de Sourdis estoit Renty, qui vivement
Poursuivoit l'ennemi, se portant vaillamment,
Qui vit un Hollandois qui des siens se desbande
Pour venir l'attaquer, estant seul de sa bande,
Auquel du premier coup lui jette un tel revers,
Qu'il l'envoie couché, sur la terre à l'envers.
Or cestui estoit filz aisné, & légitime
D'un nommé Crambophag, tenu en grand estime
Entre ceux du pays d'Hollande, en Nostradam,
Sa mere en acoucha près le grand Océan,
S'allant lors promener dessus le beau rivage
Que la mer calme estoit, sans vents, ni sans orage,
Qui d'elle estoit aimé comme le plus gaillard
De tous ses chers enfans, & de ce bon vieillard,
Qu'ils avoient envoyé pour bruit & loz acquerre
Avecques d'Aiguemont, de mal-heur en la guerre.
Tout contre lui estoit un autre sien voisin,
Qui l'alloit secondant de bien près son cousin,
Qui vient à son secours; mais Renty de l'espée
Lui baille un si grand coup, que sa main a coupée,
Et tant fut ce coup lourd, qu'un fort sommeil le pris
Tellement qu'aussi-tost il fut de mort surpris.
Or ces Walons voyans l'audace & hardiesse
De ce brave Renty, saisis d'une tristesse,

Viennent tous contre lui, qui tuent ſon cheval,
Deſquels coups toutesfois il ne ſentit le mal,
Mais ſe leve liger, ſon eſpée tranchante
Maniant à deux mains des ennemis ſanglante.
Roquelore voyant près de lui renverſé
Le courageux Renty, craignant qu'il feuſt bleſſé,
Vient pour le ſecourir de ſon fort cimeterre,
Donnant ſur ces Walons, les renverſant par terre,
Autant qu'il en rencontre, autant en met à mort,
Nul ne peut réſiſter, tant eſt grand ſon effort;
Entre autres de fortune il trouve ſur la plaine
Un des plus hazardeux de la troupe Lorraine,
Voulant ſur lui tirer un coup de piſtolet;
Mais de bon-heur pour lui ne laſcha le rouet;
Car s'il euſt desbandé, certainement ſa vie
Euſt eſté de la mort en peu de temps ſuivie,
Roquelore indigné grandement en ſon cœur,
Réſout venger ce coup ſur ce même Ligueur;
Ce qu'il fit auſſi-toſt ayant faict ouverture
Son couſtelas tranchant plus bas que la ceinture,
Tellement que l'on vit de ſa plaie couler
Le ſang rouge & vermeil ſur le champ découler.
Il fut filz de Traxart, Gentil-homme fort ſage;
Sa mere ſe vantoit venue du lignage
D'un Seigneur du pays appellé en ſon nom
Entre tous renommé, le preux Ptermotroćton,
Qui eſtoit deſcendu de la Royale race,
(Ainſi qu'il aſſeuroit (hardi) en toute place)
Des vieux Rois de Grenade, & vouloient ceſt enfant

Par sur tous s'ils pouvoient le rendre triomphant,
Et l'avoient envoyé en Castille & Tollette
Pour des beaux arts avoir la science parfaicte,
Qui profita si bien que de tous lui vivant
En l'art de négromance il fut le plus savant,
Toutesfois n'empescha ceste belle science
Dont il disoit avoir la vraie congnoissance,
Qu'il ne passast enfin, & ne sentist l'effort
Du dart envenimé de la cruelle mort,
Son ame s'enfuyant, despitée & courroucée,
D'avoir si-tost, hélas, ceste terre laissée.
Tout ainsi que jadis le filz aisné d'Aymon,
Et Maugis le subtil, desquels deux le renom
Est encores par-tout de leur valeur semée,
Maugré le temps rongeard, par dame renommée,
Lors qu'estans pélerins ils virent la cité
Qui par les Sarrasins surprise avoit esté,
Abbattans à leurs pieds les soldars & gendarmes
Du superbe Admiral, combien que nudz sans armes,
Sauf Regnault d'un livier, Maugïs de son bourdon,
Sans avoir d'un de ceux qu'ils rencontroient pardon.
Ainsi ces deux guerriers frappoient d'estoc & taille
Sur hommes & chevaux, sortans de la bataille,
Et principalement sur ces escrouellez,
Leurs corps puans infects, de leur sang noir souillez,
L'ame de leurs vils corps s'en estant loin fuie,
Délaissez sur le champ sans souspir ni sans vie.
Vous avez Myosant, qui estoit d'autre part,
Qui autant qu'il trouvoit de soldars à l'escart

D'Efpagnols, où Wallons, de Lorrains ou d'Al'magne
Autant il en verfoit fur la pleine campagne,
Qui vint de grand roideur de furie charger,
Frappant à toutes mains l'ennemi eftranger,
Pour defgager Renty, qui de travail & peine
Qu'il avoit enduré, eftoit jà hors d'haleine,
Et le fift remonter nonobftant tout l'effort
De ces fiers Efpagnols fur un bon cheval fort,
Et dont fut derechef par ces trois la meflée
Plus que par ci-devant entr'eux renouvellée,
Qui d'ire & de fureur en leurs cœurs enflammez
Contre ces Efpagnols, fe lançoient animez,
Sans crainte parmi eux, au plus fort de la preffe,
Leur fervant la fureur pour lors d'aide & adreffe.
Or le Roi cependant, d'un magnanime cœur,
Se monftroit entre tous excellent belliqueur,
Qui alloit çà & là, comme un bon Capitaine,
Pour rallier fes gens, efcartez par la plaine,
Et lui-mefme prenoit cefte peine & ce foin
De regarder par-tout où il eftoit befoin,
En les admoneftant en beau terme & langage
De fe monftrer vaillans, & hardiz de courage,
Et qu'un chacun donnaft, unanime & d'accort,
Deffus les ennemis, fans crainte de la mort.
Ayant ce dict, il rentre (hardi) en la bataille,
Où plus que ci-devant il deftranche & deftaille.
Le premier rencontré fi droit le vint frapper,
Que bien il empefcha de ce coup efchapper,
Le renverfant à bas de fon cheval, tout blefme,

L'ayant pris droictement en la partie extresme
Du ventre délicat ; & soudain on le vit
Sur la terre couché prest à rendre l'esprit,
Son ame s'envolant délaissant ceste terre
Où ne reviendra plus, détestant ceste guerre.
Il estoit Hollandois, de la ville d'Harlem,
Cousin de Cramboрhag, non loing de Nostradam,
Un des plus grands Seigneurs qui feust près le rivage
Du profond Océan, & du plus grand lignage,
Estimé d'Aiguemont entre tous ses amis
Comme un des plus vaillans venus de son pays,
Qui avoit amené une fort belle bande
Au Comte d'Aiguemont, du pays de Hollande,
Et qui estoit aussi (hasardeux) coustumier
De se trouver toujours au combat le premier.
Tout en un mesme instant la Trimoille rencontre
Thirogliph, & Pillon, freres, qui faisoient monstre
D'estre preux & vaillans ; & l'un d'eux d'un plein sault
Hardiment la Trimoille il attaque & assault,
Sans lui dire un seul mot, lui tirant la pistolle ;
Mais le coup destourné, un autre part s'envolle,
Qui fut si lourd & grand, si pesant & si fort,
Qu'il renverse un des gens de la Tremoille mort,
Lui ayant proprement donné dans la visiere,
Dont depuis ne vit pas, aveuglé, la lumiere.
Quoi voyant la Trimoille, animé en son cœur,
De voir devant ses yeux mourir son serviteur,
Le poursuit tant qu'il peut, & si proteste & jure
Lui faire réparer en brief temps ceste injure,

Et faict tant à la fin qu'il rencontre au combat
Ces deux freres germains, & Thirogliph abbat.
Quoi ayant apperceu Pillon, cest autre frere,
Saisi d'une douleur extrêmement amere,
Vint furieusement, mettant tout son effort
Pour mettre s'il pouvoit la Trimoille à la mort,
Taschant à le frapper d'une pesante masse;
Mais le coup ne porta qu'un peu sur la cuirasse:
Et lui ne faillit pas, lui baillant tel revers
De son bon coustelas, qu'il le jette à l'envers,
Faisant avec son frere infinies complaintes,
Remplies de souspirs & de piteuses plaintes,
Regrettans en leurs cœurs, loingtains de leur pays,
De se voir au besoin laissez de tous amis,
Qui estoient estimez autant que personnages
Du camp des Espagnols, au moins selon leurs aages,
A la guerre entenduz, qui s'estoient mis par mer
Pour se faire encor plus entre tous estimer,
Et estoient abordez avec leur compagnie,
Qu'ils avoient fait venir de la Cathalonie,
Au port (heureux) d'Anvers tenans à grand honneur
D'avoir le Duc de Parme à Chef & Gouverneur,
Estimé entre tous ces bravaches d'Espagne
Pour dresser une armée en la raze campagne.
Tout ainsi que lon voit advenir quelquefois
Deux loups qui sont nourris dedans le fort du bois,
Qui font infiniz maux à tout le voisinage
De brebis & moutons, faisant un grand carnage,
Mais qui sont à la fin avecques grands dangers

De leur vie ſurpris par les gentils bergers,
Leſquels ſe reſſentans offenſez du dommage
Que ces loups leur ont faict, en leur fureur & rage,
Eſtans à la merci mémoratifs du tort,
Les aſſommans de coups, ils les mettent à mort.
La Trimoille en pareil mit à mort ces deux freres
Iſſus de meſme pere, & de diverſes meres,
Qui tombent devant lui, ainſi qu'on voit ſouvent
Deux cheſnes abattus par la force du vent,
Lorſque le Dieu des dieux eſlance ſur la terre,
Juſtement irrité, ſon fouldroyant tonnerre.
Ces Heſpagnols dolens de voir ainſi mourir
Ces deux Cathalonnois, vont pour les ſecourir,
Braves & bien armez, tenans en leur main dextre
Un chacun d'eux la lance, & en la main ſeneſtre
L'eſcu Barcellonnois, qui de grande roideur
Attaquent la Trimoille, qui au milieu du cœur
S'en alloient l'aſſener ſans la grand prévoyance
Du ſage Myoſant, qui deſtourna la lance
Qui le ſuivoit de près, voyant bien qu'il n'eſtoit
Pour réſiſter à tant ſi lui ſeul combattoit,
Et ſe tirent tous deux quelque peu en arriere
Pour rallier leurs gens, eſcartez au derriere.
Pendant ces Eſpagnols enleverent le corps,
Marriz extrêmement, de ces deux freres morts,
Et les mettent tous deux en un cercueil enſerre,
Pour les enſepvelir en quelque ſaincte terre.
Derechef la Trimouille, & le preux Myoſant
Revindrent au combat, jà ralliez leurs gents,

Qui entrent courageux, s'estans par leur prouesse
Faict chemin au milieu de la plus grande presse,
Sur ces fiers Espagnols, & se trouve un soldart
De tous ces Espagnols, le plus prompt & gaillard,
Ainsi comme ils disoient, & le meilleur gendarme,
Selon le jugement de ce grand Duc de Parme,
Qui du pays estoit du riche Portugal,
De la ville & cité qu'on appelloit Rostal,
Et estoit descendu de la Royale race,
Comme il s'alloit vantant jadis de ceste place,
Ses membres bien fourniz, grand de corps & puissant,
Qui sa lance coucha courant sur Myosant;
Mais sage & advisé, prévoyant la carriere
Que prenoit son cheval, le retire à costiere,
Qui à cest Espagnol si vaillant coup donna,
Que de son fort cheval la bride abandonna;
Et redoublant son coup, lui donne dans la face,
Duquel coup il tomba presque mort sur la place,
Mais non pas si soudain; car quelque peu de temps
Son cheval furieux le traisna par les champs,
Où il mourut après privé de sépulture,
Son corps servant aux loups & mastins de pasture.
Non loin d'eux combattoient ces deux freres germains,
Fargis & Montlouet, qui à grands coups de mains
Frappoient tant qu'ils pouvoient sur ces troupes d'Espagne,
Les jettans renversez sur la molle campagne,
Plustost à un Walon ils abbatoient le bras,

Plustost un Espagnol ils renversoient par bas
Demi-mort gémissant, estendu sur la plaine
Sans estre secouruz de ce Lorrain du Mayne.
Or Fargis rencontra au milieu du combat
Un superbe Espagnol, qu'il renverse & abbat
De dessus son cheval, lui tenant tel langage:
Et où est maintenant, Espagnol, ton courage?
Je te ferai sentir de mes bras la vertu,
Et combien est tranchant mon estoc & poinctu;
Ce disant, lui donna un si grand coup d'espée,
Que la terre du sang en fut toute trempée,
Qui le faict de ce coup tomber tout à l'envers,
Laissant l'ame son corps pour aller aux enfers.
Montlouet d'autre part trouve en ceste tempeste
Un auquel il donna si grand coup sur la teste,
Qu'il le fend jusqu'aux dents, & qui tout esperdu,
Le laisse roide mort sur la terre estendu,
Son ame s'enfuyant devers les manoirs sombres,
Où se vont des Ligueurs rendre les tristes ombres.
Proche estoit de cestui un superbe estranger,
Pensant sur Montlouet son compagnon vanger,
Son triste cœur saisi de grande desplaisance
Le voir si pauvrement mourir en sa présence.
Mais de ce mal-heureux outrecuidé l'effort
N'empescha Montlouet qu'il ne le mist à mort,
Lui baillant si grand coup de toute sa puissance,
Qu'il fit tomber des mains sa forte & longue lance;
Et redoublant son coup, lui donne un tel revers,
Qu'il lui coupe le col, le jettant à l'envers,

Son esprit s'enfuyant vers les enfers grand erre.
Délaissant son corps mort estendu sur la terre.
Après qu'il eut ce fait, une force & vigueur
Vient derechef saisir de Montlouet le cœur,
Où il fut rencontré d'un des soldars du Mayne,
Qui couroit çà & là à cheval par la plaine,
Qui le blesse bien fort; & combien que le cœur
Lui faillit presque lors de l'extrême douleur
Qu'il sentit de ce coup, toutesfois ne délaisse
A suivre l'ennemi au plus fort de la presse,
Et fait tant à la fin qu'il le trouve fuyant
De crainte & de frayeur son rang abandonnant,
Qui le suit tellement, que sur le champ le tue,
Lui coupant le gozier de sa dague pointue,
L'envoyant, despité, vers les manoirs obscurs,
Lieux qui sont destinés pour traistres & Ligueurs.
Mais tout ainsi qu'on voit deux bœufs à la charrue,
Qui du coultre tranchant coupent la terre nue,
Qui sont par le joug fort seulement séparez,
Qui les tiens au labeur tout le matin serrez,
Accordans, bien unis par le joug qui les serre,
A labourer, soigneux, la dure & forte terre,
Ainsi ces Rambouillets se portoient vaillamment
Sans l'un se séparer de l'autre aucunement.
Or là se rencontra ce brave Secrétaire,
Qui non-seulement sçait le secret du Roi taire,
Mais qui s'estant trouvé en infinis hazars,
Se monstroit entre tous vrai nourrisson de Mars,
Accompagné de d'O, qui tous deux faisoient rage

De frapper & tuer, enflammé leur courage,
Contre ces eſtrangers qui s'enfuyoient de peur,
Pour de ces grands guerriers éviter la fureur,
Vous voyez devant eux s'enfuir à grandes bandes,
Tant ces fiers Eſpagnols, que ces troupes Flamandes,
De crainte & de frayeur, d'ainſi voir abbatuz,
Leurs compagnons bleſſez par leurs hautes vertus,
Non autrement qu'on voit la brebiette tendre
Qui voit venir le loup de loin pour la ſurprendre.
  Or pendant que Beaulieu, & d'O, ſont pourſuivans
Ces Walons, ces Flamans, ces Eſpagnols fuyans,
Un d'entre ces Walons Hollandois ſe desbande,
Qui tout coi attendoit, lui ſeulet de ſa bande,
Les noſtres au paſſer, du Chaſteau d'Aigremont,
Et de long-temps ſuivoit le Comte d'Aiguemont,
Tenu & réputé entre les Gentils-hommes
Du pays Hollandois un des plus vaillans hommes,
Qui de grande fureur vient courageuſement
Se ruer deſſus d'O, & l'atteint vivement
Sur le feneſtre bras de ſa puiſſante lance.
  Quoi d'O apercevant, voulant prendre vengeance
De ce fier ennemi, vivement le pourſuit;
Mais eſtant bien monté, ayant faict ce coup, fuit,
Taſchant à recouvrer (ſe contentant pour l'heure)
Ses compagnons Flamans de ſi bonne avanture.
  De Beaulieu ce voyant, rudement vint charger
Ce puiſſant Hollandois, deſireux de venger
D'O qui eſtoit bleſſé, & le premier s'avance
Deſchargeant deſſus lui de toute ſa puiſſance

Son espée poinctue ; & le coup fut si fort,
Qu'il le rend sur le champ estendu comme mort ;
Et derechef lui tire un coup si grand & roide,
Qu'il sentit aussi-tost de la mort pasle & froide
Tous ses esprits saisis, ainsi fut desconfit
Son corps ensanglanté laissé de son esprit.
Et puis de-là s'en va monté sur sa cavale
Retrouver bravement la cornette Royale,
Où il cuidoit trouver nostre bon Prince & Roi,
Craignant qu'il ne tombast en quelque désarroi,
Qu'il rencontre au milieu de ses braves gendarmes,
Faisans si haulx exploicts & terribles faicts d'armes
Dessus ces Espagnols, qu'il n'y a Escrivain,
Tant soit-il diligent, qui les peust de sa main
Rédiger par escrit : les guidons & cornettes,
Furent de ces Walons incontinent deffaictes,
Et ceux qui les portoient à demi-esperdus,
Les uns morts & blessés sur la terre estendus
Et les autres contraints par la divine grace,
De lui quitter, fuyans tant qu'ils pouvoient, la place.
Ce pendant que Renty chargeoit le bataillon
D'un magnanime cœur du Flament & Walon,
O quel plaisir de voir fuir de la bataille
Ce hardi Chevalier & hazardeux d'Aumalle,
De ses chevaux ligers implorant le secours,
Estant acompagné de son cousin Nemours.
C'estoit à qui mieux mieux deslogez sans trompette
Seroit pluftost d'eux deux, au lieu de leur retraicte,
Si fort espouvantez, que pœureux & tremblans,
Ils

Ils sont plus morts deffaicts, qu'hommes vifs ressemblans,
Et prennent leur chemin s'enfuyans à grand erre
Vers Chartres, avec Rosne, & l'aisné Bassompierre,
Ayans à l'abandon de noz braves soldars,
Laissé leurs gents de pied, avec leurs estendars,
Qu'eux-mesmes avoient rompus, passans dessus la plaine,
Où estoient arrangez les fantassins du Mayne.



# ARGUMENT.

*HENRI IV va retrouver ſon armée ; joie qu'occaſionne ſa préſence ; & là ſe trouvent le Maréchal d'Aumont, le Grand-Prieur, Biron, Givry. Le Roi fait grace à un corps de Suiſſes qui reſtoient ſeuls de l'armée de la Ligue ſur le champ de bataille. En pourſuivant ſa victoire, le Roi endure une ſoif ardente : Hambrelin court lui chercher de l'eau qu'il lui apporte avec beaucoup de peine. Les payſans achevent de defaire le parti de la Ligue, & tuent un grand nombre de fuyars, & en font priſonniers. Mayenne ſe retire à Mantes, D'où il ſort peu après pour ſe rendre à Troyes. Cependant le Roi fait ſonner la retraite, & enſevelir les morts.*



# LA HENRIADE.

## LIVRE SEIZIEME.

NOSTRE Roi donc ayant du tout en route mis,
Par ſa haute valeur, ces Ligueurs ennemis,
Il s'en reva joyeux, tenant ſon cymeterre
Encore tout ſanglant de ceux que ſur la terre
Il avoit renverſez, & à nud le branſlant,
Je ne m'esbahis plus (dit-il) ſi de Rolland,
(Parlant à ſon eſpée), & de la renommée
Eſt encore par-tout ce Royaume ſemée
Du filz aiſné d'Aymon, l'un ayant Durandal,
Et l'autre eſtant monté ſur ce brave cheval,
J'ai bien faict aujourd'hui à un chacun congnoiſtre
Que vous avez trouvé un auſſi brave maiſtre
Qu'eſtoit le preux Rolland, ô tranchant couſtelas!
Lorſqu'il te manioit, te tenant en ſes bras;
Et toi, gentil cheval, qui n'as pas en ce monde
Qui en dextérité te vaille & te ſeconde,
Et qui de race en race eſt venu de Bayard,
Cheval tant renommé, ſi vif, & ſi hagard,
Si tu pouvois parler, tu rendrois teſmoignage
Combien grand eſt d'HENRI de Bourbon le courage,
Et combien aujourd'hui j'ai renverſé de corps
D'Eſpagnols & Walons, qui depuis ſeroient morts,

Plus de cent ennemis ont ſenti d'aſſeurance,
Quelle eſtoit de mon bras la force & la puiſſance,
Les ayant délaiſſez, deſſus le camp faſchez,
Preſts à rendre l'eſprit, n'en pouvans plus couchez.
HENRI donc arrivé preſque en la meſme place
Dont il eſtoit parti, avec riante face
Retourne vers les ſiens, qui de le voir joyeux,
Du conflict retourné, font un cri merveilleux
Par toute noſtre armée, en ſigne de lyeſſe,
De le voir ſain & ſauf de retour de la preſſe,
Qui fut ſi eſclatant, que meſme les haux-bois
Retentiſſoient du ſon qui ſortoit de leurs voix.
Les couſtaux, les taillis, les landes & les plaines;
Furent à l'environ d'un VIVE LE ROI pleines,
Signe déclaratif ſans nulle fiction
Du zelle lors ardent de leur affection,
Rendant graces à Dieu, louange, honneur & gloire;
De lui avoir donné ſi heureuſe victoire.
La joie que jadis receurent les ſoldars,
Arrangez ſur les murs & furieux rempars
Du ſuperbe Illion, qui regardoient combattre
Leur Hector contre Ajax, taſchant à s'entr'abattre,
Les voyans ſains & ſaufs du combat de retour,
Ne fut à comparer à l'aiſe que ce jour
Receurent noz ſoldars, de revoir retournée
La perſonne du Roi, ceſte belle journée,
Sans avoir aucun mal; & le voyant venir,
Pluſieurs ne ſe pouvoient de joie contenir
De plorer tendrement, eſpouvantez de crainte,

Qu'il n'euſt en combattant quelque faſcheuſe atteinte.
Or là vient rencontrer, marchant en bel arroi,
Le Mareſchal d'Aumont, Henri, noſtre grand Roi,
Après qu'il eut repris quelque peu ſon haleine,
Tout ſuant du travail du labeur de la peine
Qu'il eut en combattant, jà ralliez ſes gents,
Qui s'eſtoient eſcartez çà & là par les champs,
Avec le grand Prieur de retour de la ſuite
Du ſuperbe Eſpagnol, qui avoit pris la fuite,
Eſtant accompagné du courageux Baron,
Filz de ce vieil Neſtor, le Marchal de Biron,
Et du vaillant Givry, dont on vit ceſte bande
Groſſir en un inſtant, ſe rendant forte & grande,
En remercians Dieu d'aiſe ſe carreſſans,
De voir leurs ennemis morts, ou bien languiſſans
Sur la terre eſtendus, & les Chefs en deſroute,
Ayant pris vers Ivry, & vers Chartres leur route.
De-là vont tous trouver le Mareſchal Biron,
Qui eſtoit demouré avec ſon eſcadron
Ferme ſans ſe bouger, ſa troupe bien dreſſée,
Qu'il avoit tout en un, en bel ordre amaſſée,
L'Eſpagnol ennemi, ou Lorrain cependant
Sage & bien adviſé, de pied coi attendant.
Ainſi que le chaſſeur qui s'en va à la chaſſe,
Qui au paſſer attend la beſte qu'il pourchaſſe
A la rive du bois, avecques ſes lévriers
Qu'il congnoiſt plus diſpos, habiles & légers:
Au ſemblable Biron attendoit ſur la plaine
En grand dévotion ces troupes de Lorraine,

Résolu s'ils venoient l'attaquer en son fort,
Leur faire ressentir du vieil Biron l'effort,
Et qu'il avoit encor, nonobstant son vieil âge,
Les membres vigoureux, & sur-tout bon courage;
Et qui ne furent point si sots & estourdis
De s'oser attaquer, soit en faicts, ou en dicts,
A ce grand Capitaine & général d'armée,
De la valeur duquel on voit la renommée,
Esparse en plusieurs lieux, de langages divers
Des Royaumes loingtains, qui sont en l'univers,
Ayant diverses fois d'une face hardie
Entamé les combats, bataillant en sa vie,
Jugeans en leurs esprits, s'il avoit tant de fois
Soustenu, combattant, des armées le faix,
Qu'il pourroit aisément une jà esbranlée
L'aschever, soustenant le fort d'une meslée.
Or Dieu fut ce jour-là tant favorable & bon,
Juge de tous noz faicts, à Henri de Bourbon,
Qu'il vit devant ses yeux la campagne couverte
Des ennemis meurtris, depuis que la cornette
Fut prise du Lorrain, les autres s'enfuyans,
Le champ lui demourant arrouzé de leur sang,
Et restoit seulement de tant de braves bandes
Que naguere on voyoit par les plaines & landes,
Superbes se vanter, que le Helevétien,
Qui se voyant laissé lui seulet sans soustien
De ces guerriers vanteurs de Lorraine & d'Espagne,
Arrangez au milieu de la raze campagne,
Ne laissa toutesfois, se tenant prés serré,

Se monſtrer au combat d'un courage aſſeuré.
Le Roi avoit moyen de le rompre & deffaire,
Et fut en doute un temps ce qu'il en devoit faire;
Les deffaire pouvoit juſtement, ayant pris
Le parti du Ligueur contre l'accord promis;
Où bien ſi en faveur des fideles ſervices
A lui ci-devant faicts par les Royaux Suiſſes,
Il les doit préſerver du furieux effort
De nos braves ſoldars, les mettant tous à mort.
Mais de ce grand Monarque à la fin la clémence
Vuida le différend douteux de ſa ſentence,
Monſtrant combien il eſt miſéricordieux,
Deffendant à ſes gens de ne tirer ſur eux;
Et pour ſignifier de ce Roi debonnaire
En tous ſes faicts & dicts la clémence ordinaire,
Le Maréchal Biron fut par Sa Majeſté
Commis pour annoncer ſa Royale bonté,
Qui le voyant venir ſuivi de ſes gens-d'armes,
Mirent auſſi-toſt bas leurs reluiſantes armes,
Faiſans retentir l'air, les plaines, & les bois,
Des lieux circonvoiſins de leurs tremblantes voix,
Leurs ames d'un tel bien, de tel aiſe ravies,
Qu'ils jugeoient noſtre Roi ſeul autheur de leurs vies,
Proteſtans de bon cœur de ne porter jamais
Les armes contre lui, ſoit en guerre ou en paix,
Et furent jouiſſans du meſme bénéfice
Tous les François trouvez dans l'eſcadron Suiſſe;
Et pour encore plus monſtrer de ſon grand cœur
Juſtement irrité, l'inouie douceur,

Au lieu de triompher & mettre les bannieres
Qu'il avoit obtenues ſur ces troupes entieres,
Attachées au cœur des beaux Temples ſacrez
Qui ſont à noſtre Dieu de long-temps conſacrez;
Afin qu'à l'advenir de ſi belle victoire
A noz petits nepveuz il en fuſt fait mémoire,
Que fait-il ? le courroux de ſon cœur appaiſant,
Faict de leurs eſtendars à leurs Cantons préſent.
Vaincre ſon ennemi, c'eſt un grand advantage,
Mais bien encore plus de vaincre ſon courage;
Un tel faict retient plus de la divinité
Du grand Dieu de là-haut, que de l'humanité.

Tout en un meſme inſtant, tant Mouy, que Humiere,
Là vindrent arriver & leur troupe guerriere;
Et ainſi que le Roi avoit faict dignement
Le devoir au combat, tant au commencement
Que juſques à la fin, d'un vaillant Capitaine,
Ayant, par ſa valeur, mis en fuite le Mayne,
Il voulut faire auſſi, ſans prendre aucun repos,
Celui de Général, marchant à tout ſon gros,
Pourſuivant la victoire, eſtant jà ralliée
L'armée qui s'étoit combattant eſcartée,
Et jetta devant lui, ce Prince tant humain,
Du grand Charles baſtard, & à ſa droicte main
Le Baron de Biron, Givry à la feneſtre,
Retenu entre tous les ſiens le plus adextre;
Ainſi donc noſtre Roi, d'un pas hardi marchant,
Pour ſuivre l'ennemi, ſe remet dans le champ

Qui avoit délaissé sa brave infanterie
A la discrétion de la cavalerie
Des vrais Royaux François, suivi de Montpensier,
Du Prince de Conty, & de ce Comte entier
Le courageux Sainct Paul, puisné de Longueville,
Qui nagueres estoit se monstrant bien habille
Sorti hors d'Amyens, d'une belle façon,
Estant subtilement délivré de prison.
Du Mareschal d'Aumont, qui, nonobstant son âge,
Avoit ce jour monstré son généreux courage,
Celui lequel aussi à-peine le cotton
Avoit environné de barbe le menton,
Le jeune la Trimoille, & plusieurs Capitaines,
Qui estoient attendans nostre Roi par les plaines.
Ainsi comme l'on voit les brebis & moutons
Qui reviennent des champs sur le soir, gras & bons,
Le maistre qui les voit revenir de la prée
Si pleins & si refaicts, les voyant se récrée:
Pareil aise sentit au-dedans de son cœur
Ce grand guerrier HENRI, des François le Pasteur,
Voyant autour de lui une si belle bande
Qui le suivoit par-tout où il veut & commande.
Le gros de nostre armée après venoit suivant
Que Biron conduisoit, chacun tenant son rang,
Marchant asseurément sur les plaines guerrieres,
Pour suivre le Lorrain, & ses troupes guerrieres,
Qui tiroit vers Ivry, son cœur plus tourmenté
Que n'est le gallion des vagues agité,
Où nostre Roi le suit; mais pour lui de bon-heure

Il avoit jà passé la riviere de l'Heure.
Et tout ainsi qu'on voit venue la saison
Que domine sur nous le signe du poisson,
Le froid vent Boreas qui sur la terre siffle,
Et puis recommençant plus que devant resiffle,
Tant son cours est liger, que de son sifflement
On ne peut remarquer la course aucunement,
Telle estoit du cheval Lorrain la grand vistesse
Lorsqu'il fut eschappé du milieu de la presse,
Et aussi disoit-on que c'estoit un des vents
Qui l'avoit engendré, depuis cinq ou sis ans,
En une grand jument du pays de Lorraine,
Qu'il trouva de fortune en passant par la plaine,
Près de Sainct Nicolas. Or pendant que d'Aumont
Les forces rallioit, tant d'en-bas que d'amont,
Vous voyez nostre Roi, qui de la grande peine
Qu'il endura ce jour, jettoit hors son haleine
De sa bouche (eschauffé) comme on voit des fourneaux
La fumée sortir par les haux souspiraux,
Lors que le Dieu boiteux, à son mestier habille,
En faveur de Thetys forgeoit pour son Achille
Un magnifique harnois, pour se venger d'Hector,
Suivant le sage advis d'Ulysse & de Nestor,
Après qu'on lui eut dit de son ami fidelle,
Bouillonnant de fureur, la piteuse nouvelle,
Qui avoit été mis par le bras grand & fort
De l'aisné de Pryam cruellement à mort,
Et qu'il l'eut dépouillé de ses divines armes
Dont il soulloit s'aider aux plus fortes alarmes,

Comme le cerf liger extrêmement laſſé,
Qui tout le long du jour a eſté pourchaſſé,
Deſire de trouver au milieu de la plaine,
Pour ſe déſaltérer, quelque froide fontaine:
De meſme noſtre Roi deſiroit, oppreſſé,
Trouver quelque ruiſſeau d'extrême ſoif preſſé,
Mais quoi? vous ne pouviez; car les eaux des fontaines
Coulantes doucement, de noſtre camp prochaines,
Eſtoient teintes du ſang ſorti des ennemis,
Qui par noz gents avoient eſté à la mort mis,
Et n'euſt-on peu trouver eau plus prochaine à l'heure
Que celle qui eſtoit de la riviere d'Heure,
Laquelle eſtoit auſſi toute rouge des corps
De ceux qui s'enfuyans bleſſez demouroient morts.
HENRI ne pouvant plus porter la ſéchereſſe
Qu'il ſentoit en ſa bouche, incontinent s'adreſſe
A un de ſes courriers de la ville de Blois,
Qu'il recongnut de loin, l'entendant à ſa voix,
Et lui tient tels propos d'une grande allégreſſe:
Sus, gentil Hambrelin, il faut que de viſteſſe
Tu m'aille incontinent chercher quelque peu d'eau
Pour me déſaltérer, ſoit de puits, ou ruiſſeau;
Car je ne puis porter une ſoif ſi extrême
Que je ſens dedans moi, me rendant paſle & bleſme.
Hambrelin attentif, s'en va ligérement
Chercher de l'eau au Roi, ſelon ſon mandement,
Qui va, qui tourne, & court, pluſtoſt par la campagne,
Pluſtoſt par le vallon de la proche montagne,
Pour taſcher à trouver quelque ruiſſeau plaiſant;

Mais Hambrelin n'avoit ni pinte, ni chopine,
Et ne voyoit maiſon qui de-là feuſt voiſine
Pour avoir un vaiſſeau, tout vuide eſtoit le champ;
On ne voyoit que morts, que le meurtre & le ſang,
Dont Hambrelin en lui ſe courrouce & deſpite,
Maudiſſant le Ligueur; & tous ceux de ſa ſuite,
Tantoſt çà, tantoſt là, par la campagne las,
Faiſant infinitez de plaintes & d'hélas,
Et tout ainſi qu'on voit la Preſtreſſe excitée,
Qui eſt de la fureur de Bachus agitée,
Faiſant ſon ſacrifice au milieu de la nuict
Sur le mont Cytheron, qui va, qui court & bruit,
Eſpouventable à voir volage en ſa penſée,
Ses deux yeux eſgarez, comme femme inſenſée:
Non autrement eſtoit d'Hambrelin la fureur,
Courant, & recourant, faſché d'ire en ſon cœur,
Ne pouvant rencontrer aux champs une perſonne,
Tant il eſt mal-heureux, qui tant peu d'eau lui donne.
  Or faict tant par ſes pas le courrier Hambrelin,
Qu'il s'approche d'Ivry, tirant à droicte main,
Trouvant en ſon chemin une femme fort d'âge,
Dont il fut fort joyeux, en ſon triſte courage,
Priant lui enſeigner quelque ruiſſeau plaiſant,
Pour appaiſer ſa ſoif (demi-mort languiſſant),
Ou lui donner de l'eau de puis, ou de fontaine,
Pour le Roi, ſon Seigneur, qui l'attent en la plaine
Avecques ſon armée, (altéré) ſon retour
De l'extrême chaleur de la peine du jour.
  Ceſte vieille entendant d'Hambrelin la nouvelle,

S'estonne grandement d'ouir ceste merveille,
Affectueusement Hambrelin suppliant
De lui monstrer le Roi qui sur nous est regnant,
Promettant lui donner en l'ostant de la peine
En laquelle il estoit alégeance certaine,
Lui monstrant un ruisseau qui d'enhault découloit
Sur le plaisant vallon qui lentement couloit,
Où Monsieur Hambrelin sera fraischit à l'aise,
Appaisant de sa soif ce faisant la malaise,
Et puis de-là s'en va portant un plein vaisseau
Pour retrouver le Roi qui attendoit de l'eau.
Hambrelin retourné, le Roi, plein de grand aise
De le voir de retour, de son cheval se baisse,
Qui oste, impatient, de sa puissante main,
La cruche pleine d'eau que tenoit Hambrelin,
Qui en beut tout son soul, faisant l'essai lui-mesme,
Ne pouvant plus porter une soif si extrême,
Et le surplus il baille à ceux qui de ses gents
Se trouverent alors estre plus diligents,
Confessans devant tous que de meilleur courage
Onques il n'avoit beu un plus plaisant breuvage,
Et que le doux nectar, boire divin des dieux,
N'estoit à comparer à celui de ces lieux.

Le Roi ne pouvant plus passer, pour la rupture
Faicte nouvellement du pont du fleuve l'Heure,
Par dedans le grand bourg du village d'Ivry,
Au rapport d'Hambrelin, extrêmement marri,
Ne voulut toutesfois laisser son entreprise,
Devers le guay d'Anet droit sa brisée a prise,

Qui estoit bien meilleur que le guai dangereux
Du village d'Ivry, par-tout profond & creux,
Et fut contraint de faire une lieue & demie
Pour suivre vivement ceste troupe ennemie;
Mais cela toutesfois lors ne l'empescha pas
Que les chemins bordez çà & là ne trouvast
De ces fuyars Ligueurs, qui, blessez & débiles,
N'avoient peu attraper les autres plus habiles,
Et demouroient, lassez, à la discrétion
Des courageux soldars de nostre nation;
Et les autres pensans éviter les furies
Du soldart impiteux, pour garantir leurs vies,
S'enfuyoient esgarez, s'escartans par les bois,
Comme faict le sanglier, qui oyant les abbois
Des turquets & clabots, & autres chiens de chasse,
Impétueusement le suivent à la trace,
Qui cuidant éviter le furieux effort
De limiers acharnez, dans le plus espais fort
Se jette des taillis; mais nonobstant sa fuite,
Qui est mis à la fin par la vive poursuite
De ces chiens à la mort; ainsi tomboient Lorrains,
Suivis de nos soldars, entre les rudes mains
Des paysans du pays, qui à grands coups de fourches
Les alloient assommans, les animaux farouches
Leurs servans de tombeaux, tant grand l'indignité
Estoit du villageois à bon droict irrité
Contre ces mal-heureux, les promesses frivoles
Ne leur servoient de rien, ni leurs douces paroles
N'avoient point de vertu, ni leurs plaintes & cris,

Tant estoient ces paysans acharnez, endurciz,
En leur impropérans infinitez d'injures,
Les appellans Lorrains, Espagnols & parjures,
Qui de loin avoient faict venir tant d'ennemis
Comme traistres meschans, pour piller leur pays,
Et qu'à juste & bon droit, renversez sur la terre,
Ils sçauroient que c'est faire à son Seigneur la guerre,
Et que le mal par eux desiré sur autrui
Tomberoit justement sur leur chef aujourd'hui;
Hé! quel divin démon me pourroit au vrai dire
Le carnage & les morts, que je les puisse escrire,
Demourez ce jour-là estenduz à l'envers
Par HENRI de Bourbon en mes carmes & vers?
Et des Seigneurs François, & les complainctes tristes
Des blessez lamentans, leurs troupes desconfites,
Et les maistres de camp que noz braves soldars
Firent leurs prisonniers, ayant leurs estendars
Quitez vilainement, comme le Dieu de Thrace
Tous les plus valeureux en prouesse surpasse,
De mesme vous voyez par sur tous le premier,
Marcher en bel arroi nostre grand Roi guerrier,
Faisant faicts merveilleux, frappant d'estoc & taille
Sur ceux qu'il rencontroit sortans de la bataille,
Qui fuyoient devant lui ainsi que les aigneaux
Appercevans le loup, paissant par les préaux,
Qui tellement les suit, & d'un si grand courage,
Qu'onques un seul d'eux tous n'osa tourner visage,
Craignans, espouvantez, les efforts furieux
De nos vaillans soldars, qui se jettoient sur eux,

Et principalement sur ces marrans d'Espagne,
Les rendans estendus morts dessus la campagne,
Nos gens mortellement, tous contr'eux d'un accord
En leurs cœurs animez de leur grave & fier port,
Les premiers qui avoient fuyans pris l'espouvante,
Font tant que le faulx-bourg ils gagnerent de Mante,
Qui d'apréhension, espouvantez, tremblans,
Estoient beaucoup plus morts qu'hommes vifs ressemblans,
Ayant abandonnés charettes & bagage
A la discrétion du soldart au pillage.
Là furent prisonniers infiniz partisans
Indignes de leur race, indignes de leurs rangs;
Ennemis conjurez de la France leur mere,
François, non pas François, mais race de vipere,
Entre autres Boys-Dauphin, le Comte Auffrich, Almand,
Sigongne le Bloisien, Mesdavid le Normand,
Tenissay, Descuneux, Bouchant la Chastelliere,
Quatre Maistres de Camp de la troupe guerriere
Des Ligueurs ennemis; Huguessan l'orgueilleux,
Fallandre qui tenoit pour la Ligue dans Dreux,
Et autres infiniz que je ne mets en compte
Tant de leurs laschetez, en mon ame j'ai honte,
Fontaine dict Martel, le Champenois Lodon,
Qui tous avoient laissé fuyans à l'abandon
Leurs fantassins soldars, en ceste grand desroute
Chastenerais mourut, qui avoit pris la route
Devers le bourg d'Ivry, mais qui fut remarqué

A ſon très grand mal-heur ; car il fut attaqué
Si furieuſement en ces chaudes alarmes,
Qu'il fut contraint quitter ſes excellentes armes,
Recepvant infiniz grands coups de couſtelas,
A tant qu'il euſt eſté renverſé contre bas,
Un lui diſant ces mots : Maintenant ta folie,
Chaſtenerais, ſera par mon fort bras finie,
Qui avois entrepris, ſans crainɛte de la Loi
Du grand Dieu ſouverain, de tuer noſtre Roi ;
Va-t-en, va aux enfers, perfide ſanguinaire,
Recevoir de tes faiɛts le condigne ſalaire ;
Ce diſant, lui bailla de ſon eſpée au corps,
Le laiſſant eſtendu entre les autres morts :
L'un ſon caſque lui prend, l'autre ſon cimeterre,
L'autre ſon corſelet qu'il portoit à la guerre ;
Moreau prent ſon cheval, l'en ayant deſmonté,
Sur lequel bravement pyaphant s'eſt monté,
Son corps abandonné tout nud à l'adventure,
Des chiens & des oiſeaux qui en prendront paſture ;
Digne punition du perfide Ligueur
Qui oſe s'attaquer à ſon Prince & Seigneur :
Ainſi en advint-il aux géants de la terre
Qui furent fouldroyez par l'eſclatant tonnerre
Du grand Dieu Jupiter, & adviendra à ceux
Qui contre leur Seigneur oſent lever les yeux,
Là furent ſur le champ de ces troupes deffaiɛtes
Priſes par les Royaux plus de trente cornettes
De leurs gents de cheval, entre autres l'eſtendart
De ces fiers Eſpagnols, que le géant Trompart

Ceste journée avoit, que le Comte Auberterre
Lui sacqua de ses mains, le terrassant par terre,
Et la cornette blanche où estoit le Lorrain,
Que Sigongne portoit contre son Souverain;
Que Rosny lui osta, & enseignes des bandes,
Tant de piétons François, que des troupes Almandes,
Quatre-vingt, sans nombrer vingt & quatre estendars,
Dessouz lesquels marchoient les Suisses soldars,
Qui s'estoient venus rendre à la clémence grande
De ce Roi valeureux, qui aux Royaux commande.
Où estois-tu alors, ô vieillard bien-heureux,
Qui par six ans entiers as senti mal-heureux,
De l'Espagnol cruel, en danger de ta vie,
En ses ordes prisons l'extrême barbarie;
Et qui à ton retour de la Flandre depuis
Fiz sentir aux Ligueurs qui assiégeoient Senlis,
La force de ton corps, & de ta main habille,
Acompagnant pour lors le Duc de Longueville,
Chargez si à propos, qu'ils furent tous deffaicts,
Pris sur eux dix canons, les pouldres & boulets;
D'Aumale & Ballagny, pour garantir leur vie,
Estans contraints fuir, l'un vers la Picardie,
Et l'autre poursuivi jusques dans Sainct Denis,
N'osant se retrouver dedans ce grand Paris,
Craignant de ces mutins obstinez la furie,
Plusieurs des principaux ayans perdu la vie
De leurs plus factieux; si tu eusses esté lors,
Combien eusses-tu faict sortir d'ames dehors
De ces fiers Espagnols de la prison mortelle,

Leur faiſant reſſentir de ta clere alumelle
Le tranchant afillé, les mettant à la mort.
En te reſſouvenant en ton eſprit encor
Des grandes cruautez que ces peuples barbares
T'ont faict ſouffrir eſtans entre leurs mains avares,
Détenu priſonnier. Et toi, qui en conſeil,
Et en exploicts de Mars, n'as eu ci-bas pareil,
Après le grand BOURBON, ayant de ta vaillance
Faict preuve tant de fois en ſes troubles de France,
Ou ſoit que le parti du Roi des Navarrois
Tu tinſſes, ou de HENRI, dernier Roi des Vallois.
Lors principalement que d'un cœur magnanime,
Te monſtrant eſtre filz naturel légitime
De ce grand Admiral, d'un bras nerveux & fort,
Tu vengeas bravement de ton pere la mort
Sur ces Pariſiens, à la priſe ſubtille
Que tu fis au faulx-bourg de ceſte grande ville
De Sainct Germain des Prez, où pour le moins ſept cens
Furent par toi ce jour occis, où par tes gents,
Mettant devant tes yeux la honte & vitupere,
Que firent ces cruels au corps de ton cher pere
Après qu'il eut eſté de ſon fier ennemi
Maſſacré le cler jour de Sainct Barthelemy.
Où eſtois-tu auſſi, Vicomte de Thureine,
Qui pris de ces marrans, as enduré la peine
De leurs cruels deſſeins? Lors que plus qu'un Rolland,
Te monſtrant au combat furieux & vaillant,
Tu paſſas au travers de leurs ſuperbes bandes

Composez d'Espagnols & de troupes Flamandes;
Sans que jamais ton cœur, de nature indompté,
Eust peu estre par eux esbranslé surmonté;
C'estoit faict, c'estoit faict lors de ceste canaille
Si tu eusses esté au fort de la bataille.
Où estois-tu aussi, valeureux Espernon,
Qui depuis le soleil levant as faict ton nom
Jusqu'au couchant voler, pour la loyauté grande
Qu'on recongneut en toi, & en ceux de ta bande
Vers le Roi dernier mort, ayant à toi recours,
Te mettant le premier, pour lui donner secours,
Lors que le Duc Lorrain à toute sa puissance
Vouloit attaquer Blois, bouillant d'ire & vengeance
A l'encontre de lui: ha! Dieu! combien de corps
Eussent esté par toi couchez à terre morts;
L'Espagnol maintenant (renversé contre terre)
Ne nous feust de rechef venu faire la guerre;
Et toi, bon villageois (à présent mal-heureux)
Tu serois soubs Henri, toi & les tiens heureux,
Labourant de tes bœufs les terres inutiles,
En paix & en repos, loin des fureurs civiles;
Mais Dieu qui est là-haut, qui veut nostre bon Roi
En son adversité l'éprouver en sa foi,
Ne voulut que du tout ceste gent mutinée
Contre son Estat feust ce jour exterminée,
Afin que tu congnoisse aussi, peuple cruel,
Que c'est de délaisser ton Prince naturel
Pour suivre l'estranger. Or fist le Duc du Mayne
Depuis qu'il eut quitté l'ensanglantée plaine

En peu ſi grand chemin, qu'il pouvoit voir les tours
De la ville de Manthe, eſtant jà aux faulx-bourgs,
Mais qui fut repouſſé proche de la muraille,
Les bourgeois advertis qu'il avoit la bataille
Perdue, & qu'il fuyoit; & voyant que le cœur
Du peuple il ne pouvoit émouvoir par rigueur,
Fut contrainct de venir aux indignes prieres,
Découlant des deux yeux de ſes moites paupieres
Larmes abondamment! ſi les morts ont pouvoir
(Diſoit-il, contriſté) de vos cœurs eſmouvoir,
Ayez pitié de moi, vous mettant la préſence
De mon pere deffunct, qui a pour la deffenſe
De l'Egliſe Romaine, eſté mis à la mort,
Par grande trahiſon, ſe pourmenant au bord
De Loiret, petit-filz du grand fleuve de Loire,
Fleuve tant renommé, que ſon loz & ſa gloire
S'eſpand depuis Auvergne, où la naiſſance il prend,
Juſques-à l'Océan où ſon nom va perdant;
De mes freres auſſi qui ont par la furie
Du couſtelas tranchant, fini leur triſte vie,
Et puis les corps bruſlez par le commandement
De HENRI de Vallois, & leurs cendres au vent,
Afin d'enſepvelir, s'il euſt peu, la mémoire
De ſi braves Seigneurs, les privans de leur gloire;
Mettez devant voz yeux les merveilleux effects,
Qui ont eſté par moi Chef de la Ligue faicts,
Si onc à Huguenot j'ai faict par tromperie,
Ou par autre moyen, ſortir du corps la vie;
Si onques vous m'avez porté quelque amitié,

C'eſt aujourd'hui qu'il faut que vous ayez pitié
De mon affliction : & tant eut la harangue
De ce Prince Lorrain qui ſortoit de ſa langue,
En ſon adverſité, de force & de vertu,
Que ce peuple inconſtant ſe ſentit abattu,
Et entra dedans Manthe avec petite ſuite,
Où il ne fut long-temps, redoutant la pourſuite
De ce grand Mars François, & ſon chemin a pris
Vers la riche Cité qui du Troyan Paris
Porte à préſent le nom, où ſeulement il paſſe,
Redoutant la fureur de cette populace,
Qui ne ſçavoit encor le déſaſtre & mal-heur
Tombé deſſus le Chef du partizan Ligueur.
Or jà du beau Phœbus la lumiere æthérée
S'eſtoit un peu de nous arriere retirée,
Qu'on advertit le Roi, que le Guyſard Lorrain
S'eſtoit ſauvé à Manthe avec un petit train ;
Quoi ſçachant, commanda qu'on ſonnaſt la trompette
Pour rallier ſes gents, & faire la retraicte,
Qui fut auſſi-toſt faict, & s'en va vers Roſny,
Bourg qui eſtoit du tout pour l'heure deſgarni
De ce qui eſt beſoin pour appaiſer la rage
Du ventre famélicq, & ſans aucun bagage,
Ces Officiers eſtans en divers lieux eſpars,
Eſgarez çà & là pourſuivans les fuyars.
Noſtre Roi ne voulant ſouz un ingrat ſilence,
Mettre en oubli de Dieu la divine aſſiſtance,
Paſſa toute la nuict méditant les haulx faicts,
Que noſtre Dieu avoit ce jour-là par lui faicts,

Lui rendant à genoux de si belle victoire,
D'un cœur pur & dévot, graces, honneur & gloire,
Attendant que l'aurore eust ramené le jour,
Et que ses domestiqz eussent faict leur retour;
Et repaissant son ame, appaisant la famine
Ce faisant qu'il sentoit au bas de sa poictrine,
D'un sainct Cantique à Dieu, qu'il fist passant la nuict
Inspiré de là-haut en son divin esprit.
Or avant que du jour l'aurore avant-couriere
Eust ramené çà-bas, la clarté journaliere,
Les domestiqz Royaux qui s'estoient séparez,
Poursuivans par les bois les fuyars esgarez,
Se trouvent devant lui en grande révérence,
Lui rendant la raison de leur tardive absence,
Ausquels il commanda de rechercher les corps
Des siens, qui sur le champ seroient demourez morts,
Ayans, heureusement pour leur chere Patrie,
En combattant fini le reste de leur vie,
Pour les ensepvelir & monstrer le debvoir
Qu'un chacun Chrestien doit vers son ami avoir,
Les faisans enterrer avec larmes & plainctes,
En les acompagnans de piteuses complainctes,
Juste & dernier devoir que tout homme est tenu
De faire à son ami de la mort prévenu.
Alors que l'on voyoit les champs & fortes villes
Du Royaume François brusler d'armes civiles,
Et que plusieurs vouloient, desnaturez, sans foi,
Déchasser meschamment leur légitime Roi,
En ce temps, ô mon Roi, au milieu des allarmes

J'eſcrivois dedans Blois, mon pays, tes faicts d'armes,
Que je veux conſacrer à l'immortalité,
Afin qu'il ſoit toujours à la poſtérité
Mémoire de tes faicts & de ceux de la race
Qui tes rares vertus enſuivront à ta trace;
Mais pourveu toutesfois que tu ayes le ſon
Agréable, mon Roi, de ma vraie chanſon,
Las qui a eſté faicte au lieu de la muſette,
Au ſon eſpouventant de l'horrible trompette.

*Fin de la Henriade.*

## VISION DE L'AUTEUR.

# AU ROI.

LA mere de Memnon du jour l'avant-couriere,
N'avoit encor çà-bas la clarté journaliere
Ramené aux mortels, que le somme oblieux
Me charma tellement les paupieres des yeux,
Arrousée de l'eau du fleuve d'obliance
Que je perdis du tout de moi la souvenance;
Mes membres demourez sans poulx, sans mouvement,
Ainsi que ceux qui ont perdu tout sentiment.
Là je vis en esprit (combien qu'on dict que songes
D'ordinaire ne sont que fables & mensonges)
Choses en mon dormir ou tel contentement
J'en receu en mon cœur, que le seul pensement
Me contente y pensant; je voyois en la dextre
Mon Roi tenir son sceptre, & en l'autre senestre
La main de sa Justice, en un beau Trosne assis,
Revestu du manteau Royal de fleurs de lis
De toutes parts semé; sa teste couronnée
D'une couronne d'or de tout temps ordonnée
Du grand Dieu de là-hault aux Monarques & Rois
Qui doivent gouverner le sceptre des Gaulois,
Après avoir esté au chef, en la poictrine,
Aux espaules, aux bras oingt de l'huile divine,
Envoyée jadis exprès en ces bas lieux
Au premier Roi Chrestien le grand Clovis, des cieux.
Or moi, comme ravi de la divine grace,
Que je contemplois estre en sa Royale face,
Et voyant que sans cesse il avoit de ses yeux
Sur moi m'envisageant le regard gracieux,
Je m'approche de lui en faisant de ma langue,
Levant mon ame au Ciel, la suivante harangue.

O Dieu qui es là-hault, Pere de l'Univers,
Qui as premiérement donné cours à mes vers,
M'ayant choisi sur tous pour dire les louanges
Jusques aux nations qui sont les plus estranges
De ton Roi bien-aimé; quelles graces de cœur
Te pourrois-je assez rendre aujourd'hui de l'honneur
Que ta bonté lui faict! O combien admirable
Tu es en tous tes faicts, ô Seigneur redoutable,
Envoie-lui du Ciel ta justice & ta paix,
Et qu'il soit obéi comme Roi désormais,
Mettant fin par ta grace à ces guerres civiles,
Faisant mettre armes bas, en remettant les villes,
Les forts & les Chasteaux rebelles en sa main,
Comme donné de toi pour nostre Souverain.
France, que tu peux voir en grand magnificence
Oingt de l'huile céleste, ensuivant l'ordonnance
De ses divins Ayeux, ores resjouis-toi,
C'est aujourd'hui qu'il faut reconnoistre ton Roi,
Unissant tes enfans, ensanglantant leur lance
Du sang payen, monstrant leur prouesse & vaillance:
Faictes voz noms François depuis le Pol Artiq'
Par vos valeurs voler jusques à l'Antartic;
Faictes bouffer au vent sur les eaux marinieres,
Comme ont fait voz Ayeux, vos enseignes guerrieres;
Regaingnez la Cité où pour nous tous souffrit,
Misérables pécheurs, le Sauveur Jesus-Christ,
Remplisant le terroir des plaines Ydumées,
Bien unis & d'accord, de vos grandes armées:
C'est-là où il vous faut, magnanimes de cœur,
De voz bras vigoreux démonstrer la valeur:
C'est-là, François, c'est-là où il faut faire guerre,
Non pas ensanglanter vostre mere la terre:
C'est-là où il vous fault aller chercher, guerriers,
Non pas en ces Pays les palmes & lauriers.
Hé ne voyez-vous pas comme la renommée
Est jusques aujourd'hui encor par tout semée

xploicts valeureux d'un Paladin Rolland !
e monstrant sur tous hazardeux & vaillant,
des Pairs de France, & autres Capitaines,
sé attaquer jusques dedans leurs plaines,
z d'un cœur Royal, Sarrazins & Payens
ns exterminer la Foi & les Chrestiens.
)ieu, combien de fois les troupes Sarrazines
ougi de leur sang les plaines Palestines.
ombien de milliers ont esté veu de corps
roient demourez estenduz roides mors
: braves guerriers du Royaume de France,
e des corbeaux, leur seule confiance
ıt au Dieu vivant; mets-toi devant tes yeux
qui est le Chef, mon Roi, de tes Ayeux,
me il s'est acquis une gloire immortelle
faicts valeureux, & la joie éternelle.
i, mon Prince, ainsi j'en espere de toi,
: la vertu de ce valeureux Roi,
tu envoiras tes phalanges guerrieres
dessus les tours de Sion tes bannieres.
n que tu ayes, estant ton peuple en paix,
i qui premier a rédigé tes faicts,
n grand Loys, nouvellement l'Histoire,
en ta grandeur) à l'advenir mémoire,
ie recevoir, Prince doux & humain,
/e que je tiens, fabriqué de la main
ouvrier divin, qui, sur toute la bande
rits bien-heureux, là-haut au Ciel commande,
auras besoin, mon Prince, ci-après
intenir ton peuple en bonne & seure paix.
rès avoir faict (en toute révérence)
de ce beau glaive à ce grand Roi de France,
t de sa dextre, & d'un regard joyeux,
ces propres mots : Ce glaive prétieux
t bien à propos; car par celui j'espere
bien peu de jours le rebelle deffaire

Qui me contrarira ; il n'eſt forg é de main
D'homme qui ſoit vivant, mais du Dieu Souvei
Dont je t'en remercie, & aurai ſo uvenance
Si je puis une fois eſtre paiſible en France,
Mes ſubjects bien unis, du don que tu m'en faict,
Et de la peine auſſi qu'à deſcrire mes faicts
Tu as juſqu'ici pris, & de ce Roi de France
Dont mes Ayeux premiers ont eu jadis naiſſance.
Ce faict, il me ſembla que d'en-hault deſcend
Et s'addreſſant à moi, que ces mots il me dict
D'un viſage riant : Je ſouhaite & deſire
Le Livre que tu m'as donné avecq toi lire.
Qui fut bien eſtonné ſur l'heure, ce fut moi ;
Car il me ſembloit voir en la main de mon Roi
Un Livre qui eſtoit de pierres prétieuſes
De toutes parts couvert, des Indes bien-heureuses
Venues de nouveau, en quoi avoit eſté
Ce glaive que j'avois faict à Sa Majeſté
Nagueres transformé : ô quelle reſverie,
Diſois-je en mon eſprit, hé eſt-ce enchanterie ?
Ou bien la vérité ? veillé-je, ou ſi je dors ?
Non je ne reſve pas ; car je ſens de mon corps
Les membres ſe mouvoir : & voyant qu'audien
Il me ſembloit preſter par ſa grand' patience,
En deſſerrant mes dents ( de ma langue l'encloz
Je commence, aſſeuré, lui dire ces propos :
Je rends graces à Dieu, jour ( SIRE ) & nui
ceſſe,
Soupirant en mon cœur d'aiſe de la lieſſe
Qu'en mon ame je ſens de t'avoir inſpiré
A ſuivre le chemin de tous tant deſiré,
Où, depuis Clovis, ont cheminé tes Anceſtres
Par le moyen duquel cent fois ſe ſont faicts maiſ
Des Royaumes Payens en leur impoſant loi,
Cuiraſſez & tarquez du bouclier de la Foi.
Car, SIRE, ſois certain, ſi tu n'euſſes embra

t Religion, la tienne délaissée,
e estoit faict de toi, tes fideles Royaux
z te laisser, ne pouvans plus les maux
;uerre endurer. Je vis en ma présence
mes de ses yeux couler en abondance
:opos achevez, tesmoignant la douleur
.oit tourmentant secrettement son cœur,
rès que la voix de sa langue perdue,
us ses esprits, lui eut esté rendue,
du plus profond souspirs & gros sanglots,
t (me regardant en la face) ces mots:
ldrois de bon cœur, pour assouvir l'envie
sçais que plusieurs, mon Dieu, ont sur ma vie,
m'eusse tant faict de bien & de faveur,
: plustost esté quelque simple pasteur,
sceptre tenir en signe de puissance
ıanier l'estat des affaires de France.
:eux, Henri, heureux ci-devant plus cent fois
n'es à présent, alors que tu estois
s mons Pyrénés, poursuivant à la trace
ıe vieil cerf cornu avecq tes chiens de chasse,
.es haux rochers de Pasmiers ou de Foix,
.ercher sa pasture ordinaire au grand bois,
quelque sanglier rencontré paissant l'herbe
buisson espaix en la forest de Therbe;
sceptre mille fois plus desiré qu'heureux,
:elui qui te va cherchant est malheureux,
nt devant mes yeux le mal qui environne
de jours que de nuicts le sceptre & la couronne.
vous, bergers heureux, qui donnez à vos os,
d il vous plaist, lassez, sur l'herbe le repos;
, villageois aussi, qui cueillez en la terre
:aux dons que Cerès venu le temps enserre,
ımpette animant le soldart à l'assault
ıus esveille point endormiz en sursault.
oi, triste, voyant de pitié les complainctes

De la bouche ſortans de mon Prince non feinćte
Je lui dis ces propos : Il me ſemble qu'à tort,
Sire, vous tourmentez ; quel Prince n'a l'effort
De fortune eſprouvé, tant doué de ſageſſe
Ait-il onques eſté en ſa tendre jeuneſſe.
Celui qui eſt le Chef de tes divins Ayeux
N'a-t-il pas eſprouvé les efforts furieux
Des principaux Seigneurs du Royaume de Fran
Le voulant deſceptrer par leur grande puiſſance
Tous vaillans & hardis de remarque & renom ;
Le Comte Provençal, le Tholozain Raymon,
Geoffroy de Luſignan, ſon oncle de Boulogne
Le Druide Robert, & le Duc de Bourgogne,
Pierre le Duc Brethon, le Comte Nivernois,
Et autres infiniz Seigneurs Barons François,
Et meſme qui avoient appellé d'Angleterre
Le redouté Richard pour lui faire la guerre,
Qui depuis toutesfois, de mortels ennemis
Qu'ils eſtoient, furent faićts d'armes freres am
Après s'eſtre embarquez deſſus l'onde marine,
Deſlachant leurs courroux ſur la gent Sarrazin
Ou ſur tous ſe monſtra aux coups toujours pren
Ce ſaint Roi ton ayeul, magnanime guerrier.
O qu'il puiſſe eſtre ainſi de tes troupes guerr
Qu'en brief nous les voyons ſur les eaux marir
Voguer à pleine voile, aux vents tes eſtendars
Par-tout retentiſſant de tes braves ſoldars
Le nom & de leurs Chefs, qui auront à ta ſui
Paſſé les flots marins pour la ſećte maudićte,
Deffaire de Mahom ; car à toi, mon Seigneur
Mon Henri, t'appartient ſur tous Rois ceſt ho
Puis tu retourneras en grand resjouiſſance
Les Sarrazins deffaićts au Royaume de France
Où ayant achevé heureuſement le cours
En paix & en repos, jà vieil d'ans de tes jour
L'ame eſtant de ton corps disjoinćte & ſéparée

S'en ira droit là-hault vers la voulte æthérée,
Où avecq tes Ayeux tu ſeras à jamais
Contemplant noſtre Dieu, HENRI, mon Prince, en
paix.

Le meſſager du jour, pendant que je ſommeille,
De ſon chant eſclatant en ſurſaut me reſveille,
Me privant du plaiſir que j'avois eu la nuict;
Car auſſi-toſt mon ſonge en l'air s'eſvanouit;
Et moi fruſtré du tout de la joie incroyable
Que j'avois, eſtimant mon ſonge véritable.





LES

# LES TROIS PREMIERS LIVRES DE LA LOYSSÉE.



A TRES VERTUEUSE PRINCESSE,

# CATHERINE DE BOURBON,

SŒUR UNIQUE DU ROI.

MADAME,

*Il est certain qu'entre les vertuz, la vérité tient le premier lieu : combien qu'elle semble*

*quelque temps cachée au plus profond des abyſmes, comme vaincue par les impoſtures de la menſonge, ſa partie adverſe! on la voit à la fin toutesfois, (moyennant l'aide de ſon divin pere), retourner en grand' magnificence, ſe préſenter à la veue des hommes, triomphante des deſpouilles de la victoire qu'elle a obtenue contre ſon ennemie mortelle, ſoubz les enſeignes de laquelle j'ai combatu depuis l'aage de mon enfance juſques à préſent, & eſpere continuer juſques à la fin de mes jours, cauſe que j'ai entrepris un labeur ſi ardu & difficile, qu'il ſeroit ſuffiſant à charger le dos de ce fort géant, qu'on dict ſouſtenir le Ciel de ſes bras puiſſans, pour eſclairer, & donner à entendre la vérité aux ignorans, de l'origine de voſtre très-antique & Royale Maiſon (deſcendue de ce grand Roi, qui, en ſon vivant, a faict choſes ſi eſmerveillables, & enduré tant de travaux pour la deffenſe de la Religion Chreſtienne contre les Turcz & Sarrazins infideles, qu'elles ſont preſque incroyables) par les Livres que j'eſpere ci-après mettre en lumiere, moyennant l'aide du Roi, & de vous: les deux premiers deſquelz, MADAME, je vous envoye,*

*ſuivant la promeſſe que je vous en fiz, eſtant dernierement à Blois, qui vous rendra teſmoignage de ma bonne volonté, que je vous ſupplie très-humblement de recevoir d'auſſi bon cœur, que je les vous préſente, leſquelz ſi j'entends vous avoir eſté agréables, ce me ſera occaſion de continuer les autres ſubſéquens, qui ſont tant en voſtre honneur, que de tous les Princes qui ſont deſcenduz d'un Roi ſi vertueux & magnanime.*

*Priant Dieu cependant,* MADAME, *qu'il vous veuille maintenir en voſtre grandeur, & vous donner en ſanté longue & heureuſe vie, & en brief acompliſſement de voz ſaincts deſirs.*

De Bloys ce dernier jour de Juin 1593.

Voſtre tres-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, SEBASTIAN GARNIER.

## L'AUTEUR A SES LIVRES.

Mes chers amours, mes Livres bien-aimez,
D'un pied léger allez trouver Madame.
Un plus grand heur ne desire mon ame,
Que de vous voir de sa faveur armez.

En sa faveur vous serez estimez,
Des beaus Esprits que mon Phœbus enflame.
En sa faveur, vostre gloire n'entame
La fiere dent des Momes animez.

Et puis Madame estant seule lassée,
Soulagera sa Royale pensée,
En relisant les vers de son Garnier.

Qui lui promet, que bien-tost en lumiere,
Elle verra sa Loyssée entiere,
S'elle ne veut ses graces lui nier.

## A MADAME CATHERINE,

### SŒUR UNIQUE DU ROI.

A qui pourroit, mon Garnier, mieux
S'adresser, qu'à toi, Catherine?
Qui es venue, & tes Ayeux,
De la race saincte & divine
De ce grand Prince & Roi Loÿs,
Pour authoriser ses escris.

*Claude Billard, femme de l'Autheur.*

## SONNET.

*Jacques Hurault, Escuyer, sieur de la Pitardiere, sur les Œuvres de SEBASTIEN GARNIER.*

Non, non, tout n'est tari par la mort de Ronsard,
Qui fut en son vivant l'ornement de la France,
Et des plus beaux esprits la fleur & l'excellence :
Les ruisseaux de la source en jettent autre part.

Muses, vous avez faict don de vostre bel art
A ce divin Garnier, ravi dès son enfance
De vos saintes douceurs, qui donnent asseurance,
Qu'Apollon ses trésors volontiers lui départ.

Il a sondé dedans la plus claire fontaine
Du haut mont de Parnasse, & non sans grande peine
En a fait rejaillir un très-plaisant ruisseau,

Duquel il embellist ses œuvres admirables,
Qui seront à jamais aux Lecteurs agréables ;
Car rien, rien, ne se voit au monde de plus beau.

*A M. Garnier, Procureur du Roi à Blois.*

Qui peut juger de Blois, & du Mans la querelle ?
Blois donne l'avantage à son docte Garnier.
Le Mans veut que le sien soit de tous le premier,
Qui chantent des neuf sœurs la science plus belle.

Mais las ! lequel des deux, dis-moi, troupe immortelle,
En signe de conqueste, aura ton verd laurier ?
Tous deux sont deux Phœbus, deux maistres du mestier,
Qui sainct. tes saincts honneurs, sainctement nous décele.

Tous deux font leurs beaux noms fameux par l'univers,
L'un d'un tragique plainct, l'autre d'un royal vers.
Tous deux, pour prix, ont pris une mesme couronne.

Honorez donc ces deux, qui ont un mesme nom,
Muses de mesme gloire, & de mesme renom,
Et de mesme laurier qui leur front environne.

*Jac. Pean. Advoc. à Blois.*

In Henriada. Seb. Garnerii Procurator. Reg. Blesis.

*Subjectas oculis clades quas Gallia perfert,*
*Assiduis, Galli, prosequimur lachrymis,*
*Has tamen expressas, Garneri carminè, vultu*
*Excipimus læto, faustaque verba damus,*
*Artis opus raræ est : nostros ita fallere sensus,*
*Ut non mœrentes, quæ sibi mœsta, legant.*

Joann. Pepin, Noviod.

## EPIGRAMMA.

Ad do. Seb. Gar. Proc. Reg.

*Sunt tua scripta viris, Garneri, cognita doctis,*
*Jamque tu. rutilat nobile mentis opus.*
*Magnus Alexander tumulum dum lustrat Achillis,*
*Inventum : spirans, hos dedit ore sonos,*
*Fœlix ; quòd cecinit de te venerandus Homerus*
*Mirificas laudes, mirificumque decus :*
*Non magis arma viri laudat, quàm scripta Poëtæ,*
*Digna opere immenso, consilioque gravi.*
*Sic tu dum redigis Garneri, Gallica scriptis*
*Facta : opus immensum laude virente beas.*

A. Vaillant.

# SONNET

*Sur la Loyssée de Sebast. GARNIER, Procureur du Roi au Comté & Bailliage de Blois.*

Dis-moi, Phœbus, de quelle récompense,
De quel honneur rendras-tu guerdonné,
De quel laurier rendras-tu couronné
Ce Bastion, ce Grenier de science;

Cest Océan, ce gouphre d'éloquence,
Qui par ses vers rend le monde estonné,
Qui de tout temps estoit prédestiné
Pour ramener les Muses en la France!

Bellay, Belleau, du Bartas, & Ronsard,
Muets, confuz, & baissants le regard,
Vont adorant l'unique Loyssée.

L'aveugle Grec mesme s'en est piqué;
Car sans un D. dont cest œuvre a manqué,
Il lui ostoit l'honneur de l'Odyssée.

*N. C.*

# EPIGRAMMA.

In Loysseam Sebast. Garnerii, Regii Blesis.

*Gallia sanguinei studiis asperrima Martis,*
*Dardanidas multos Æacidasque tulit:*
*Quorum nominibus, jamjam invidiosa vetustas*
*Effusâ lethes officiebat aquâ.*
*Cum tua, Garneri, mens sedibus edita celsis,*
*Virgilium Gallis Mæonidemque tulit.*

Joann. Pepini Noviod.

# ARGUMENT.

*L'AUTHEUR, après avoir déclaré ſon intention, diſcourt l'heur & félicité du Royaume de France du regne de Sainct Loys, & de la viſion qu'il eût en une grande maladie, lui commendant de s'embarquer ſur mer, pour ſecourir les Chreſtiens, qui journellement eſtoient perſécutez des Sarraſins ; & la réſolution qu'il prit avecq' tous les Princes & Seigneurs d'accomplir ce voyage, laiſſant le gouvernement du Royaume à ſa mere : & ſon partement de Paris pour aller à Lyon trouver le Pape Innocent, qui s'eſtoit abſenté de Rome pour éviter la furie de l'Empereur Fréderic. Et depuis ſon arrivée en la ville de Marſeille, où ayant ſéjourné quelques jours, & le vent favorable, s'embarqua avecq' ſes troupes en ſes vaiſſeaux, qui voguerent tant ſur mer, qu'ils aborderent au port de Famagouſte, ſans aucune fortune, un mois cinq jours après leur partement.*





# LA LOYSSÉE.

## LIVRE PREMIER.

Je ne ſçai quel deſir enflamme ma poictrine,
Comme pouſſé d'en-haut d'une chaleur divine,
A coucher par eſcrit les actes valeureux
De ce grand Roi Loys, de ce Sainct bien-heureux :
Ses voyages ſacrez, les combats, les allarmes,
Les aſſaux furieux, les généreux faicts d'armes
Qui furent par lui faicts contre les Sarrazins
Ennemis conjurez des Chreſtiens leurs voiſins,
Les maux qu'il a ſoufferts, & l'extrême indigence
Où il s'eſt veu réduict en prenant patience,
Détenu priſonnier entre ces eſtrangers,
Les périls de la mer, les hazars, les dangers,
Où ſouvent s'eſt trouvé depuis ſa délivrance,
Cuidant s'en retourner au Royaume de France,
Dieu voulant approuver en ſon adverſité
Quell' eſtoit de ſon cœur la magnanimité.
Et depuis ſon retour d'Ægypte le voyage
Qu'il feit en Barbarie, où il ſurprit Charthage,
Les Aphricains deffaicts, & aſſiégea Thunis,

Principale Cité des villes du pays.

Et comme après qu'il eut longuement faict la guerre
Aux Turcz, & Sarrazins, esloingné de sa terre,
Rendit l'esprit à Dieu, où il est en repos,
Le cercueil demourant héritier de ses os.

O toi, vrai Apollon, qui de ta belle face
Esclere l'Univers, & m'as faict tant de grace
Que d'avoir ci-devant à mon œuvre entrepris
Maugré mes envieux la derniere main mis,
Esleve à toi mon cœur, mon esprit illumine
Du feu de tes rayons: enflammant ma poictrine,
Que je puisse haultement de ce divin Seigneur
Les gestes, & les faicts escrire en ton honneur.

Et vous, unique sœur de mon Roi, CATHERINE,
Qui de ce sainct Monarque avez vostre origine,
Gardez vostre Escrivain de la langue & des dents,
D'un tas de zoïleaux furieux, & mordants,
Qu'ils puissent tous crever (par le milieu) d'envie,
Comme cil qui osa attenter à la vie
De son maistre & Seigneur; car cest œuvre entrepris
Est en faveur de vous, Princesse de haut pris,
Et des Princes du sang descenduz de sa race,
Qui, comme enfans, suivront ses vertus à la trace.

Soyez donq' ententive à escouter sa voix!
Que patiemment de ce divin François
Il puisse faire entrer en vos douces oreilles
Les gestes & les faicts de ses hautes merveilles,
Pour après entonner la valeur de noz Rois
Qui tiendront après lui le sceptre des Gaulois.

La France jouissoit d'une paix bien-heureuse
Il y avoit vingt ans, en tous bien plantureuse,
Le simple villageois vivoit en doux repos,
Labourant de ses bœufs, (en sillonnant le doz
De son coultre tranchant de la terre sa mere),
Sans craindre les assaux de la troupe guerriere,
Pendant que les bergers assis souz les ormeaux,
Entonnoient hautement sur leurs doux chalumeaux;
En leurs chants gracieux, l'incroyable martyre,
De leur nouvel amour, qui à ce les inspire,
Estant au milieu d'eux pour vuider leur débat,
La belle Janneton, cause de leur combat,
Leurs brebis & aigneaux près la fontaine claire
Brouttans le serpolet, au bas de Sainct Bohaire,
Regnant sur les François un Roi de grand valeur
Qui les faisoit jouir pour lors de ce bon-heur,
Sur tout Roi advisé, abondant en richesse,
En armes, en chevaux, en peuple, & en Noblesse;
En mere fortuné, en freres valeureux,
En femmes & enfans de toutes parts heureux,
Sur tout honnorant Dieu, ennemi de tout vice,
Aimé & redouté pour sa grande justice,
Le Pere du Pays, & le Conservateur
De l'Eglise de Dieu, le juste protecteur
Des pauvres affligez trouvez en indigence;
C'estoit ce grand Loys, ce sage Roi de France.
Qui discourant en lui qu'il estoit en la fleur
De ses ans les plus beaux! & de plus de vigueur,
Et entendant aussi qu'infiniz Ducz & Princes

Avoient jà délaiſſez leurs fertilles Provinces,
Pouſſez du Sainct-Eſprit, du tout à l'abandon,
Pour prendre pour la croix l'eſcharpe & le bourdon;
Leurs navires flotans çà & la vagabondes
De long-temps ſur les eaux à la merci des ondes,
Réſoult en ſon eſprit ſes galleres armer
Pour le beau temps venu ſe mettre ſur la mer,
Et aller guerroyer juſqu'au pays d'Ægypte
Payens & Sarrazins, qui la ſecte maudicte
Tenoient de Mahomet: mais las! autant de fois
Que propoſoit partir ce grand Roi des François,
Sa mere autant de fois ſon ame eſtant atteincte
De craincte de ſon filz, ſon entrepriſe saincte
Lui faiſoit retarder, & dont il fut ſi fort
Troublé en ſon eſprit, qu'il tomba comme mort
Sur terre eſvanoui, ſes membres immobiles,
Demourans quelque temps, tant ils eſtoient débiles;
Son eſprit tranſporté, ſans parole, & ſans voix,
Ne reſtant que le nom du Monarque François,
Son corps jà preſt à mettre en un cercueil enſerre,
Pour après le porter deſſouz la tombe en terre.
Mais comme celui-là qui couroit en Damas
Pour punir les Chreſtiens, ſentit le puiſſant bras
Du Chriſt Nazarien; renverſé ſur la plaine,
Aveugle demouré ſans poux, & ſans haleine,
Se vit en viſion tranſporté juſqu'aux Cieux,
Ainſi fut de ce Roi l'eſprit dévotieux,
Où il vit, comme il dict, infinies merveilles
Que l'œil ne pourroit voir, ni ouir les oreilles:

Là il ouit le son d'une effroyante voix,
Qui dist ces mots: C'est moi qui suis le Roi des Rois,
Le Seigneur des Seigneurs, le Puissant, l'invincible,
Le tout bon, le tout Sainct, le non compréhensible,
Pere de l'Aigneau Sainct qui me fut consacré
Après avoir esté par les Juifs massacré.
C'est moi qui ai gardé le peuple Israélite,
Jadis mon bien-aimé, par les déserts d'Ægypte,
Et qui l'ai délivré par Moyse en mon nom
Des furieuses mains du cruel Pharaon.
C'est moi qui a donné la force & la puissance
A ce grand Josué d'abattre l'arrogance
A trente & un Tyrans, robustes & puissans,
Qui mes Loix & mon nom sainct estoient mesprisans;
Et qui lui ai montré, au lieu de la machine
A fouldroyer les murs, à sonner la buccine,
Au son seul de laquelle on vit le rempart fort
D'Jericho versé, le peuple mis à mort;
Et afin que ces Rois infideles à l'ombre
Ne peussent se sauver par l'obscurité sombre
D'Herebe & de la nuict, j'arrestai le prompt cours
Des chevaux du soleil, pour allonger les jours.
Hé! quelle nation tant barbare & estrange
Ne sçait de Gedeon la fameuse louange?
Qui a faict que David a coupé de sa main
La teste à Goliath, ennemi Philistin,
Qui alloit deffiant les plus braves gendarmes
Des enfans d'Israël qui estoient portans armes.
C'est moi, Loys! c'est moi, qui t'ai faict la faveur,

T'ayant, comme un David, trouvé selon mon cœur;
D'avoir jusques ici en bonne patience
Conservé souz ta main le Royaume de France,
Qui parle ores à toi; entends donq' à mes dicts,
Qu'ils soient exécutez sans aucuns contredicts;
Pense-tu que je t'ai doué en ta jeunesse
De tant d'honneurs & biens, pour après en paresse
Passer tes ans virils? Onques ma volonté
Ne fut que tu passasse ainsi en lascheté
La fleur de tes beaux ans, comme un Sardanapale,
Qui se contentoit d'estre en sa maison Royale
A se friser & rire avecques ces mignons,
Qui de ses voluptez estoient les compagnons.
Or de toi autrement sont bien les destinées,
En mon conseil privé de long-temps ordonnées,
Je te ferai souffrir infinitez de maux,
De périlz, de hazars, de peines, & travaux,
Nonobstant tu feras en ma vertu sur terre,
Sur Turcs & Sarrazins merveilleux faicts de guerre;
Mais tu seras enfin par les Ægyptiens,
Après un long combat, deffaict toi, & les tiens,
Qui te feront porter, estant en leur puissance,
Mille maux pour mon nom; mais aye patience,
Résiste constamment; car j'aurai de toi soin,
Et ne te laisserai (Loys) à ton besoin,
Je te ferai revoir en grand' réjouissance
De rechef, mon enfant, le Royaume de France.
Mais sur tout garde-toi de n'aprocher du bord
Où l'un de tes Patrons en l'eau tombera mort
Abordant

Abordant en la Cypre ; ains ſuivras le rivage
De l'Iſle l'Ampieuſe , où eſt un hermitage
Sur le haut d'un rocher , & là tu trouveras
Un Hermite fort vieil duquel tu t'enquéras
Des choſes advenir de ceux de ton lignage ,
Qui ne manqueront point de généreux courage ;
Principalement ceux qui de toi deſcendront ,
Et qui , après ta mort , le ſurnom porteront
De ces vaillans Bourbons , entr'autres d'un que j'aime ;
Qui ſera par ſur tous en dignité ſuprême ,
Qui regnera en France après que tous les Rois
Seront faillîz , qui ſont du tige de Vallois :
Et en ſon temps fera avecques ſes gendarmes
Tant de hautains exploits , & valleureux faicts d'armes ;
Que depuis où ſe va retirer le ſoleil ,
Juſques au lendemain qu'il ſe monſtre vermeil !
Il ſera de ſon nom , de lui & de ſa gloire ,
Entre tous les vivans ci-après faict mémoire ;
Car jamais Charlemagne en ce monde n'eut tant ,
Tenant l'eſpée en main , d'honneur en combattant ,
Que ce grand Prince aura ; il n'y aura puiſſance
Qui puiſſe réſiſter à ſa force & vaillance ,
Et rendra ſur le champ confuz & abbatu
Tout Tyran qui vouldra attaquer ſa vertu ;
Son nom eſt jà gravé ès voutes azurées
Au plus hault de mon ciel , en lettres bien dorées ;
Et jamais ſon beau nom au monde n'aura fin ;
Car tel de ce grand Roi eſt le futur deſtin :
Le vieillard d'Anſelmo , mon ſerviteur fidelle ,

Le ſurplus te dira ; preſte-lui donc l'oreille,
Et de ce qui te doit, & aux tiens, advenir :
Ne faults donc pas, Loys, à bien l'entretenir.
Après qu'il eut ce dict, ô la grande merveille,
Loys qu'on tenoit mort de ſon ſomme s'eſveille,
Et tout incontinent ſe jette hors du lict
Auſſi ſain & diſpos que jamais on le vit ;
Les femmes qui eſtoient près de lui demourées,
Jettans larmes & cris, hurlantes, eſplorées,
Et qui tenoient déja le drap dedans la main
Pour enſépulturer ce Prince tant humain ;
Elles courent le dire à la Royne dolente,
Qui eſtoit ſur un lict, d'extrême ennui plorante,
Laquelle oyant ce bruit, ſe reſveille en ſurſault,
Et qui du lict ne faict juſqu'à bas qu'un ſeul ſaut,
Qui s'en va de ce pas, ſa couche délaiſſée,
Retrouver ce bon Roi, ſa triſteſſe laiſſée,
Qu'elle trouve debout, & en telle ſanté,
Comme ſi onq' malade au lict n'avoit eſté,
Qui lui diſt le ſecret caché de ſa penſée ;
Et comme il propoſoit, la France délaiſſée,
Faire le ſainct voyage, en demandant la Croix,
Suivant ce qu'il avoit projetté mille fois,
Et qu'il ne vouloit pas qu'on le vint contredire,
A peine d'encourir mortellement ſon ire.
Qui pourroit dire l'aiſe & le contentement
Que ſa mere receut en ſon entendement !
Ayant oui au long de ſes propres oreilles
De ſon filz bien-aimé les divines merveilles ?

Mais d'autant qu'en ſon ame ell' en eut de plaiſir,
D'autant ell' en receut après de deſplaiſir,
Quand elle ſceut au vrai, (par les ſiens advertie),
De ce Roi vertueux la proche départie,
Jugeant en ſon eſpriɛt que jamais de ſes yeux
Elle ne reverroit de ce Roi gracieux,
De la France parti, l'agréable préſence,
Jettans de ſes deux yeux larmes en abondance;
Et ne pouvant porter l'exceſſive douleur
Du dueil qu'elle ſentoit qu'elle avoit ſur le cœur,
Qui l'alloit tourmentant, nonobſtant la deffenſe
De ce valeureux Roi, ſe jette en ſa préſence,
Comme déſeſpérée, enclinée à genoux,
Priant lui pardonner l'ire de ſon courroux,
Lui tenant tels propos : Ha ſi onq' de ta mere
Tu as par-ci-devant eſcouté la priere,
Et ſi tu m'as porté, comme mere amitié!
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que tu ayes pitié
De l'ennui que je ſens, que tu vois déſolée
Au-devant de tes yeux plorante eſchevelée.
Ha! Loys, mon enfant, mon filz, que j'aime mieux
Que mon cœur bien-aimé, ni que mes propres yeux,
Délaiſſe, mon enfant, délaiſſe l'entrepriſe
Que trop ligérement ſans moi as entrepriſe,
Si tu ne veux avoir de toi compaſſion,
Au moins ayes pitié de mon affliɛtion!
Je te ſupplie, mon filz, par ces larmes coulantes
Que tu vois de mes yeux ſans feinte découlantes;
Car tel que de Loys on verra le deſtin,

De ſa piteuſe mere auſſi ſera la fin.
Je penſois que tu deuſſe eſtre de ma vieilleſſe
Le baſton qui devoit ſouſtenir ma foibleſſe !
Je penſois qu'à la fin de mes jours derniers vieux
Tu me deuſſe fermer les paupieres des yeux !
Coriolan, Romain, courageux Gentil-homme,
Se reſſentant du tort qu'il avoit dedans Rome
Des citoyens receu, prié de ſes amis,
De ſes plus favoris, d'avoir de ſon pays
Quelque compaſſion, jetta bien loin arriere,
Plein d'ire & de fureur, leur inſtante priere ;
Mais ſi-toſt qu'il eut veu ſa mere de ſes yeux
Jetter larmes & pleurs, ſon viſage moiteux,
En le ramentevant de ſa jeuneſſe tendre,
Pour laquelle eſlever elle lui fiſt entendre
Le mal qu'elle avoit eu : auſſi-toſt le fier cœur
Du grand Coriolan fut tourné en douceur !
Serai-je en mes douleurs moins de toi favorie
Que ne fut de ſon filz la triſte Vulturie ?
Après que ce bon Roi eut oui amplement
Le diſcours de ſa mere, & vid qu'aucunement
Il ne pouvoit donner à ſon ame bleſſée
Aucune guériſon : ô combien ſa penſée
Fut agitée alors, regardant d'un coſté
Du grand Dieu de là-haut l'entiere volonté,
D'autre part la pitié de la douleur amere
Qu'il ſentoit en ſon cœur de ſa piteuſe mere,
A laquelle il reſpond, après que ſes eſprits
De triſteſſe altérez, il eut un peu repris.

Qui pourroit raconter (très-honorée Dame)
L'ennui qu'en moi je ſens, qui tourmente mon ame ;
Voyant que je ne puis, tant eſt grand mon mal-heur,
Donner alégement à voſtre triſte cœur.
Ma mere, voulez-vous, pour voſtre obéiſſance,
Que je me formaliſe en faiſant réſiſtance
Au vouloir du grand Dieu, qui m'a expreſſément
Enjoinct de m'embarquer, & le plus promptement
Que je pourrai ſur mer? He voulez-vous, ma mere,
Que pour vous obéir, & à voz dicts complaire,
Le ſainct commandement je délaiſſe de Dieu?
En vous obtempérant, ne bougeant de ce lieu,
Je ſerois bien plus aiſe à gouverner ma terre,
Mon Royaume, paiſible, exempt de toute guerre,
Mon peuple maintenant ſouz mes loix en repos,
Que non pas de vaguer çà & là ſans propos
A la merci des flots de la mer indomptée,
Des vents impétueux ſans ceſſe tourmentée,
Comme un errant Ulyſſe, à l'abandon des eaux,
N'attendant que la mort, endurant mille maux ;
Ce voyage entrepris n'eſt ſorti de ma teſte,
Mais de celui qui a ſur la foudre & tempeſte
Planiere authorité : ceſſez voſtre courroux,
Reprenez voz eſprits, & me ſoyez plus doux;
J'eſpere tant en Dieu qu'il me fera la grace
De revoir derechef retourné voſtre face,
Et que vous paſſerez avecques voz enfans
En paiſible repos le reſte de voz ans.
Et puis ayant parfaict le vrai cours de voſtre aage,

Ayant heureusement acompli mon voyage
En France de retour, je vous clorrai les yeux,
Vostre corps souz la tombe, & vostre esprit aux cieux.
Et jaçoit que ce Roi, clément & debonnaire,
Desirast soulager sa pitoyable mere
Par ses divins discours faschée extrêmement,
Se ressoult toutesfois le sainct commandement
De Dieu exécuter, & faire le voyage
Qu'il avoit entrepris, sans qu'on peut son courage
Changer aucunement. Or cependant le bruit
Qui au commencement se montroit fort petit,
Tantost vous le voyez voltiger de ses aisles
Sur le plus hault sommet des superbes tourelles,
Puis descendant en-bas, & délaissant ces tours,
D'un vol prompt & liger faire dix mille tours,
Allant par le Royaume, a sa grand bouche ouverte,
D'aisles de toutes parts & de plumes couverte,
Publiant que Loys, qui estoit sur le bord
Du cercueil jà tout prest à mettre comme mort,
Estoit ressuscité par la grace divine,
Ayant apris d'enhault la sincere doctrine
Que nous devons tenir, de la bouche de Dieu;
Par-tout après semant ouvertement le vœu
Qu'il avoit entrepris contre les payens faire,
Les plaintes, les regrets de sa piteuse mere,
Voyant qu'il n'estoit pas en son foible pouvoir
De son vœu entrepris le pouvoir desmouvoir.
Or ce bruict donc venu par toutes les Provinces
Du Royaume François, les Seigneurs & les Princes,

Sans un ſeul réſerver, ſçachans la volonté
De ce Roi généreux, plein de divinité,
Sont tous délibérez, ſoit par mer, ſoit par terre,
Lui tenir compagnie allant faire la guerre
Aux Turcs & Sarrazins qui obſervent la loi
De l'Arabe Mahom, contraire à noſtre Foi.
Entre autres avecq' lui ſe croiſerent ſes freres,
Fort bien accompagnez, de leurs troupes guerrieres,
Ce Prince valeureux, Robert, Comte d'Artois,
Charles, Comte d'Anjou, ſur tous Princes courtois,
Alphonſe puis après, lequel ce ſage Prince
Avoit apanagé de la belle Province
Du bas & hault Poictou; Hugues le Bourguignon,
Guillaume le Flamand, le Tholozain Raymon,
Ha lequel toutesfois ceſte troupe guerriere
Ne peut accompagner, la rude Filandiere
L'en ayant empeſché, lui ayant faict l'effort
Sentir du dard cruel de l'implacable mort.
Le Comte de Sainct Paul, enflammé d'un grand zelle,
Miſt des premiers aux champs une troupe fort belle,
Suivi de Chaſtillon, ce bon Comte de Blois,
Qui ſe monſtra ſur tous Gentils-hommes François
Guerrier ſi valeureux, qu'il n'avoit ſon ſemblable,
Tant il fut entre tous combattans admirable;
Archambault de Bourbon, le Comte de Montfort,
De Vendoſme, de Dreux, de Verneuil, de Beau-fort,
Et infiniz Barons & autres Capitaines
Conduiſans leurs ſoldars ſous leurs ſainctes enſeignes.

Le Comte de la Marche, & le Flamand Guyon,
Messire Hugues le Brun, Seigneur de hault renom,
Et son filz premier né d'une belle espérance,
Et Imbert de Beau-jeu, Connestable de France,
Le Comte Sallebruche, & Gaubert d'Apremont;
Philippes de Nantheuil, Jean, Sire de Beaumont,
Mohomet de Marby, & Geoffroy de Sergines,
Qui tous comme sentans enflammer leurs poictrines
Du feu du Sainct-Esprit, proposent en leur cœur
De suivre jusqu'au bout du monde ce Seigneur,
Laissans femmes, enfans, & toute leur famille
Pour le texte sacré suivre de l'Evangille.
Loys donc résolu, mande tous les Seigneurs
Qui du Royaume estoient les Chefs & Gouverneurs,
Au-devant tous desquels, en déployant sa langue,
Leur fist en pleine court la suivante harangue.
Mes François bien-aimez, vous sçavez que les Rois
Sont aussi-bien que vous subjects aux sainctes Loix
De ce grand fouldroyant, & qu'il n'y a personne,
Soit portant sceptre en main, ou en teste couronne,
Qu'il ne craigne son ire, & sa grande fureur,
Qu'il ne lui fasse enfin sentir la pesanteur
De ses puissantes mains: c'est ce grand Dieu céleste
Auquel seul appartient manier la tempeste,
Duquel je veux en brief le sainct commandement
Exécuter du tout selon son mandement.
C'est celui-là lequel a ramené ma vie
Ainsi qu'il fist jadis au Roi Juif Ezéchie,
Et qui m'a jusqu'aux Cieux en esprit transporté

Pour me manifester sa saincte volonté,
Où je vis en esprit choses esmerveillables,
Qui sont presque aux humains (combien que véritables)
Incroyables du tout : là j'ouis une voix
Qui dist : c'est moi qui suis le vrai Dieu, seul, en trois,
Je ne t'ai pas nourri dès ta tendre jeunesse
Si délicatement, pour après en paresse
Passer tes jeunes ans, comme l'Assyrien,
Qui fist avecques lui consumer tout son bien
Par le feu flamboyant : je veux que tu travaille,
Et que de ton Royaume esloigné tu t'en aille
Le plustost que pourras, te mettant sur la mer,
Je ferai tes vaisseaux sans péril aborder
En l'Isle où jadis fut la belle Cytherée
Par le peuple abuzé, idolastre, honorée,
Et là tu passeras la saison de l'hiver,
Et le prin-temps venu feras tes nefs voguer
Vers le riche pays de la fertille Ægypte,
Où tu aborderas avecq' ceux de ta suite
Maugré les Sarrazins. Or ma volonté est
En brief d'exécuter du tout son sainct arrest.
Et d'autant que faisant un si lointain voyage
On me pourroit tenir pour un Prince peu sage,
Si je ne donnois ordre avant mon partement,
A ce qui est besoin pour le soulagement
De mon peuple ; & aussi craignant qu'en mon absence
Ne survînt quelque trouble au Royaume de France,
J'ai ensuivant l'advis des Princes & Seigneurs,

Qui de mes villes ſont Baillifs & Gouverneurs,
De mon Conſeil d'Eſtat, qu'en menant mes trois freres,
Je devois délaiſſer de toutes les affaires
La charge à celle-là qui m'a depuis vingt ans
Juſques ici gouverné avecques mes enfans.
Vous avez tous congneu quelle eſtoit ſa prudence
Au maniment qu'ell' eut des affaires de France
En ma minorité, où ſi bien, mes ſubjects,
Elle vous gouverna, que vous feuſtes en paix,
Après avoir réduit, par ſa grande ſageſſe,
Ceux qui vouloient troubler l'Eſtat en ma jeuneſſe;
Je vous ſupplie tous que, comme ſes enfans,
Vous lui ſoyez en tout bons & obéiſſans;
Le bien vous en viendra, puis après une gloire
Vous en demourera, dont ſera faict mémoire
A la poſtérité: monſtrez-vous bons François!
Et vous conſervez tous entretenant les Loix
Que du conſentement des Eſtatz j'ai faict faire.
De rechef je vous prie obéir à ma mere,
Et lui preſter de faict, ayant à vous recours
En ſa néceſſité, tout aide & tout ſecours,
Et ſoyez aſſeurez que j'aurai ſouvenance
De ceux qui lui auront preſté leur aſſiſtance,
Si-toſt que j'aurai faict quelque peu de ſéjour
Au pays eſtranger en France de retour.
Et vous que j'ai commis pour faire la juſtice,
Faictes voſtre devoir, & puniſſez le vice,
Et principalement tous les blaſphémateurs,

Et ceux que trouverez estre perturbateurs
De l'Estat des François; faictes regner Astrée;
» C'est elle qui maintient la couronne sacrée;
» Qu'est-ce des Potentats, des Monarques, des Rois,
» Si on ne faict garder estroictement les Loix
» De leurs Estats puissans, & de leurs Monarchies?
Sinon le feu, le sang, meurtres & voleries,
Je m'en descharge à vous, en attendant le jour
Que je serai vers vous d'Ægypte de retour.
Il ne se trouve un seul qui s'ingere à son dire,
(Et qu'eust-il peu aussi) trouver à contredire?
Cela faict, ce sainct Roi prit de tous ses subjects,
Non sans un grand regret, congé en plein Palais.
Et ferme en ses propos, résolu, délibere,
Ayant faict condescendre à son advis sa mere,
Le plustost qu'il pourra de mettre sur les eaux
A l'abandon des vents, ses mariniers vaisseaux,
Cheminants sur le doz des ondes azurées,
Mises voiles au vent à rames mesurées.
Ayant donques laissé sa ville de Paris,
Se haste tant qu'il peut, traversant le pays,
Et faict tant par ses jours, que ses troupes guerrieres
Il rendit sur le bord des ondes marinieres;
Mais après toutesfois qu'il eut veu en passant
Dans le fameux Lyon le sainct Pere Innocent,
Qui s'estoit retiré pour conserver sa vie,
De l'Almand Federich, redoutant la furie,
Et pour acompagner ce Roi tant renommé,

Lui baille son Légat, sur tous clers estimé,
Et lui ayant donné, & à tous les fidelles
Qui passoient outre mer pour venger les querelles
De leurs freres Chrestiens, la bénédiction !
Il prent congé de lui, de telle affection,
Qu'on voyoit découler sur son triste visage
Les larmes de ses yeux, qui rendoient tesmoignage
De sa ferme amitié, le tenant embrassé,
Comme le lierre est souvent entrelassé
Autour des chesnes vieux, & fut ceste journée
Presque en embrassemens & adieux terminée.
Le lendemain matin si-tost que le retour
De l'Aurore eut çà-bas ramené le cler jour,
Aussi-tost fut aux champs en bon poinct son armée,
Marchant d'un grave pas, superbement armée,
Le tabourins sonnans & les fiffres gaillars
Au son desquels marchoient ses habiles soldars.
Vous aviez d'autre part les trompettes sonnantes
Qui faisoient retentir de leurs voix effroyantes
Les lieux circonvoisins, & les soldars au son
Qui accordoient leurs voix à leur gaye chanson ;
Les chevaux courageux on voyoit sur la plaine,
Leurs crins droicts hérissez, frappans du pied l'arene,
Qu'on ne pouvoit tenir, ceux principalement
Qui avoient autresfois senti l'esbatement
De ce grand Thracien qui aux bandes commande.
O quel plaisir de voir ceste fidelle bande
S'amasser tout en un venant de toutes parts,

Pour après se ranger dessoubz les estendars,
Voir ce Roi valeureux dresser soubz ses enseignes
Lui-mesme ses soldars, dessus les larges plaines :
Et ont tant cheminé ces grands Princes guerriers,
Suiviz de leurs soldars, braves avanturiers,
Qu'ils pouvoient déja voir les tours du hault des roches
Des clochers élevez, & entendre les cloches
Sonnantes de Marseille. Et jà les mathelotz
(Qui congnoissoient la mer, & ses furieux flotz,
Avecques les patrons expers au navigage)
Attendoient de long-temps sus l'humide rivage
Les troupes avenir : les uns sont députez
A voir si les vaisseaux seront bien affustez,
Les aultres si les masts, les voilles, le cordage,
Qui est le principal des vaisseaux attirage.
  La mere cependant du Roi prenoit le soin
A ce qu'elle voyoit estre à son filz besoin,
Faict aporter du pain, du vin, & des viandes
Propres aux naviguans, grosses & non friandes.
  Et tout ainsi qu'on voit venir le beau prin-temps,
La troupe d'Aristée, aller parmi les champs
Recueillir la douceur des nouvelles fleurettes,
Pour les porter après aux creux de leurs ruchettes !
  Ainsi ses gents portant dans ces croisez vaisseaux,
(Jà tous prestz à voguer dessus les moites eaux)
Toutes provisions propres au navigage,
Ne voulant aborder qu'il ne feust au rivage
De l'Isle en bien-heureuse, où fut au temps jadis

Venus la Citherée en si grand & hault pris.
La Royne ayant donq' faict porter à la navire
De son filz bien-aimé de vivres à suffire,
Lui faict mettre un bon lict dessus un mathelatz,
Un lodié bien piqué faict d'un bon taffetas,
Les linceux d'un fin lin, & une couverture
D'une manthe velue, aveq' sa garniture;
Et sçachant quelles sont de l'impiteuse mer
Les incommoditez, elle fist aporter
Une robe de nuict, qui estoit bien fourée,
Pour le garder du froid de l'humide marée;
Et fut Loys contrainct, avant que s'embarquer,
Séjourner quatre jours sur le bord de la mer,
Attendant que Doris, grandement courroucée,
A sa fille Amphitrite eust son ire appaisée,
Pendant lequel séjour les Patrons diligens,
Dispos & esveillez, avoient l'œil sur leurs gents,
A leur faire apporter ce qui est nécessaire,
Quand il est question d'un long voyage faire.
Cependant les Seigneurs prenoient leurs passe-temps
A s'entrefestoyer, attendant que le temps
Feust propre à naviguer, faisans leurs troupes boire
A qui remporteroient de mieux boire la gloire,
Qui tous beurent si bien, que jusqu'au plus petit
Il ne se trouve un seul qui demourast retif
A faire son debvoir, chacun en grand liesse
Faisant entre les brocz récit de sa prouesse,
L'un à l'autre boivant, prians Dieu de bon cœur

Qu'il leur pleuſt faire tant ci-après de faveur,
Qu'ils ſe peuſſent revoir en ceſte meſme place,
Pour s'entre raconter la grace, ou la diſgrace
Qu'ils auroient eu du Ciel! Sarrazins combattans,
Ennemis conjurez des Chreſtiens de tout temps,
Et qu'il lui plaiſe auſſi donner à leurs navires,
Favorable la mer, & les ſeconds zéphires.
Et déja commençoit le ſomme gracieux
A charmer des Seigneurs les paupieres des yeux,
Que le Roi commanda aux Chefs & Capitaines
De faire tenir preſts leurs gens ſouz leurs enſeignes,
En poinct & bien armez, ſans plus faire ſéjour,
Pour s'embarquer ſi-toſt que l'eſtoile du jour
Apparoiſtra çà-bas, & qu'un chacun ſe tire
Pour prendre le ſommeil, non loin de ſa navire!
Qui fut auſſi-toſt faict, & paſſerent au bruit
Des flotz impétueux, ronflant toute la nuict.
Mais ce Roi valeureux, qui n'a rien en ſa teſte
Que d'accomplir ſoudain la volonté céleſte
De ce grand fouldroyant, n'avoit aucun repos,
En ſe reſſouvenant des merveilleux propos
Qu'il eut en viſion, diſcourt en ſa penſée
De l'Eternel puiſſant la parole annoncée,
Soit de jour, ſoit de nuict, en toute place & lieux,
Il lui ſembloit toujours le voir devant ſes yeux,
En lui remémorant la belle deſtinée
Qui lui avoit du Ciel eſté prédeſtinée.
Or comme il diſcouroit en ſon entendement

Les choses advenir, se sentit tellement
De sommeil oppressé, que toute créature
Qui vit çà-bas doit rendre à la mere nature,
Qu'il fut contrainct, sentant saisi son foible esprit
D'une grand pesanteur se mettre dans le lict.
  Loys n'avoit encore parfaict son premier somme,
Qu'il vit devant ses yeux, ce lui sembloit un homme
Dessus un Throne assis, de grande authorité,
Représentant au vif d'un Roi la Majesté,
Tenant le sceptre en main, & au chef la Couronne,
Comme celle qu'aux Rois d'ordinaire on ordonne,
Quand ils sont consacrez, qu'on prend à Sainct-Denis,
Les habits parsemez de riches fleurs de liz,
Qui lui tient tels propos : Ha, mon fils, il est heure,
Que sans plus dilayer tu partes sans demeure.
  Or sus donq', haste-toi, ne sois point paresseux,
Ores la mer est calme, & le temps gracieux.
  C'est moi, Loys, c'est moi, duquel tu vois l'image,
Ton pere bien-aimé, qui te fais ce message
Par le vouloir de Dieu, fais ce que je te dis,
Le plustost que pourras délaisse ce pays.
  Adieu, mon fils, adieu, sur-tout je te commande
D'avoir toujours l'honneur, & tous ceux de ta bande,
De lui devant les yeux : si-tost qu'il eut ce dict,
Le pensant embrasser, soudain s'esvanouit,
Non autrement qu'on voit le garrot ou la vire
Par la main de l'archer tirée vers l'air bruire.
  Loys fort estonné, se leve de son lict,

Combien

Combien qu'il ne feuſt guere encores que minuict,
Appelle ſes valets, faict tenir preſts ſes armes,
Faict ſonner la dyane, afin que ſes gendarmes
Feuſſent appareillez pour ſe mettre ſur l'eau
Si-toſt qu'il ſeroit jour, chacun en ſon vaiſſeau,
Suivant la viſion qu'il avoit de ſon pere,
Laquelle il deſiroit accomplir & parfaire.
La dyane ſonnée, auſſi-toſt ſes ſoldars
Se vindrent droict ranger deſſouz leurs eſtendars,
Leurs harnois bien fourbis, leurs armes reluiſantes
Comme l'on voit du Ciel les eſtoiles brillantes;
Là pluſieurs eſtendars, pli ſur pli ſe mouvans,
Eſtoient de tous coſtez agitez par les vents;
Trompettes & clérons, faiſans tant les montagnes
Retentir de leurs ſons, que les proches campagnes,
Engroſſiſſans les cœurs qui eſtoient dans les corps
De ces braves guerriers, par leurs divins accors,
Qui venoient pas à pas ſur le moite rivage
Pour s'embarquer ſur mer, marchans de grand courage,
Où jà s'eſtoit rendu de long-temps ce ſainct Roi,
Les attendant venir ſur le bord de pied coi.
Et comme il eſtoit preſt d'entrer en ſa gallere,
Voulant prendre congé de ſa piteuſe mere;
Elle ſentit alors ſaiſi ſon foible cœur
De triſteſſe & d'ennui, d'une telle douleur,
Qu'elle fut quelque temps paſmée eſvanouie,
Sans poux, ſans mouvement, ſans haleine, & ſans vie.
Mais quelque peu après qu'elle eut un peu repris

De ceste espamoison, ses sens & ses esprits,
Faisoit de si hauts cris & terribles complainctes,
Que l'air retentissoit de la voix de ses plainctes.
Il est donq' ordonné, mon cher enfant, des Cieux,
Que tu dois délaisser ton pays plantureux,
Pour aller conquérir sur la mer, faisant guerre
Aux Turcs & Sarrazins, une nouvelle terre!
Non, non, je ne peux croire, onques avoir esté,
Telle comme tu dis la saincte volonté
Du grand Dieu de là-haut: mon enfant, je te prie,
( Si prieres ont lieu, & que ma briefve vie
Tu vueilles prolonger, ) de France ne partir,
Mais de ton vœu promis te vouloir départir,
Autrement tu verras en peu de temps ravie,
Par la fiere Atropos, le reste de ma vie;
Lors tu te jugeras avoir esté à tort
De ta mere, Loys, seul autheur de sa mort.
Ha! qu'est-ce que je dis, pauvre insensée & folle;
Mon Dieu, ne prens effect à ma triste parolle:
Je sçai, mon Dieu, je sçai, que ton vouloir est tel;
Et qui seroit celui de la terre mortel
Qui voudroit, obstiné, plein de vaine arrogance,
S'attaquer contre toi, te faisant résistance?
Ne laisse pour mon corps, qui n'attend que la fin,
A suivre, mon cher filz, ton entrepris dessein.
Je te prie, ô mon Dieu, si tu as exaucée
La priere autrefois que je t'ai adressée,
D'entendre maintenant de ton Ciel l'oraison,

Qu'humblement je te fais ; car il en est saison :
Qu'il te plaise, Seigneur, me faire tant de grace
Que je puisse revoir encor un jour la face,
Avant que de mourir, de mon fils retourné,
Les Sarrazins vaincuz, lui d'honneur couronné ;
Qu'il me puisse compter les batailles sanglantes,
La prise des Chasteaux & des Villes puissantes,
Lesquelles, par amour ou par force, des siens
Prises auroient esté sur les Turcs & Payens ;
Car mon ame, qui est à présent désolée,
Alors se sentira de tel heur consolée.
Après qu'ell' eut ce dict, l'embrassant doucement,
Elle lui fit présent d'un riche habillement,
Qu'elle-mesme avoit faict au mestier à l'aiguille
Il y avoit long-temps, de sa main bien habille,
Fourré de loups cerviers, que le plus grand des Rois
Du pays de Levant lui avoit autresfois
Envoyé d'amitié, qui fut à la bonne heure ;
Car elle estoit en peine alors trouver fourrure
Digne de cest habit, & onques ne l'avoit
Le deffunct Roi porté, ains seulement servoit
D'orner son cabinet, où les plus riches choses
De ce Prince divin avoient esté encloses.
En lui donnant, lui dist : Prens, mon enfant Loys,
Ce riche habillement, que moi-mesme je fiz,
Un peu de jours avant que la parque cruelle
Eust faict sentir le coup de sa flesche mortelle
A mon deffunct Seigneur, qui en tes jeunes ans

T'a toujours estimé entre tous ses enfans ;
Que pour l'amour de moi, & en ma souvenance,
Aux festes porteras, durant ta longue absence ;
Puis le tirant à part, lui présente un anneau,
Qu'elle avoit de long-temps, qui estoit le plus beau
Qu'on eust peu recouvrer, brillant comme l'estoile,
Qui de la sombre nuict l'obscurité desvoile,
Qu'elle-mesme lui mist dedans son maistre doigt
Tel de force, & vertu, que cil qui le portoit,
Il ne pouvoit périr par les vagues rapides
Encores qu'il tombast aux creux des eaux humides
De la profonde mer, le priant de bon cœur
De le vouloir toujours porter en sa faveur,
Et qu'il sçauroit un jour combien sa mere aimable
Estoit, tant en ses faicts qu'en ses dicts véritable.
Et lui disant adieu d'une piteuse voix,
Par trois fois l'embrassant, le baize autant de fois,
Découlant de ses yeux si grand nombre de larmes,
Qu'ell' eust peu esmouvoir les plus cruels gendarmes
A en avoir pitié; derechef le baiza,
Et ainsi esplorée en son logis s'en va.
Et voyans les servans le dueil & la tristesse
Qui estoient à l'entour de leur bonne maistresse,
L'ont mise sur un lict, pour donner à ses os
De long travail lassez, quelque peu de repos.
Les Patrons congnoissans par leur art que l'orage
Que naguere on voyoit sur le marin rivage,
De tout estoit cessé, & que les cruels vents

Estoient à leurs desseings pour lors favorisans,
Huchent de leurs sifflects leurs Chefs & Capitaines,
Qui estoient attendans dessus les moites plaines
Le reste de leurs gents, pour aussi-tost en mer
Faire voiles au vent les navires flotter,
Soldars bien asseurez à les voir en leurs faces,
Une partie ont pris dessus les bancs leur place,
Les autres plus expers à la hune ont monté,
Afin de descouvrir, & au haut ont planté
L'estendart Sainct Denys! enseigne colonnelle,
Qui paroissoit de loin entre les autres belle,
Retenant sainct Denis, ce magnanime Roi,
Vrai patron des François, & qui premier la Foi
En la France apporta, & soudain les trompettes
On a oui sonner du haut des eschauguettes,
Qui firent tellement les airs des environs
Retentir de leur son, que mesme les Tritons
En furent tous esmeuz, qui estoient sur les ondes,
Retirez dans le creux des fosses plus profondes,
Qui s'esveillans au bruict, trouverent le beau son,
Si doux & gracieux, de leur gaye chanson,
Que d'aise ilz en dansoient aveq' les Nereides
Qu'ilz avoient amenez des Royaumes humides.
On voyoit cependant les rudes mathelotz,
Endurciz à la peine, ennemis du repos,
Les ancres démarrer, qui estoient au rivage,
Les autres avoir l'œil à dresser le cordage,
Autres estre empeschez à lever droict les matz,

Autres à mettre aux vents les marins estendatz.
Voyant donq' ce sainct Roi sa profonde navire
Estre preste à partir, à costé se retire,
Faict sa priere à Dieu, & le vent à propos,
Exhorte les Patrons, commande aux mathelotz,
Que sans plus retarder, prenans ès mains les armes,
Ilz se monstrent hardiz & courageux gendarmes,
Combattant vaillamment, en faisant escumer
Les vagues de la mer à force de ramer.
Les Patrons qui avoient ententifve l'oreille
Aux dictz de ce bon Roi, délaisserent Marseille;
C'estoit à qui mieux mieux feroient enfler les flotz
De la mer, des forçatz, ou bien dès mathelotz.
O quel plaisir de voir à rames mesurées
Les galleres marcher, sur les eaux azurées,
Et la pitié des cris qui dedans l'air voloient,
Entendant les adieux de ceux qui s'en alloient.
Mais tout ainsi qu'on voit dessus la belle plaine
Revenu sur le soir le bellier porte-laine
Marcher d'un pas hardi devant tous les troupeaux,
Et ainsi voyoit-on devant tous sur les eaux
Le vaisseau de Loys, ayant le vent en poupe,
Qui le faisoit passer les autres de sa troupe,
Qui venoient loin après sa navire suivant
A voile desployée à la faveur du vent.
Or si bien exploicta, par la grace divine,
La navire Royale, & tellement chemine,
Qu'on ne pouvoit plus voir à la veue des yeux,

De la terre esloigné, que la mer & les Cieux,
Et fut un mois cinq jours sur le doz de Neptune,
Sans aucun destourbier de vent, ou de fortune,
A tant qu'il arriva dessus le bord Amer,
Où nasquit, comme on dict la fille de la mer.



# ARGUMENT.

*Le Poëte ayant déclaré au Livre précédent l'embarquement de Sainct Loys pour aller en Ægypte, déclare les Isles près desquelles il passa, & leurs singularitez, & du combat qu'il eut contre les Cypriens, voulans empescher sa descente en leur Isle, où fut combattu tellement, que plusieurs furent blessez, les uns en fuite, & les autres prisonniers, entre lesquels fut pris Megapenth, Roi de Lycie, qui déclara au Roi de France la raison pour laquelle ils s'estoient mis en armes; après il traicte de la vision d'un cerf qui s'apparut à Guyon de Lusignan, estant à la chasse, qui lui prédict la deffaicte de ses gents, & sa résolution de mourir, plustost tenant les armes en main, que de tomber en la subjection de ses ennemis. Et l'advertissement que lui donne Mégapenth de la venue du Roi de France, & la réception qui fut faicte par le Roi de Cypre, & les vivres qu'il envoya en son armée, & la bonne chere des soldars, jusques à ce qu'un chacun se fut allé reposer.*

# LA LOYSSÉE.

## LIVRE SECOND.

Or tant vogua Loys à la faveur des vents,
Qu'il avoit jà passé la terre où les géans
Cyclopes demouroient, & la belle campagne
Qui estoit au sommet de la haulte montagne,
Où le Neptunien Polypheme jadis
Gardoit soigneusement ses moutons & brebis,
Lorsqu'il fut rencontré couché sur l'herbe verte
Par le filz cautelleux du bon vieillard Laerte,
Et le mont flamboyant où Vulcan le boiteux
Forgea, comme l'on dict, le fouldre furieux
Du grand Saturnien, quand les filz de la terre
Oserent, obstinez, lui dénoncer la guerre.
Et jà passé avoit le plus fascheux endroict
Des gouffres de la mer, qui estoit le destroict
De Scylle & de Carybde, où l'on voit les galleres
S'engloutir au profond des ondes marinieres,
A gauche main laissé les filles d'Acheloys
Sur le bord de la mer, qui, par leurs douces voix,
S'asseuroient de charmer les plus sourdes oreilles,
A entendre le chant de leurs douces merveilles
Des François naviguans, sans le prudent advis,
Et l'ordre que donna ce grand Prince Loys,

Adverti de long-temps, en faiſant ſon voyage,
Sur-tout de n'approcher du dangereux rivage
De l'Iſle d'Acheloïs ; & ſans faire aucun bruit,
Paſſer légérement les Syrenes la nuict,
A la ſeule faveur de la lune eſclérante,
Qui de l'horrible nuict la face obſcurciſſante
Avoit clere rendue, & meſme avoit paſſé
Le pays ombragenx, où la fine Cyrcé
Faiſoit ſa demeurance, où furent pour leur vice
Par elle transformez les compagnons d'Ulyſſe,
Les uns en ors pourceaux, les autres en lions,
Autres en ours hideux, autres en loups glouttons,
Qu'elle avoit tranſmuez ainſi par la puiſſance
Des herbes dont, ſçavante, elle avoit congnoiſſance.
Il avoit jà auſſi paſſé Lacédemon,
Et tout ce qui avoit au grand Agamennon
Jadis apartenu, Ithaque, Zante, & Pille,
Du filz Laertien, la principale ville,
Et l'ample Iſle, où Mynos le juſte, & Rhadamant,
Rendoient, tant au petit qu'au plus grand, jugement.
Suivant la volonté de ce grand Dieu céleſte,
Lequel leur avoit faict ſon vouloir manifeſte
Entendre ouvertement ; & ceſte grand Cité,
Qui ſur toutes avoit eu telle authorité,
Qu'elle ſe pouvoit dire à bon droit la maiſtreſſe
De la mer de Levant, faiſant guerre ſans ceſſe
Aux Turcs & Sarrazins qui voudroient s'embarquer
Pour faire aux Rois Chreſtiens la guerre par la mer,
Où eſtoit élevé le coloſſe admirable,

Qui par Carés fut faict de hauteur incroyable.
Et pouvoit déja voir ce grand Prince Loys,
Le temps calme serain, de loin le beau pays,
Où sa naissance prit la Déesse Honnorée,
Qui porte le surnom de l'onde, Cythérée,
Ses gents venans après sa navire, suivans
A l'aide, à la faveur des ondes & des vents,
Et ne leur restoit plus qu'à mettre pied à terre,
Quand ils virent venir infinis gents de guerre,
Hardis & valeureux, à les voir à leur port,
Qui vouloient empescher qu'ils ne vinssent à bord
Du port de Lymasson, qui est sur le passage,
Commendant sur le guay de l'humide rivage,
Armez & bien en point, que le preux Megapanth
Avoit ainsi dressez en ordre, & rang en rang,
Qui de nagueres estoit descendu de Lycie
Et du pays voisin avec sa compagnie,
Pour au Roi Cyprien donner aide & secours,
Auquel il avoit eu au besoin son recours,
Courant par-tout le bruit que le Souldan d'Ægypte,
Résolu, proposoit, aveq' toute sa suite,
Venir en peu de temps ce Royaume attaquer,
Mesme qu'il estoit jà embarqué sur la mer,
Et aussi que le Roi avoit en mariage
Promis sa fille unique à ce grand personnage.
Cypres donq' résolus de mettre leur effort,
D'empescher les François de n'approcher du bord
De la mer Lymassine : ha de malle fortune
Tomba dedans la mer, du plus haut de la hune,

Un des Chefs principaux qui avoient entrepris
De rendre ſain & ſauf ce bon Prince Loys
Juſques à Famagouſte ; & de dueil en ſon ame
Fut tellement eſpris, qu'à peu qu'il ne ſe paſme ;
L'ayant oui tomber du hault de ſon vaiſſeau,
Sans pouvoir lui aider, au plus profond de l'eau.
Qui de pitié eſmeu, partie, & de colere,
Tels & ſemblables mots de ſa bouche profere :
Ha par trop te fiant au temps ſerein & beau,
Tu es ores Thollon par ta faute dans l'eau,
Et demourra ton corps, déjetté par l'orage,
Des flots impétueux inhumé au rivage
De quelque Havre eſtranger, & n'aurai le pouvoir
De faire, mon ami, envers toi le devoir
Deu aux amis deffunćts, privé de ſépulture,
La maſſe de ton corps flottant à l'adventure.
Et retourné à lui, voyant l'empeſchement
Que ces Cypres faiſoient, marri extrêmement,
Ne pouvant modérer la fureur de ſon ire,
Commença tels propos, plein de colere, d'ire :
Sus généreux François, faiſons ſentir l'effort
De noz bras valeureux, en mettant à la mort
Ces Cypres obſtinez ! qui veulent noz galleres
Empeſcher de ſurgir ſur les rives ameres
De leur port plantureux, qui leurs ſommes amis !
Hé que pourroient-ils faire à leurs plus ennemis ?
Les Patrons du navire, expers au navigage,
Sachans la volonté de ce Prince tant ſage,
Commandent aux forçats, & à leurs mathelots,

A force de ramer, de ſurmonter les flots;
Ce qu'ils font auſſi-toſt d'un merveilleux courage,
Faſchez qu'ils ne ſont jà aux mains ſur le rivage.
Cypriens eſtonnez du magnanime cœur
De ces braves François, leur rage, leur fureur,
Viennent pour s'oppoſer de force à la puiſſance
Des vaiſſeaux de Loys: mais quoi leur réſiſtance
Bien peu leur profita; ils furent repouſſez,
La plus part de leurs gents en fuite, ou bien bleſſez,
Entr'autres demeura, giſant ſur le rivage,
Extrêmement bleſſé, nonobſtant ſon courage,
Le hardi Megapenth, qui ſur tous Cypriens
Se monſtra valeureux avec ſes Lyciens,
Que Loys fiſt panſer depuis par un bon myrrhe,
Qu'il avoit avecq' lui toujours en ſa navire.
Et s'informant de lui, pourquoi, & la raiſon,
Il avoit empeſché au fort de Lymaſſon
Ses navires anchrer, tels propos lui va dire:
Il faut que vous ſçachiez, ſi ne le ſçavez, SIRE,
Que le Prince qui regne entre les Cypriens,
En ceſte Iſle aujourd'hui, eſt, par ſur tous Chreſtiens,
Des Payens redouté, & par-tout eſt ſemée
De ſa grande valeur la bonne renommée.
Et dequoi adverti le Babylonien,
Ennemi de ſon heur, envieux de ſon bien,
Afin qu'il euſt moyen de lui faire la guerre,
Envoye Ambaſſadeur pour eſpier ſa terre,
Sa fille recherchant, laquelle il aimoit mieux,
Comme ſes gents diſoient, que ſon cœur, que ſes yeux,

Souz le prétexte feint du futur mariage,
Dont le Roi esbahi fut fort en son courage,
De voir Ambassadeurs de la part d'un Payen,
La fille rechercher d'un fidele Chrestien ;
Et ne se monstrant point estonné, il assemble
Les gents de son Conseil pour regarder ensemble
Ce qu'ils avoient à faire, & lors fut advisé,
Après avoir entr'eux meurement advisé,
Qu'il envoiroit exprès jusques en Babylone
Gents sages & discrets pardevers la personne
De ce puissant Soldan, pour, à la vérité,
Sçavoir si telle estoit au vrai sa volonté,
Par ces Ambassadeurs, & lui offrir sa fille,
Et tous les habitans qui sont dedans ceste Isle,
Pourveu qu'il se monstrast de vouloir, & de faict,
Vrai chrestien, renonçant la loi de Mahomet.
Ceste nouvelle estant parvenue à l'oreille
Du Babylonien, s'esbahist, s'émerveille,
Et jura devant tous Tarvagant, & Mahom,
Que dedans peu de jours il esteindra le nom
Des Chrestiens en la Chypre, & qu'il aura sa fille
En despit qu'il en ait, faisant peupler ceste Isle
Des Babyloniens qui ensuivent la loi
De Mahom, & d'Hally, contraire à nostre Foi.
Et craignant ce bon Roi la rage & la furie
De ce cruel Soldan, & sa forcenerie,
Il envoie par-tout ses amis & voisins,
Implorer leurs secours contre ces Sarrazins ;
Et sçachant de long-temps quel estoit mon lignage,

Me promet me donner ſa fille en mariage,
Qui ſurpaſſe en beauté celles du temps jadis,
Qui avoient obtenu entre toutes le pris,
Pourveu que me monſtrant hardi je veuille entendre,
Contre ce fort ſoldan, à ſon Iſle deffendre,
Et que je veuille auſſi embraſſer d'un cœur net
La Foi de Jeſus-Chriſt, renonceant Mahomet,
Me faiſant baptiſer; ce que j'ai promis faire,
Et que j'eſpere en brief accomplir & parfaire,
Et qui eſt maintenant, comme on dict, ſur la mer,
Faiſant infinitez de navires flotter
Deſſus les moites eaux, pour deſcendre en ceſte Iſle,
Et mettre tout à feu en raviſſant ſa fille.
Voilà, bon Roi, voilà la cauſe de l'effort,
Las! que nous t'avons faict, je le confeſſe, à tort,
Ne te recongnoiſſant, ni tes troupes guerrieres,
N'ayant, mal-adviſé, de près veu tes bannieres.
O combien ce bon Roi ſera triſte en ſon cœur
Quand on lui aura dict le déſaſtre & mal-heur
Tombé deſſus ſes gents: ha! Dieu, quelle triſteſſe!
Mais d'autre part auſſi, qui dira l'allégreſſe
Qu'il en recevra, ſachant qu'en ſon pays
Eſt venu le plus grand de tous Rois ſes amis!
Déſormais il n'aura crainte de la puiſſance
De tous Mahometans, ayant un Roi de France,
Le ſeul nom duquel plus peut faſcher les Payens,
Que le reſte qui eſt de tous Princes Chreſtiens.
Or durant ce conflict, & cruel exploict d'armes,

Le Roi de Chypre estoit avecq' quelques gendarmes,
Poursuivant un vieil cerf au plus espez du bois,
Qu'il avoit presque mis à ses derniers abbois;
Et se voyant pressé, ô chose esmerveillable!
Parle à lui comme on dict: O Prince misérable,
Pourquoi me poursuis-tu pour me mettre à sa mort?
Regarde à tes soldars qui sont dessus le port
La plus part renversez par l'armée estrangere:
Or laisse-moi en paix, & te retire arriere.
  Après que ce grand cerf ces propos lui eut dict,
Disparut de ses yeux, soudain s'esvanouit:
Et en est aux jardins de ce grand Roi de France,
De son Chasteau de Blois la vraie remembrance
Encores à présent eslevée hautement,
Où ceste belle histoire est escrite amplement.
  Le Roi fort estonné, s'esbahist, s'émerveille
D'avoir veu devant lui une telle merveille,
Son ame n'estant point en asseuré repos,
Discourant à part lui les merveilleux propos
De ce cerf eslancé, & tout triste en sa face,
Dès l'heure abandonna le plaisir de la chasse.
Cuidant s'en retourner, rencontre un messager,
Qui lui vint annoncer qu'un cruel estranger
Avoit, malgré ses gents, abordé au rivage,
Et qu'il en avoit faict un merveilleux carnage;
Et que le Lycien, son gendre prétendu,
Il l'avoit recongneu de son long estendu
Entre les renversez dessus la moite plaine,

Ne

Ne pouvant presque plus respirer son haleine.
Ce Roi fort estonné, sentit une douleur
Par-tout son foible corps qui lui saisit le cœur!
Ses yeux fondans en pleurs, faisant si hautes plaintes
Que l'air retentissoit de ses tristes complaintes.
Ha! soit que tu sois cerf que j'ai veu en ce bois,
Ou bien quelque démon! Tu es vrai toutesfois,
M'ayant dict de mes gents la deffaicte piteuse,
Y a t-il plus que moi personne mal-heureuse?
C'est donques aujourd'hui, mes fideles subjects!
Qu'il faut que nous tombions comme esclaves abjets
Entre les mains des Turcs! & que ma fille Hermine
Demeure en leur puissance: ô Déité divine,
Preste-moi ton secours, destourne ce mal-heur,
Mourons, mourons plus tost, monstrans nostre valeur
Par le glaive tranchant, avant que nostre vie
Soit à ces Sarrazins, perfides, asservie;
Reprenons noz esprits, combattons vaillamment:
Ne vault-il pas bien mieux mourir ensemblement,
Tenant l'espée en main, qu'un Sarrazin avare
Sans amour, sans pitié, orgueilleux & barbare,
Nous tenant en ses mains, & liez pieds & bras,
Nous mette à la cadene avecques ses forçats?
Après qu'il eut ce dict, faict sonner la trompette,
Ramasse autour de lui ceux qui de la deffaicte
Avoient peu eschapper; il rallie ses gents,
Qui furent aussi-tost en armes diligents
Dessouz leurs estendars; & la cavalerie,

La mettant aux costez de son infanterie,
Trompettes & tambours faisans retentir l'air
Par leurs sons effroyans de l'implacable mer.
Et ainsi de ce pas ceste troupe aguerrie
Résolue à la mort, propose de furie
Entrer sur l'ennemi; mais le grand Dieu d'en-hault,
Qui ne manque jamais au besoin quand il faut
A ses bons serviteurs, appaisa ceste noise
D'entre la nation Cyprienne & Françoise;
Là, la plus grande part se trouvans, ou amis,
Ou bien proches parens, descenduz d'un pays;
Car le Roi qui regnoit en ceste Isle plaisante,
Estoit de la maison tant riche & florissante
Jadis de Lusignan, lequel avoit conquis
Par sa grande valeur ceste Isle de hault pris.
Mégapenth adverti pour certain que l'armée
Du Prince Cyprien venoit droit, animée,
Contre le Roi de France; il envoie au-devant,
Pour le dissuader de n'entrer plus avant,
Lui déclarant au long la perte & le dommage
De ses soldats deffaicts, par le hautain courage
De ces braves François, qui firent tel effort,
Qu'en despit de ses gents ils gaignerent le port
Du fort de Lymasson, où la plus grand partie
Furent avecques lui blessez à la sortie
De leurs vaisseaux légers, nonobstant en trois jours,
Qu'il lui avoit promis, moyennant le secours
D'un bon Chirurgien de grande expérience,

Qui lui avoit donné ſur ſon ame aſſeurance
De le rendre guéri, non lui ſeul ſeulement,
Mais tous ceux qui n'eſtans bleſſez mortellement,
Par la force & bonté d'une excellente plante
Qui avoit la vertu toute plaie récente
Guérir dedans trois jours, arrachée autres-fois
Dedans les beaux jardins du bon Comte de Blois,
En ayant de long-temps faicte l'expérience
Sur infiniz bleſſez du Royaume de France.
Qui pourroit raconter l'aiſe qu'eut en ſon cœur
Guyon de Luſignan, d'entendre ſi bon-heur
Lui eſtre ſurvenu? De ſi bonne nouvelle
Il en rend grace à Dieu, s'esbahiſt, s'émerveille,
Confeſſant devant tous que des ſiens il a ſoin,
Et qu'il ne le délaiſſe à l'extrême beſoin,
Et fut de ce bon Roi l'incroyable triſteſſe
De douleur, convertie en extrême lieſſe.
Et jettant ſur ſes gents la veue de ſes yeux,
Entonna tels propos, d'un viſage joyeux:
Mes fideles ſubjects, qui avez au vif peincte
De vos Ayeux François encore la vertu ſaincte,
Resjouiſſons noz cœurs, nous avons du ſecours
Par la grace de Dieu, auquel j'ai eu recours;
He! ceux qui ont deffaict & mis noz gents en fuite
Deſſus le port de mer à leur vive pourſuite,
Ce ne ſont Sarrazins, ni autres ennemis,
Sont noz proches parens, & noz meilleurs amis,
C'eſt ce grand Roi Loys, ce magnanime Prince,

Qui pour nous ſecourir a laiſſé ſa Province.
O que le Lycien Mégapenth eut grand tort
D'empeſcher noz amis ſurgir à noſtre Port,
De n'avoir recongneu les enſeignes guerrieres
Qui Sainct Denis ont peint en leurs belles bannieres;
Il eſt la cauſe, hélas! de la piteuſe mort
De tant de gents de bien demourez ſur le bord.
Allons, mes bons amis, mes courageux gendarmes,
Au-devant ce ſainct Roi, avecq' noz cleres armes,
Et qu'un chacun ſe mette en ſon juſte devoir
D'un cœur franc & entier de le bien recevoir;
C'eſt lui qui abbattra la ſuperbe arrogance
De ce Soldan maudit rempli d'outrecuidance,
En ce monde il ne craint que ſes hardiz François,
Ayant lui & les ſiens par tant & tant de fois
Senti leurs puiſſans bras, les plaines Paleſtines
Teintes du ſang vermeil des troupes Sarrazines,
Il ſe gardera bien de venir attaquer
Ceſte Iſle maintenant, ſoit par terre, ou par mer;
Car le bruit ſeulement de ce grand Roi de France
L'eſtonnera ſi fort avecques ſa puiſſance,
Qu'il ſe contentera de garder ſon Pays
Des ſoldars courageux de ce bon Roi Loys.
Allons au-devant lui, & du cruel outrage
Que noz gents lui ont faict, l'empeſchant au paſſage,
Demandons-lui pardon; il eſt clément, & doux,
Il nous pardonnera, je le congnois, à tous.
Allons doncq', mes amis, en toute obéiſſance

A ce divin Héros faire humble révérence,
Lui offrans de bon cœur de nous tous Cypriens,
Comme nostre Sauveur, noz vies & noz biens;
Car c'est lui sans lequel sans doute nostre vie
A ce puissant Souldan alloit estre asservie,
Comment eussions-nous peu, esloingnez des Chres-
tiens,
Résister au pouvoir, sans lui, de ces Payens?
Il n'y eut un seul d'eux qui se trouvast contraire
Au vouloir de leur Roi, chacun lui obtempere,
Et s'en vont de ce pas, marchans en bel arroi,
Pour trouver sur le Port ce magnanime Roi,
Qu'ilz trouverent armé encor de toutes armes,
Environné autour de soldars & gendarmes,
Qui faisoit visiter ceux qui estoient blessez,
Et qui avoient esté sur le champ renversez,
Lui-mesme se monstroit, tant estoit pitoyable,
Envers les patiens de sa main secourable,
Extrêmement marri des inconvéniens
Tombez dessus le Chef de ces Cythériens.
Et d'autre part joyeux, ayant faict recongnoistre
A son Chirurgien, qui estoit passé maistre
En ce bel art divin, que de tant d'offensez
S'en trouvent seulement deux à la mort blessez,
Pour lesquelz garantir de ne perdre la vie,
Il n'y avoit moyen en l'art de Chirurgie.
Et de ceux qui marchoient dessoubz ses estendars,
Se trouvent seulement vingt & quatre soldars

Bleſſez de coups de traict, qui furent en peu d'heure
Guéris, dont un chacun d'une ſi belle cure
Fut ſi fort eſtonné, qu'on n'euſt peu dire plus,
Et ne l'euſſent pas creu, ſi de leurs propres yeux
Ilz ne l'euſſent congneu. Auſſi-toſt on vint dire
A Loys, qui eſtoit encore en ſon navire,
Que le Roi Cyprien venoit au-devant lui,
Dont il fut grandement en ſon cœur resjoui;
Et s'approchant de lui, de ſa langue éloquente
Le Cyprien lui fiſt la harangue ſuivante:
Il n'eſt en mon pouvoir exprimer la douleur
Que je ſentis en moi, entendant le mal-heur
Tombé deſſus mes gents, par leur ſotte ignorance,
Se bandant contre toi, en faiſant réſiſtance,
Te voulant empeſcher, eſtant jà ſur le bord
Avecques tes vaiſſeaux, que tu ne prinſſes port;
Nous te ſupplions tous, une ſi lourde faute,
SIRE, nous pardonner, par ta clémence haute,
Recevant mes ſubjects, ô magnanime Roi,
Avecques leurs moyens, qui tous s'offrent à toi;
Car nous eſpérons tous, bon Roi, que noſtre vie
Sera, par le moyen de ta main garantie
Des cruelz Sarrazins, qui dedans peu de jours
Nous venoient attaquer, ſans ton aide & ſecours;
Car je ſuis aſſeuré qu'ayans ſceu la deſcente
Que faicte tu auras en ceſte Iſle plaiſante,
Qu'ils ne s'ingéreront de ſe mettre ſur mer
Pour nous venir par eau en ceſte Iſle attaquer,

Ilz redouteront trop, approuvé l'asseurance
De ces braves guerriers du Royaume de France,
Et le renom desquels est depuis l'Orient
Par l'Univers espars jusques en Occident.
Auquel Loys respond : Je ne sçaurois vous dire
La tristesse, l'ennui, & le cruel martyre
Que dedans moi je sens, qui tourmente mon cœur
Du désastre advenu sur eux par la fureur
De mes braves soldars ; mais ayez patience,
J'espere dans deux jours qu'ils auront allégeance
Des coups qu'ils ont receu, ne se sentans blessez
Non plus que s'ils n'avoient oncq' esté offensez.
Quand à ce que m'offrez voz biens, & vostre vie,
Du meilleur de mon cœur je vous en remercie ;
Je ne veux rien de vous, sinon que comme amis,
Descenduz autresfois tous d'un mesme pays,
Du Royaume François, nous soyons unanimes,
Nous monstrans contre tous ces Payens magnanimes,
Leur faisant ressentir, s'ilz viennent aux combats,
Des François valeureux la force de leurs bras.
Or leurs discours finis, le Roi Loys embrasse
Ce Prince Cyprien, le baizant en la face,
Et furent quelque temps dessus le bord de l'eau,
Pendant que les forçatz deschargeoient le vaisseau
De ce Roi généreux. Qui dira la caresse
De ces deux nations ? après si grand' tristesse :
Les plus grands de ceste Isle, & les plus apparens,
Se trouvans de bien près tous presque estre parens,

Leurs yeux fondans en pleurs, abondance de larmes
Découlantes des yeux de leurs meilleurs gendarmes,
De pitié qu'ilz avoient de voir en leur pays,
A leur ſecours venus, au beſoin, leurs amis.
Et tout ainſi qu'on voit la fourmi meſnagere,
Qui trouve revenant des champs ſa fourmilliere
A boullée des pieds; ſoit que ſoit du Paſteur,
Ou bien du Laboureur, retournant du labeur,
Vous la voyez courir çà & là par la plaine,
Taſchant à ramaſſer avecques grande peine
Ce que ſoingneuſement elle avoit amaſſé
A la han de ſon corps, durant l'eſté paſſé,
Afin qu'ell' peuſt l'hiver, ſans ſe mettre à la pluie,
De ſa proviſion faicte, paſſer ſa vie.
De meſme l'on voyoit ſur la rive les gents
De ce grand Roi Loys actifs & diligens
A vuider ſon vaiſſeau, qui eſtoit au rivage,
Hors des périls de mer, & du cruel orage,
Des vents impétueux, lié auprès du bord
A des boucles de fer qui eſtoient ſur le Port,
Faictes pour attacher navires & galleres
Retournantes des eaux des ondes marinieres.
Loys prenant plaiſir à voir deſſus les eaux,
A la file arriver ſes autres grands vaiſſeaux,
Fut prié par le Roi de l'Iſle Cyprienne
De prendre ſon logis où la Cythérienne
Sa demeure faiſoit; mais ce bon Roi ſoigneux,
Plus des ſiens que de lui, ſans ceſſe avoit les yeux

Sur ses vaisseaux marins, craignant que la fortune
Ne se tournast, volage, au gré du fier Neptune,
Protestant ne bouger dessus le port de mer,
Jusqu'à tant qu'il eust veu tous ses gents arriver,
Et que ceux qui estoient blessez en ses navires
S'en feussent retournez vers eux sains, & délivres,
Et qu'il avoit gravé en sa conception,
De faire tout ainsi que faict l'escorpion,
Qui griefvement ayant blessé quelque personne,
La guérison entiere aussi après lui donne.
Voyant le Cyprien n'estre en tout son pouvoir
Loys aucunement par ses dictz émouvoir,
Retourne à sa Cité, & à ses gents commande,
De soudain tenir prest la meilleure viande
Qu'ilz pourroient recouvrer, pour porter au logis
Où la cuisine estoit de ce grand Roi Loys,
Faict de vivres charger grand nombre de charrettes
Pour porter dans le camp, où faisoient leurs retraictes
Ces généreux François, qui de travail lassez,
Ne pouvoient presque plus, tant estoient harassez,
Se tenir sur les pieds ; & outre plus leur donne
Huict vingt & dix poinçons de malvoisie bonne,
Faict choisir d'entre tous ses plus gaillars troupeaux
Cinq cens lasniers moutons, les plus gras & plus beaux,
Outre cinquante bœufz qu'il avoit à l'estable,
Pour la provision ordinaire honorable
De toute sa maison, qui leur donne en présens,
Afin d'avoir de lui & de ces Cypriens

Souvenance à jamais, chacun en ſon courage
S'esbahiſt de voir tant venir ſur le rivage
Vivres de toutes pars ; mais bien encores plus
Quand ilz ſceurent au vrai que ce Roi valeureux
Leur en faiſoit préſent, chacun ouvre l'oreille
Joyeux dedans leurs cœurs de voir ceſte merveille,
Il n'y a un ſoldart qui ne s'offre de cœur
A libéralement ſervir ce bon Seigneur,
Voire qu'il ne ſoit preſt à expoſer ſa vie,
Pour deffendre hardiment lui, & ſa Seigneurie,
Congnoiſſant au beſoin en leur néceſſité
De ce Roi Cyprien la libéralité.
Ilz firent ſi grand bruit de la joie & lieſſe
Qu'ils eurent entendant de ce Roi la largeſſe,
Que l'air des environs, des rochers, & des bois,
En retentit du ſon qui ſortit de leurs voix,
Et meſmement écho à leurs dicts ententifve,
De Narcyſſe laiſſé ſa complaincte plaintive,
Les alloit ſecondant, à raconter le loz,
Que Guyon méritoit entre tous les Héroz !
Et ne fut tout le long du ſouper à la table
Tenuz autres propos que de ce Roi louable ;
C'eſtoit à qui boiroit à ſa ſanté le mieux,
Tant de ſes beaux préſens ils furent tous joyeux :
Ainſi plaiſantement toute ceſte journée,
A boire au Cyprien, du tout fut deſdiée,
Juſqu'à ce que la nuict, d'un ſommeil gratieux,
(Repeuz,& bien reffaicts) leur vint de leurs clers yeux

Les paupieres charmer, qui les contrainct retraire,
Nature ne voulant ſon tribut ordinaire
Lui eſtre deſrobbé, & ainſi à leurs os,
De la mer fatiguez, donnerent le repos.
Attant que le courrier à la perruque blonde
Euſt ramené çà-bas la lumiere du monde.



# ARGUMENT.

*Tholon se présente en vision à Sainct Loys, le dissuadant de n'entreprendre le voyage d'Ægypte que le Printemps ne feust revenu. Le grand Can de Tartarie, adverti de sa bonne vie, laisse la loi de Mahomet pour suivre Jesus-Christ. Megapenthe, grand Duc de Lycie, se faict baptiser, après avoir esté instruict en la Religion Chrestienne. Sainct Loys envoye secours au Roi d'Armenie contre le Soldan de la Comue.*



# LA LOYSSÉE.

## LIVRE TROISEME.

Il y avoit long-temps que les brusques chevaux
De Phœbus au poil blond s'estoient dedans les eaux
De la mer retirez, pour la belle lumiere
Le lendemain matin, par leur course ligere,
Ramener aux mortels, que Loys à ses os,
De long travail lassé, vouloit donner repos,
La plus part de la nuict ayant lui seul passée
A voir & discourir en sa saincte pensée
Ce qui estoit besoin à ses marins vaisseaux,
Pour aussi-tost se mettre à la merci des eaux,
Qu'ilz seroient racoutrez, & prendre avec sa suite
La route du pays de la fertile Ægypte,
Suivant le mandement exprès du Dieu des dieux,
Qui commande à la mer, à la terre & aux Cieux,
Que devant lui se vient représenter l'image
De Tholon, qui estoit par l'implacable orage
Des vents impétueux tombé dedans la mer,
Cuidant par son bel art la tempeste éviter;
Ses cheveux grisonnans, & sa barbe mouillée
De toutes pars gastez de l'escume salée
De Neptun irrité; le visage & les yeux
Meurtri de toutes pars de ce coup merveilleux

Qu'il ſentit en tombant, eſtant l'heure que l'homme
Ordinairement prent, laſſé, ſon premier ſomme,
Qui lui diſt ces propos : Si j'ai eu le pouvoir,
Bon Prince, par ma mort, à pitié t'eſmouvoir,
Délaiſſe ton ennui ; oſte ta face triſte,
Et du cas ſurvenu à Tholon ne t'attriſte ;
Es-tu donques faſché ſi, laiſſé ces bas lieux,
Mon ame veult chercher le Royaume des Cieux ?
Te veux-tu contriſter ſi laiſſant ta navire
Mon eſprit ſéparé du corps au Ciel aſpire ?
Tout ainſi que Tholon t'a très-fidelement
Servi par ci-devant, ſans t'avoir nullement
Faict faute en ſon eſtat, tant que ſa chere vie
A ſon corps a eſté miſérable aſſervie,
Aſſeure-toi auſſi que nonobſtant l'esfort
Des implacables Sœurs, que Tholon à ſa mort
Aura de toi encor, vertueux Roi de France,
Avant que de monter au Ciel, la ſouvenance.
Je ſçai bien, ô bon Roi, que tu as entrepris
De bien-toſt, délaiſſant ce plantureux pays,
De mettre voile au vent, & aller à grand erre
A la faveur des eaux, faire cruelle guerre
Aux Turcs & Sarrazins ; mais ne te haſte point,
» Aſſez-toſt va celui, lequel arrive a poinct,
Tes gents ſont fatiguez du temps & de l'outrage
Qu'ils ont ſur mer ſouffert en faiſant ce voyage,
Et briſez tellement & rompus tes vaiſſeaux,
Qu'impoſſible il ſeroit les mettre ſur les eaux
Sans danger de les perdre ; & ta troupe guerriere

Eſt encores bien loing demourée derriere :
Il faut patienter en attendant le temps
Propre pour naviguer du gracieux Prin-temps,
Et paſſeras l'Hiver cependant en ceſte Iſle,
Regardant ce qui eſt profitable & utile
Avecq' le Cyprien, pour l'augmentation
Du nom de Jeſus-Chriſt au Pays de Syon.
Ne te mets point, Loys, de mon corps mort en peine,
Ou bien s'il eſt en l'eau, ou au bord ſur l'arene;
» Car depuis que de l'ame & de ce foible corps
» L'un de l'autre dis-joincts ſont les humains accors,
» Le corps qui eſt ſubject à mourir de nature,
» Que peut-il plus ſervir, ſinon que de paſture
» Aux vers & aux ſerpens; mais l'eſprit qui des Cieux
» Son origine a pris, recherche les haux lieux,
» Et ne lui chaut où ſoit faicte ſa ſépulture
» De ce terreſtre corps, qui n'eſt que pourrriture.
Après que ſon Tholon ces propos lui eut dict,
Cuidant parler à lui, en l'air s'eſvanouit,
Dont lui fort contriſté, de ſon ſomme s'eſveille,
Troublé en ſon eſprit d'une telle merveille,
S'habille, diſcourant en ſon entendement
Quel ſera de ce ſonge enfin l'événement;
Son ame de divers penſemens agitée,
Comme l'on voit la nef çà & là tourmentée,
Lors principalement que les cruels autans
Entr'eux d'ire rempliz on voit contrarians,
Et tant plus à Tholon en ſon eſprit il penſe,
D'autant encores plus penſant il y repenſe,

Et lui ſemble toujours le voir devant ſes yeux
De l'eſcume gaſtez ſa barbe, & ſes cheveux,
Faict dix mille diſcours & dix mille complainctes,
Qui de profons ſanglots ſans ceſſe eſtoient conjoinctes.
Tholon, tu m'as monſtré (diſoit-il) aujourd'hui
Combien après ta mort tu m'as eſté ami,
D'avoir eu du Paſteur du Royaume de France,
Avant que de partir au Ciel, la ſouvenance;
Aſſeure-toi auſſi ſi le naturel cours
M'eſt prolongé de Dieu ſi long-temps de mes jours,
Et qu'il me faſſe tant de faveur & de grace
Que je puiſſe revoir la gratieuſe face
De la Royne ma mere, & que j'aie à fin mis
Le voyage que j'ai pour la Foi entrepris:
En France de retour, ſois certain que ta race
En Loys trouvera toute faveur & grace,
Et à toi, mon Tholon, ferai deſſus ce Port
Eſlever hautement, joignant ce moiteux bord,
Un ſuperbe tombeau en ton honneur & gloire,
Afin que ci-après il ſoit de toi mémoire
Aux ſiecles advenir, & ferai mettre autour
La cauſe de ta mort, l'an, le mois, & le jour.
Le jour ſe faiſoit grand, quand les Seigneurs & Princes,
Gouverneurs principaux des Françoiſes Provinces,
Cuidant venir trouver ce grand Prince Loys
Au lever de ſon lict comme ils avoient apris,
Ils furent advertis par ſes gents domeſtiques
Qu'il ſe pourmenoit ſeul ſur les bors aquatiques
De

De Havre ſablonneux, ayant la larme à l'œil,
Et ne pouvoient ſçavoir la cauſe de ſon dueil.
Le Comte donq' d'Arthois ſçachant la grand triſteſſe
Que ſon frere portoit, il n'eut repos, ne ceſſe,
Juſqu'à ce qu'il euſt ſceu d'où venoit la douleur
Qui l'alloit pénétrant juſqu'au profond du cœur,
Lequel au mieux qu'il peut de ſa douce parole,
Comme un bon frere doit, en ſon dueil le conſole,
Remonſtrant qu'il ne faut s'attriſter de la mort
De ceux qui ont vaincu le furieux effort
De la Parque cruelle, & qui ont aſſervie,
Pendant qu'ils ont veſcu, le reſte de leur vie
Au ſervice de Dieu; car ceux-là bien-heureux
Sont faicts participans du beau ſéjour des Cieux,
Raviz en leurs eſpris de la ſaincte préſence
Du grand Dieu Eternel, qui faict ſa réſidence
Au lieu tant deſiré, comme eſt ton cher Tholon,
Qui eſt mort en venant combattre pour le nom
Du grand Dieu de là-haut les Payens infidelles,
Qui font aux ſectateurs du Chriſt guerres mortelles.
Et fiſt tant par ſes dicts ſon bon frere d'Arthois,
Qu'il appaiſa le dueil, par ſon humaine voix,
De ce bon Roi Loys, & de-là ſe retire
Avecques les Seigneurs non loin de ſa navire,
Pour, à la vérité, de ſes Chirurgiens
Sçavoir comme il eſtoit des bleſſez patiens,
Qui lui firent rapport que la bonne fortune
Leur eſtoit tellement propice, & oportune,
Qu'ils eſtoient tous guériz, excepté deux bleſſez

Qui feroient dès le foir vers minuict trefpaffez :
Lui donques fort joyeux de fi bonne nouvelle,
Adreffe droit fes pas vers une grand Chapelle
Proche du port de mer, defdiée autresfois
A celui qu'on retient pour Patron des François,
Où ce grand Roi Loys entre avecques fa fuite,
Pour remercier Dieu de la bonne conduicte
Qu'il lui avoit donnée, & d'avoir à bon port
Faict furgir fes vaiffeaux, fans qu'un homme feuft mort,
Sauf le pauvre Tholon : parfaicte fans feintife
Sa dévote priere, il fortit de l'Eglife,
Et prent droit le chemin où eftoient les quartiers
Ordonnez pour camper tous fes avanturiers ;
Et les contemplant tous, doucement il les prie
De fe reffouvenir de la grand courtoifie
Que ce bon Roi de Cypre & tous les citoyens,
Leur avoit faict hier au foir de leurs moyens,
Envoyant pain & vin, viande & autres vivres
En leurs néceffitez jufques en leurs navires ;
S'ils nous vont furpaffans en libéralité,
Surmontons-les au moins en debonnaireté.

Phœbus avoit couru jà la moitié du monde,
Abruvant fes chevaux droict au milieu de l'onde
Du grand lac Occéan, les laboureurs laffez,
Deftaillez leurs chevaux de travail haraffez,
Que là vint arriver le grand Duc de Lycie,
Mégapenth, fuivi de belle compagnie,
La plus part tous defquels avoient efté bleffez
Au défembarquement des François courroucez,

Lors que les Cypriens voulurent le paſſage
Interdire du port de l'humide rivage,
Ou de mal-heur tomba à l'aborder dans l'eau
L'infortuné Tholon, conducteur du vaiſſeau
De ce ſainct Roi Loys, & le fort Mégapenthe
Devant tous, humblement proſterné, ſe préſente
Les deux genoux en-bas, confeſſant que des Cieux
Il eſtoit deſcendu de la race des Dieux,
Et qu'il n'y a vivant, tant expert en nature,
Qui euſt peu mettre en fin une ſi belle cure,
S'il n'euſt eu le pouvoir du grand Dieu ſouverain,
D'avoir tant de bleſſez, tant de traicts que de main,
En trois jours tous guéris : ô Dieu, ô quels miracles,
Que meſme celui-là qui rendoit les oracles
N'euſt peu jadis guérir, combien que ce pouvoir
De ſon pere Juppin il ſe vantaſt avoir,
Confeſſant qu'il tenoit de ce bon Roi la vie,
Et tous ceux qui eſtoient avecq' lui de Lycie;
Et que le Dieu qui eſt des François révéré,
C'eſt le Dieu qui doit eſtre en tous lieux honoré,
Et qu'il eſtoit tout preſt de tenir la foi meſme
Que tenoit ce grand Roi, recevant le bapteſme,
Non pas lui ſeulement, mais tous ſes Lyciens,
Renonçant Mahomet, le patron des Payens.

Loys ayant oui la volonté non feincte
De ce Roi Lycien, non forcée ou contraincte,
De ſe faire Chreſtien, divin démon, dis-moi,
Le plaiſir qu'en receut en ſon cœur ce ſainct Roi!
Et comme penſe-tu que je le puiſſe eſcrire!

Si démon tu ne veux de faveur me le dire !
Telle aiſe que Clotilde en ſon ame receut,
Femme du Roi Clovis, quand au vrai elle ſceut,
Qu'inſpiré de là-haut d'une chaleur divine
Qui avoit pénétré au fond de ſa poictrine,
Il eſtoit réſolu, lui qui eſtoit Payen,
Avecques tous ſes gens de ſe faire Chreſtien.
Telle fut de Loys la lyeſſe & la joie
Voyant que Mégapenthe avoit la bonne voie
De lui-meſme choiſie, & mis ſur lui ſes yeux
Après qu'il fut levé, d'un parler gracieux,
Tel langage lui diſt : O heureuſe journée,
Pour toi & pour les tiens à jamais fortunée !
O Mégapenthe heureux ! ſur tous Seigneurs & Rois,
Qui ſur ton Royaume ont commandé autresfois,
Que Dieu t'a bien monſtré aujourd'hui comme il t'aime,
De t'avoir inſpiré de prendre le bapteſme,
Et de t'avoir oſté de la damnation
Pour te mettre au chemin de la ſalvation.
Car quiconques n'aura eſté en la fontaine
De Jeſus-Chriſt lavé, c'eſt bien choſe certaine
Qu'il n'entrera jamais au Royaume des Cieux,
Royaume deſtiné aux enfans ſes eſleuz,
Qui auront juſqu'au bout contre les infideles
Payens & Sarrazins perſévérez fideles,
Parfaict & accompli du tout ſincérement
Du Chriſt, le filz de Dieu, le ſainct commandement,
Qui nous a tant aimé qu'il eſt venu en terre
Pour combattre Satan, qui nous faiſoit la guerre,

Qui a esté conceu du benoist sainct Esprit,
Et de Marie Vierge en ce monde nasquit;
Et qui a conversé vivant entre les hommes,
Endurant comme nous, qui de la terre sommes;
Et qui a faict prescher par-tout cest Univers,
Par ses divins Hérauls, ses esleuz Messagers,
Es bourgades, & bourgs, chasteaux, citez & villes,
La teneur de ses Loix, les sainctes Evangiles;
Et qui ne voudroit croire, en son cœur obstiné,
Qu'il seroit à jamais au feu d'enfer damné,
Qui pour nous tesmoigner de son amour extrême
Nous délaissa çà-bas pour signe le baptesme,
Et qui pour délivrer nos Peres anciens,
Détenus de long-temps aux infernaux liens,
S'offrit d'un cœur ouvert à endurer la peine
De la mort pour sauver toute nature humaine;
Mais quelle mort? La mort la plus cruelle, hélas!
Estendu en la croix son corps, ses pieds, ses bras;
Et ayant remporté de Satan la victoire,
Retourna glorieux de ceste prison noire.
Car le troisiesme jour des morts ressuscita,
Et quelque peu de jours après au Ciel monta
A la dextre du Pere, où toute créature
Viendra de-là juger en justice & droicture,
Soit morte, ou soit vivante, en esprit & en corps;
Car à lui seul est deu, tant des vifs que des morts,
Le juste jugement; les ames criminelles
Recevront de leurs maux les peines éternelles.
Au contraire les bons, qui, d'un cœur pur & net,

Acompliront la Loi de ce grand Dieu parfaict,
S'en iront droit au Ciel, où est la demourance
De ceux qui ont du Christ suivi la convenance.
Et afin qu'à jamais l'homme eust en son esprit
Souvenance de lui, il prit, la mesme nuict
Qu'il fust livré aux Juifs par ce mal-heureux traistre
Qui conspira la mort de son Seigneur & maistre,
(Rendu graces à Dieu), le pain Sainct qu'il benist;
Et lequel puis après en morceaux il rompit,
Le donnant de bon cœur à ses tristes Apostres,
En leur disant ces mots : Or sus, prenez vous autres,
Et mangez hardiment; car ceci est mon corps,
Qui souffrira pour vous les furieux efforts
De la cruelle mort : & pour ce sacrifice
Dignement achever, prit aussi le Calice,
Qu'il leur baille en disant : Prenez tous de cela;
Car ceci est mon sang, qui respandu sera
Pour plusieurs qui auront de leur commise offense
Vraie contrition, mettans leur espérance
En moi leur Salvateur : toutes & quantes fois
Que vous ferez cela, aussi autant de fois
Vous aurez de ma mort mémoire & souvenance,
Jusqu'à ce que je vienne en ma grande puissance.
Voilà d'un bon Chrestien, Mégapenthe, la Foi,
Que je tiens, & tous ceux qui sont avecques moi,
Et tous autres qui sont de mon obéissance,
Leur demeure faisans au Royaume de France.
Or Mégapenthe fut tellement des propos
Emeu de ce bon Roi, qu'il n'eut aucun repos

Qu'il ne fut baptizé, tant la grace divine
Lui embraza le cœur de sa saincte doctrine.
Et de faict quelques jours fut baptizé après
Par un Prélat d'honneur, envoyé tout exprès
Par le Roi Cyprien querir en Nicosie,
Qui en fit le baptesme & la cérémonie,
Et en furent parrains deux grands Princes François,
Charles, Comte d'Anjou, & le Comte d'Arthois,
Freres de sainct Loys, & fut prise la Reyne
Marguerite avecq' eux pour servir de marraine,
Au grand contentement de ces deux Rois Chrestiens,
Et de tous les Seigneurs François & Cypriens.
Ses subjects & vassaux en firent tous de mesme,
Qui par ce sainct Prélat receurent le baptesme;
Et renonçant Satan, Tarvagant, & Mahom,
Pour suivre Jesus-Christ, combattant pour son nom,
Protestans d'employer leurs armes & leur vie
Contre tous ceux qui n'ont la saincte Loi suivie
Des fideles Chrestiens, tant que leur noble cœur
Aura dedans le corps de force & de vigueur.
Or depuis que Loys eut pris port au rivage
De la terre de Cypre, il fist un tel orage,
Et vents si furieux de toutes parts sur mer,
Qu'il sembloit proprement à la voir escumer,
Que nous feussions au bout de la fin de ce monde,
Tant fort le ciel, le vent, se faisoient guerre, & l'onde.
Et fut contraint Loys, voyant ce fascheux temps,
De passer tout l'Hyver avecq' les Cypriens,
Attendant que Progné, & sa sœur Philomelle,

Lui viendroient rapporter du Prin-temps la nouvelle,
Pour aussi-tost aller vivement attaquer,
Favorables les vents, Damiette par mer.
Ha Dieu ! non-seulement la fureur & la rage
Du temps impétueux empescha ce voyage,
Mais une forte peste, une contagion,
L'air contraire aux François de ceste région,
Et laquelle voyant tellement enflammée,
Fut contraint çà & là diviser son armée
Par les villes de Cypre, attendant le secours
Du grand Dieu de là-haut, où il eut son recours,
Pendant lequel séjour de ce Roi debonnaire
Il ne demoura point oisif & solitaire,
Mais regardoit par-tout, jour & nuict, ayant soin
A ce qu'il congnoissoit nécessaire au besoin,
A toute Chrestienté ; il visitoit les villes,
Les havres de la mer, & les ports plus utilles ;
Accordant les Seigneurs, vuidant les différends
Qui estoient survenuz entre les Cypriens,
Entre autres appaiza les discordes civilles
D'entre les habitans des principales villes,
Se haïssant de mort, pour la Religion
Des Grecz & des Latins, divers d'opinion,
Tellement enflammez de furieuses rages,
Tant d'une part que d'autre en leurs bouillans courages,
Que le Latin plus fort, par la commune voix
Du peuple, il deschassa l'Archevesque Grégeois.
Et voyant ce sainct Roi la couverture saincte
Que prenoit le Latin, pour de son ame feincte

Couvrir l'ambition, il remiſt en ſes biens
L'Archeveſque Grégeois; & tous les Cypriens,
Et veſcurent depuis les Cypres ſans diſcorde
Tous unanimement en paiſible concorde,
Tant d'un Roi vertueux la force a de pouvoir,
A un peuple effréné à bien faire émouvoir.
Et jà par l'Univers ſa bonne renommée
Des Royaumes lointains eſtoit ſi bien ſemée,
Que le bruit meſme en vint juſqu'au pays du Can,
Qui délaiſſant ſa Loi, s'eſtoit rendu Chreſtien,
Lui promettant ſecours pour regaingner la terre
Où Jeſus-Chriſt ſouffrit, en faiſant forte guerre
Aux Turcz Mahométans, qui contraires de foi,
Suivoient de Mahomet obſtinément la loi.
Loys ayant oui de ſes propres oreilles,
De ces Tartarinois les divines merveilles,
Fut de tel aiſe eſpris en ſon généreux cœur
De la converſion de ce grand Empereur,
Qu'il envoya vers lui exprès en Tartarie,
Hommes qui craignoient Dieu, d'entiere & ſainɥte vie,
Le priant par eſcrit toujours continuer,
Et de ne ſe laiſſer ci-après abuzer,
Employant les moyens, la force & la vaillance,
Tant de lui que des ſiens, à la juſte deffenſe
Du nom de Jeſus-Chriſt, & pour ſe maintenir,
Et qu'il peuſt eſloigné de lui ſe ſouvenir,
Il lui fiſt un préſent d'une belle Chapelle,
En forme d'une tente, excellentement belle,
Où de la Vierge eſtoit l'Annonciation,

Et du sainct messager la Salutation ;
Il y avoit aussi plusieurs autres mysteres
Qui sont pour le salut des hommes nécessaires,
Brodez de beau fil d'or, du Christ la Passion,
Sa Résurrection & son Ascension,
Et l'envoya exprès par un Cordelier sage,
Qui du Sarrazinois entendoit le langage.
Et si bien exploicta en sa Légation,
Qu'il convertit plusieurs de ceste nation
A la Loi des Chrestiens. Lors le Roi d'Arménie
Envoya vers Loys aussi grand compagnie
Avecq' riches présens, entre autres lui fist don
Par présens signalé, d'un si beau pavillon,
Qu'on n'en eust peu trouver au monde de semblable,
Tant il estoit aux yeux d'un chacun admirable,
Suppliant lui donner à son besoin secours
En sa nécessité, ayant à lui recours
Contre le fier Soldan de la forte Comue,
Qui ne sçavoit encor sa nouvelle venue,
Qui estoit le plus riche, & le plus puissant Roi,
De tous Rois qui tenoient de Mahomet la loi.
Ce grand Prince, joyeux de si bonne nouvelle
Que le Roi d'Arménie à son secours l'appelle,
Résoult en son conseil avec le Cyprien
Qu'il devoit secourir le Prince Arménien
Contre ce grand Soldan Sarrazin infidele,
L'Arménien tenant le parti du fidele,
Et aussi qu'il estoit parent du Roi Guyon,
Portant mesme escusson, & ayant mesme nom,

Leurs Ayeux descenduz de ceste grand divine
Qui basti Lusignan, la sage Meluzine.
Et vit-on aussi-tost infiniz grands vaisseaux,
Equippez sur la mer, cheminer sur les eaux,
Dedans des plus hardiz & asseurez gendarmes,
Qui des troupes estoient de Loys portans armes,
Bouillonnant en leurs cœurs, qu'ils ne sont jà aux champs
En bel ordre dressez contre ces fiers Payens,
Pour leur faire sentir quelle est de la Noblesse
Du Royaume François la valeur & l'adresse.
Et naviguerent tant, qu'ils vindrent arriver
Au Havre du Cruly, principal port de mer
De la grand Arménie, où toute la jeunesse
De ces braves François fut en grande liesse
Receue d'un chacun, & qui firent si bien,
Qu'ils défirent du tout de ce Soldan Payen
L'armée furieuse, où il perdit la vie,
Ne pouvant supporter leur furie inouie.
Ce que recongnoissant le Prince Arménien,
Leur fist dons & présens du plus beau de son bien,
Lesquels pleins de butin, de pillage & de proie,
Se remirent sur l'eau, reprenans droict leur voie
Pour retrouver Loys; mais Dieu qui de son œil
Vit de son sainct manoir de ces hautains l'orgueil,
Qui le mescongnoissoient, de l'heureuse victoire
En ne lui en rendant, comme ils devoient, la gloire,
En telle sorte émeut les eslémens de l'air,
Qu'il sembloit que le Ciel deust dans l'eau s'abismer,

Tant violente fut l'orage, & la tempeste,
Qui descendoit d'en-haut, tombant dessus le feste
De leurs vaisseaux marins, qui furent tous brisez,
Et ces pauvres soldars en la mer renversez
Au plus profond des eaux, tant lors l'ire fut grande
De celui qui au Ciel & aux Astres commande.
Pendant que les François, abusez du beau temps,
Estoient voguans sur mer, à la merci des vents,
Loys se souvenant de la grande prouesse
Du Chef des Lyciens, il n'eut repos, ne cesse,
Soit de jour, soit de nuict, en son entendement,
Qu'il n'eut veu accompli l'accort entiérement
De ce Duc magnanime, & de la chaste fille
Du Roi qui commandoit en ceste belle Isle;
Ce qui fut arresté, & tant petits que grands,
De ce sainct mariage en leurs ames contens;
Et la solennité coustumiere en l'Eglise
De leur consentement un mois après remise.

*Fin des trois premiers Livres de la Loyssée.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Henriade*, & autres œuvres de Sebaſtien Garnier, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 20 Juillet 1769.

MARCHAND.

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé MUSIER fils, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public, *la Henriade, par Sebaſtien Garnier, Procureur Général de Henri IV*: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France le ſieur de Maupeou; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expo-

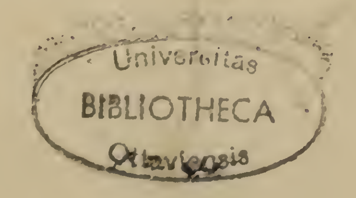
ſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le Mercredi treizieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

*Signé*, LEBEGUE.

---

*Régiſtré ſur le Régiſtre XVIII de la Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, *n°*. 708, *fol.* 6, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 18 *Septembre* 1769.

BRIASSON, Syndic.




Arthur Cardon
Paris 1846

32
332
364

CRT

F/Garnier

150





